



Essai de psychopathologie éthologique

Jérôme Englebert et Valérie Follet

«Le véritable mérite d'un Copernic ou d'un Darwin ne fut pas la découverte d'une théorie vraie, mais celle d'une nouvelle et fructueuse manière de voir.»

Ludwig Wittgenstein,
Remarques mêlées, 1931, p. 31.

Prenons un triptyque, c'est-à-dire une œuvre d'art composite découpée en trois tableaux, qui permet un ingénieux assemblage. Sa caractéristique essentielle est que les deux volets extérieurs correspondent parfaitement à la superficie du panneau central et peuvent ainsi se refermer sur celui-ci. Le procédé est source de nombreux agencements et attributions de significations. Ainsi, le panneau central peut être considéré comme l'œuvre principale sur laquelle repose l'édifice. Les deux structures externes peuvent à leur tour avoir valeur d'éléments indispensables, l'enlèvement d'une des deux provoquant un déséquilibre esthétique. Plus improbable, il est loisible d'imaginer de se priver du morceau médian, afin de découvrir ce que donnerait l'unification des deux extrêmes. Enfin, l'on pourrait aussi se dire que chacun des trois tableaux existe en soi, du moins en a-t-on l'illusion : en effet, le spectateur qui a vu le triptyque ne peut plus, par la suite, s'empêcher d'associer les trois images.

Ainsi en est-il de la «psychopathologie éthologique» que nous proposons de développer au cours de cet essai. Comme nous l'annoncions à la fin de l'introduction à l'ouvrage original, et comme *Éthologie et psychiatrie* le fait apparaître, l'on peut faire reposer sur trois sources de données la compréhension du fonctionnement psychologique humain : l'éthologie animale – tableau de gauche –; la perspective évolutionniste – tableau de droite –; l'éthologie humaine – œuvre centrale. Par *analogie*, chaque morceau dialogue avec l'ensemble et tient un rôle spécifique au sein de cette architecture complexe, et peut-être fragile. Le triptyque n'est pas réductible à la simple somme des trois parties ; la psychopathologie éthologique émerge de l'alchimie subtile des trois matières. Développons.



LE SUJET OBSERVANT : ÉTHOLOGUE OU ÉTHOLOGISTE ?

Les ouvrages traitant d'éthologie ne font généralement pas de distinction claire entre les termes « éthologue » et « éthologiste ». Certains auteurs sont d'ailleurs tour à tour qualifiés de l'un ou l'autre de ces substantifs. Cependant, à lire ces ouvrages et en approfondissant la réflexion sur un plan épistémologique¹, une nuance, subtile mais plus qu'anecdotique, nous semble pouvoir être dégagée. L'éthologiste serait celui qui consacre son art à l'observation des animaux. L'éthologue, quant à lui, franchirait un pas de plus en utilisant les fruits issus de cette méthode en face-à-face avec l'humain. L'éthologue est donc un éthologiste qui a rencontré l'humain, tout en conservant cette caractéristique fondatrice qui est de pratiquer l'observation en *milieu naturel* – que celle-ci porte sur l'homme ou sur l'animal. Il est amusant de constater que les plus grands noms de l'éthologie animale ont également contribué brillamment à la compréhension du comportement humain². C'est d'ailleurs pour leurs découvertes concernant l'organisation et l'incitation des comportements *individuels* et *sociaux* – termes qui soulignent bien le caractère non réductible au seul règne animal – que von Frisch, Lorenz et Tinbergen, et à travers eux cette discipline alors naissante qu'est l'éthologie animale, ont reçu le prix Nobel en 1973.

Eu égard à ces constats, et bien que de nombreux contre-exemples puissent exister dans la littérature – notamment Demaret qui est à de nombreuses reprises présenté comme éthologiste –, nous proposons, dans le cadre de cet essai, d'utiliser préférentiellement le terme éthologue. En effet, les auteurs auxquels nous nous référerons auront tous « franchi le Rubicon ». Par ailleurs, on pourrait se demander si, selon cette acception, un éthologiste « pur » existe réellement. Une

1. Il est intéressant de noter que l'étymologie des mots « éthologie » et « éthique » est identique. En effet, ces deux termes sont issus du grec « *ethos* », qui signifie « mœurs ». Si l'on conçoit l'éthique comme la façon dont un individu s'approprie et applique dans son existence les principes moraux ou culturels propres à la société à laquelle il appartient, ou encore, à la manière de Dessoy (2005), comme le lieu par excellence de la *mise en scène*, l'on comprend que l'éthologie se basera sur l'observation des individus, pour comprendre de quelle façon ils mettent en scène les patterns comportementaux typiques de leur espèce.

2. Parmi ces célèbres incursions dans l'étude du comportement humain, citons les travaux de Lorenz sur l'agression (1969) ainsi que ses *Essais sur le comportement animal et humain* (1965), ceux de Tinbergen sur l'autisme (1972, 1983) ou encore ceux d'Eibl-Eibesfeldt sur le caractère inné des expressions faciales chez les jeunes enfants sourds et aveugles (1973) et sur l'aggression (1970).

observation stricte du comportement animal peut-elle véritablement échapper à l'« attrait de l'humain » lorsqu'il s'agit de synthétiser, conceptualiser, vulgariser les découvertes ? Un détour assumé par une véritable observation de l'homme garantit peut-être d'évacuer le piège de l'anthropomorphisme. *Acter* ce passage par l'éthologie humaine permet sans doute d'éviter les inférences et causalités explicatives dans lesquelles, parfois, l'animal est confondu avec un homme hypothétique non observé. La problématique anthropomorphique, selon cette perspective, n'est pas tellement d'attribuer à un animal une caractéristique humaine. Ce qui fonde la dimension contestable – voire aporétique – de l'anthropomorphisme réside principalement en une méconnaissance du comportement humain, ou une simplification extrême de celui-ci. Ainsi, l'attribution de pensées ou attitudes humaines à son animal domestique n'est pas ce qui, dans notre démarche critique, retiendra l'attention. Par contre, c'est la représentation lisse et caricaturale de ce qu'est véritablement l'attitude humaine « projetée » sur l'animal qui est à remettre en question³.

Peut-être convient-il aussi de préciser les liens qui unissent l'éthologue et le clinicien. Il est devenu un lieu commun de rappeler que le clinicien, étymologiquement, est celui qui se penche au chevet du malade, à son lit. Bien évidemment, la pratique clinique dépasse son étymologie. D'une part, elle cherche à prendre en considération la personne dans son ensemble au-delà des *moments* où celle-ci est souffrante ; d'autre part, la clinique change de *lieu* et se déroule le plus souvent dans le bureau du praticien. Du territoire intime du sujet alité, l'acte clinique bascule dans le territoire maîtrisé par le clinicien. L'éthologue, de par la nature de sa fonction, a de façon peut-être plus radicale la possibilité de dépasser la préoccupation pour le *pathos*, pour l'individu « tombé malade ». Le clinicien qui ajoute l'éthologie à son répertoire méthodologique comprend que c'est également en quittant son bureau, en se déplaçant sur d'autres territoires à observer qu'il appréciera véritablement le *fonctionnement* psychologique du sujet. C'est peut-être ce que nous suggère la gravure de Hogarth, que Demaret citait déjà en 1979 dans sa conclusion et que nous avons choisi de reproduire en couverture de cette réédition. Cette œuvre interpelle quant à l'observation des malades mentaux dans cet environnement particulier qu'est l'asile.

3. Sur l'anthropomorphisme, nous nous permettons de renvoyer au chapitre « L'anthropomorphisme comme outil ? » dans l'ouvrage de Renck et Servais (2002), *L'éthologie : Histoire naturelle du comportement*.

Le primat de l'observation doit néanmoins être relativisé ; des alternatives utiles doivent lui être adjointes. La pratique clinique «de bureau», incontournable et à première vue contraignante dans de nombreux milieux de travail, permet d'interroger sur un mode discursif le fonctionnement psychologique quotidien. Ce passage par la mentalisation et l'adoption d'un point de vue «méta» est certainement nécessaire si l'on se donne comme ambition l'approche la plus holistique possible du sujet. Pour clarifier, il ne suffit donc pas d'observer le sujet, mais également d'interroger les auto-observations de celui-ci. Par exemple, il est tout à fait pertinent de discuter avec un patient schizophrène de sa façon de dire bonjour et de répondre aux salutations : comment gère-t-il ces conventions sociales implicites qui peuvent se révéler bien plus complexes qu'elles n'y paraissent (faut-il tendre la main, embrasser son vis-à-vis – et combien de fois ! –, ou encore se tenir à distance et lui adresser un signe de tête) ? De ce fait, investiguer ces représentations, que l'on pourrait croire inintéressantes et si anodines à première vue, ouvre la voie à une véritable psychologie de la vie quotidienne. Soulignons toutefois qu'il ne faut jamais perdre de vue ce mouvement de bascule qui s'est dès lors effectué : nous ne sommes plus face à un comportement observé mais face aux représentations apportées par le sujet à ce propos. L'exercice clinique restreint au sein du territoire propre au praticien rencontre donc des limites (à dépasser?) ; ce constat ne s'accentuerait-il pas lorsqu'on est confronté à une psychopathologie lourde ? Ainsi, cela peut-il avoir du sens de ne rencontrer un schizophrène que dans le cadre d'un entretien en face-à-face, sans avoir l'occasion de le voir également fonctionner dans son environnement et dans ses modes d'entrée en relation ? La pratique clinique innovante que suggère la psychopathologie éthologique cherchera à favoriser, autant que faire se peut, les pôles descriptifs et l'objectivité inhérente à l'observation.

Cette psychopathologie s'occupe dès lors de l'homme en tant que sujet s'exprimant une multitude de fois au sein d'une multitude de situations. Ce seront d'ailleurs la répétition des observations ainsi que la multiplicité des points de vue et même des observateurs qui augmenteront la compréhension que l'on peut avoir de l'individu. Le psychopathologue observe donc. Et toute la magie de cette science *humaine* réside dans le fait que c'est l'objet-sujet de cette observation qui le façonne, lui édicte sa méthodologie et est à l'origine de sa discipline. Cet éthologue adapte ses actes, ses gestes à son objet d'étude ; objet, ou plutôt *sujet* d'étude qui, en retour, l'observe et s'adapte également

– comme le représente Hogarth avec le sujet à la longue vue de la gravure, regardant ces dames venues le regarder. Tout observateur sait qu'il est confronté, face à l'humain comme face à l'animal, à un sujet pourvu de « pouvoirs » similaires. Nous assistons ici à un effet paradoxal d'inclusion réciproque : le sujet observé devient le sujet observant d'un sujet observant qui devient observé⁴. Passivité et activité – d'allures si évidentes – se confondent alors.

ÉVOLUTIONNISME ?

Les théories évolutionnistes se basent sur le postulat selon lequel les conduites et symptômes que l'on observe actuellement ont été perpétués à travers les générations et la phylogénèse en raison de leur valence adaptative pour la survie de l'espèce, de l'individu ou du groupe. Ces théories reposent évidemment sur la notion d'évolution des espèces introduite par Charles Darwin en 1859⁵. La tendance générale qui se dégage de ce paradigme réside en la recherche d'une *compréhension* des conduites humaines qui, tour à tour, peut prendre la voie de l'interprétation, de l'explication, voire – dans le meilleur des cas – de la découverte d'une *fonctionnalité*.

Il nous semble ici nécessaire de passer en revue quelques-unes des étapes importantes de l'« évolution de l'évolutionnisme ». Il s'agira bien entendu d'une sorte de « sélection » qui ne pourra se prétendre holistique. Cependant, nous avons cherché à mettre en lumière les principales déclinaisons de l'évolutionnisme, non seulement celles qui formaient le contexte scientifique dans lequel *Éthologie et psychiatrie* a été rédigé, mais principalement les apports à ce courant de pensée ultérieurs à cette publication.

4. À ce propos, nous aimerais citer une anecdote dont fait part Yves Coppens, célèbre paléoanthropologue, lors de ses conférences. Il raconte avoir voulu procéder, en compagnie du directeur du zoo de Vincennes, à une expérience sur l'intelligence des chimpanzés. Ils avaient donc enfermé un chimpanzé dans une pièce au plafond de laquelle pendaient des bananes, à première vue inaccessibles, mais que le singe pouvait atteindre s'il déplaçait et empilait le mobilier de la pièce afin de l'utiliser comme escabeille. Une fois hors de la pièce, les deux scientifiques tentent de regarder par le trou de la serrure... jusqu'à ce qu'ils constatent que le singe, de son côté, fait de même ! Observer et être observé, ne serait-ce pas la base de toute interaction sociale ?

5. Soulignons que Darwin, de prime abord éthologiste consacrant sa carrière aux espèces animales, deviendra lui aussi éthologue dans la mesure où il rédigera par la suite *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux* (1872), ouvrage considéré comme le premier essai d'éthologie humaine.



Partons de la sociobiologie, dont l'ouvrage fondateur (Wilson, 1975) paraît quelques années avant celui de Demaret. Initier la réflexion sous cet angle est un choix arbitraire qui pourrait bien entendu être contesté. Pourquoi démarrer à partir des théories sociobiologiques, si controversées, et qui, bien que lues par Demaret, ne constituent pas la source principale de son inspiration ? Parce qu'il nous semble que celles-ci cristallisent au mieux les critiques qui ont généralement été formulées à l'encontre du paradigme évolutionniste. Dans *Sociobiology*, Wilson cherche à fonder une science capable de comprendre l'être social et ses comportements à partir des déterminismes génétiques. Selon cette perspective, la parenté génétique tiendrait un rôle crucial dans les comportements quotidiens. Là où Darwin insistait sur la survie de l'individu – le « *Struggle for life* » –, la sociobiologie introduit la notion de perpétuation du patrimoine génétique à travers les générations. Ce postulat permet d'expliquer les comportements altruistes envers les individus génétiquement apparentés, y compris le sacrifice qui va à l'encontre de la théorie darwinienne. On assiste à une « refonte » biologique de la sociologie, avec toutes les dérives déterministes qu'une telle méthode peut induire, car le mécanisme est alors rapidement poussé à l'extrême. On constate dans ces théories la tendance à croire que l'entièreté des comportements sociaux peuvent être expliqués par la « motivation génétique ». Selon cette optique hégémonique, Wilson se voit généralement attribuer l'ambition que sa sociobiologie serait capable de supplanter l'éthologie avant la fin du XX^e siècle. Le constat est limpide : la dérive probable consiste à rendre désuète l'observation du comportement du sujet social au profit de l'« observation » des gènes de ce dernier. Par ailleurs, ce structuralisme quasi parfait, qui identifie les causes d'un comportement comme étant la résultante d'une programmation génétique irrépressible, pose tout le problème du causalisme et du déterminisme. Voici bien la critique fondamentale que l'on peut formuler à l'égard de la sociobiologie et qui révèle le piège dans lequel peut tomber toute réflexion évolutionniste. Pour développer cette critique, partons de la réflexion peu connue – probablement jamais citée par la littérature évolutionniste – proposée par Merleau-Ponty en 1957 dans un cours au Collège de France⁶. Son argument radical envers le

6. Nous pouvons également évoquer la position plus nuancée de Wittgenstein qui, à différents moments de son œuvre, se positionne par rapport au darwinisme. Si dans le *Tractatus logico-philosophicus* il formule que « la théorie de Darwin n'a pas plus à voir avec la philosophie que n'importe quelle autre hypothèse des sciences de la nature » (Wittgenstein, 1921, 4.111-4.112), il reconnaît néanmoins ultérieurement, comme nous l'avons déjà mis en exergue au début de l'essai, que « le véritable mérite d'un Copernic ou

darwinisme est de le considérer comme «*artificialiste*» et de l'inscrire dans l'«*ultra-mécanisme*» et l'«*ultra-finalisme*» (Merleau-Ponty, 1968, p. 117). Bien qu'antérieure à l'essor des théories sociobiologiques et de ce que l'on appellera l'évolutionnisme moderne, cette critique s'applique également à ces matières. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le préciser ailleurs (Englebert, 2013a), c'est probablement quand les idées évolutionnistes parviennent à se relever d'une telle critique qu'elles présentent un intérêt d'étude incontournable. Forts de cette première diatribe, il conviendra dorénavant, au sein de cet essai, de traquer les tendances – oserions-nous dire naturelles⁷ – au causalisme⁸.

Prenons l'exemple d'un comportement régulièrement discuté en psychopathologie : la manipulation. Cette conduite, que l'on associe souvent au psychopathe ou au pervers, repose sur l'attribution d'un état psychique interne posée par un observateur externe. Il est de fait difficile de remettre complètement en cause l'hypothèse de manipulation⁹, mais il est aussi certain qu'il n'existe pas de méthode permettant de juger de la validité de ce qui demeure une *interprétation*. L'identification d'un comportement manipulatoire chez autrui ne peut que reposer sur la logique de l'attribution causale, qui a pour conséquence d'aliéner le sujet soi-disant manipulateur. Il est alors quasiment impossible pour ce

d'un Darwin ne fut pas la découverte d'une théorie vraie, mais celle d'une nouvelle et fructueuse manière de voir» (Wittgenstein, 1931, p. 31). Il est d'ores et déjà utile de retenir cette découverte de l'*originalité* dans les *modes d'observation* qu'identifie Wittgenstein.

7. Ne s'agit-il pas, en effet, d'une tendance typiquement humaine que de vouloir attribuer une explication causale, un mobile au comportement de nos semblables ? Ce penchant «naturel» d'interprétation, s'il est bien compréhensible, ne peut guider en tant que méthode la réflexion et l'épistémologie en sciences humaines.

8. Implicitement, le causalisme est le véritable point focal de la critique. Celui-ci comprend également la logique déterministe, précisément lorsqu'elle identifie les facteurs déterminants (gènes, milieu, etc.) comme les *causes* des comportements, servant les inférences que nous dénonçons.

9. La littérature révèle, par exemple, de nombreux cas de tromperie chez les primates (voir notamment Byrne & Whiten, 1988), ce qui sous-entendrait le caractère non spécifique à notre espèce de la notion de comportements à finalité manipulatoire. Selon Frans de Waal, «le comportement des grands singes anthropoïdes, en particulier, est d'une telle plasticité que l'on a l'impression qu'ils savent avec précision comment vont réagir les autres, et ce qu'ils peuvent en obtenir. Leur communication ressemble fortement à une manipulation sociale intelligente : il semblerait qu'ils aient appris à se servir de leurs signaux comme d'instruments pour influencer les autres» (de Waal, 1982, p. 50). Il cite en exemple l'observation d'un chimpanzé, blessé par un autre, qui ne se met à boiter que lorsqu'il est en présence de son agresseur. Pourtant, tout aussi intéressantes que soient ces observations, le «diagnostic» de manipulation, pas plus pour l'animal que pour l'homme, ne parvient à se dépêtrer du biais inférentiel et de l'attribution causale propres à ce concept.

dernier de produire un discours qui sera reçu comme sincère. Plutôt que d'attribuer une signification manipulatoire à ce comportement, il est davantage utile, selon une perspective tant éthologique que clinique, d'identifier la *fonction* de la conduite. On pourra alors, par exemple, repérer la dimension adaptative d'un comportement, plutôt que de lui donner une motivation ou une intention qui – ne l'oubliions pas – n'appartient qu'au sujet. Pratiquer de la sorte amène le clinicien à identifier un *fonctionnement psychologique*, qui gagnera en valeur grâce à la répétition de l'observation à travers le temps et les contextes dans lesquels le phénomène se joue. Nous assistons, selon les deux perspectives qui se développent, à deux logiques reposant sur une temporalité différente. La perspective inférentielle repose sur une temporalité de l'*a priori* et de la prévision : les causes que l'on peut identifier comme poussant à la conduite préexistaient déjà à celle-ci. La perspective fonctionnelle, quant à elle, procède d'une temporalité de l'*a posteriori* et du constat : c'est une fois le comportement exprimé que l'on identifiera, dans une logique adaptive, la fonction qu'il prend dans l'histoire du sujet et dans son environnement. Précisons que l'identification du fonctionnement ne rejette pas le principe de l'attribution de significations. Celles-ci sont nombreuses et participent à la compréhension du monde de tout un chacun. Il convient d'approfondir encore quelque peu cette différenciation entre ces deux perspectives d'un point de vue temporel. Si nous suggérons que l'une procède de l'*a priori* et l'autre de l'*a posteriori*, toutes deux situent bien l'acte de compréhension dans l'après-coup : ce n'est que lorsque le comportement a été posé que la réflexion sur celui-ci devient possible. Toutefois, de façon peut-être encore plus insidieuse, l'inférence peut se muer en prédiction et faire croire à l'interprète que la seule observation de ce qu'il avait identifié comme étant la cause d'un comportement suffit à garantir la réapparition prochaine de celui-ci. Choisir d'identifier la fonction invite plutôt à prendre du recul par rapport à une logique inférentielle inéluctablement présente.

L'identification d'une fonction au sein du paradigme évolutionniste requerra à la fois l'observation d'un comportement – et donc un passage par l'éthologie – mais également une recontextualisation. Nous voici confrontés à une nouvelle difficulté épistémologique, qui se cristallise dans les controverses autour d'un célèbre concept proposé par Bowlby (1978). Afin de prendre position dans le débat lié à la signification des comportements et leur recontextualisation, l'éthologue britannique introduit la notion de «*Man's environment of evolutionary*

adaptedness» – habituellement traduite, en recourant à un néologisme, par «environnement d'adaptéture évolutionniste». L'une des critiques fréquemment adressées à ce concept (McGuire & Troisi, 1998 ; De Block & Adriaens, 2011) consiste à souligner l'absurdité qu'il y aurait à se persuader que l'homme est fondamentalement mieux adapté à l'époque du Pléistocène qu'à son environnement actuel, comme pourrait le suggérer une certaine lecture du propos de Bowlby. Selon nous, l'apport de Bowlby se révèle extrêmement pertinent s'il est plutôt compris selon le *principe* de recontextualisation, et en s'affranchissant de ce que certains n'hésitent pas à appeler le «roman évolutionniste» (De Block & Adriaens, 2011 ; Faucher & Blanchette, 2011). Cette recontextualisation ne se rapporte pas à un environnement spécifique que l'on pourrait situer dans l'espace et/ou dans le temps, mais insiste surtout sur la nécessité de s'autoriser à concevoir le comportement interrogé dans d'autres contextes, où il pourra dès lors révéler une variation sur le continuum de l'adaptation. Nous estimons être ici fort proches de la méthode prônée par Demaret, qui cherchait peu à discuter précisément de l'écologie préhistorique et d'une forme d'idéalisat^{ion} d'un homme qui serait façonné pour s'exprimer de façon optimale dans la savane. Cet homme *princeps* est en soi un paradoxe évolutionniste : si son environnement le plus adéquat était effectivement celui du Pléistocène, pourquoi aurait-il évolué au détriment de cette adaptation si «parfaite»? L'auteur d'*Éthologie et psychiatrie* nous semble davantage utiliser la recontextualisation en tant que logique compréhensive. Garder à l'esprit le piège du causalisme et cette manière d'y échapper grâce à la recontextualisation – indépendamment de l'existence tangible d'un environnement d'adaptéture évolutionniste – sera le meilleur garant d'un évolutionnisme qui favorisera le dialogue avec la complexité et non le simplisme explicatif.

Les deux disciplines majeures émergeant de l'approche évolutionniste – et servant plus précisément le propos de cet essai – sont la psychologie évolutionniste et la psychiatrie évolutionniste. Selon nous, ces deux matières nouvelles fonctionnent selon des logiques différentes. C'est en développant celles-ci que nous montrerons leurs limites et leurs différences épistémologiques. Nous verrons ensuite qu'il reste une place pour un «troisième évolutionnisme». Celui-ci, proche de la discipline psychiatrique, s'en éloignera quelque peu. Cette «psychopathologie évolutionniste», que nous développerons, sera proposée comme l'étape ultime de notre réflexion sur cette matière, tout en précisant qu'elle ne nous satisfera pas totalement. Nous serons contraints



de lui donner une importance *fondamentale mais secondaire* à un projet plus vaste – qui donc l'intégrera –, celui de la « psychopathologie éthologique ».

Psychologie évolutionniste

Une « bulle spéculative »... Voici comment Véronique Servais (2012) propose de qualifier la psychologie évolutionniste. Voyons ce qui pourrait se cacher derrière cette affirmation audacieuse.

Les principaux ouvrages traitant de psychologie évolutionniste (Barkow, Cosmides & Tooby, 1992 ; Diamond, 1992 ; Wright, 1994 ; Buss, 1989 ; Badcock, 2000 ; Barrett, Dunbar & Lycett, 2002 ; Workman & Reader, 2004) abordent de façon préférentielle des thématiques telles que la coopération et le conflit, le choix de partenaire(s) sexuel(s), la reproduction et l'investissement parental, les fondements de la morale humaine et de la vie affective, la question de l'inné/nature *versus* acquis/culture, etc. De façon synthétique, ce courant de pensée cherche à donner un sens, une *signification évolutionniste* à l'ensemble des coutumes et contraintes des sociétés humaines contemporaines. La psychologie évolutionniste serait la discipline qui permettrait de répondre, par exemple, aux questions suivantes : pourquoi les femmes des hommes riches sont belles (Duntley & Shackelford, 2008a), pourquoi les femmes trompent leurs maris et inversement (Diamond, 1992 ; Wright, 1994 ; Duntley & Shackelford, 2008), pourquoi les hommes cherchent des femmes plus jeunes (Kenrick & Keefe, 1992 ; Diamond, 1992), pourquoi est-on plus attiré par un type de conjoint que par un autre (Buss, 1989 ; Diamond, 1992 ; Wright, 1994), pourquoi les enfants seraient davantage maltraités par les nouveaux conjoints des parents que par les parents eux-mêmes (Daly & Wilson, 1988), etc. Des critiques tant sur le contenu de ces analyses que sur leur fondement éthique seraient à formuler pour chacune de ces questions et leurs hypothèses implicites. Il n'est pas possible d'évoquer le paradigme évolutionniste sans aborder ces thématiques récurrentes. Toutefois, ce n'est pas vers ces dernières que nous dirigerons notre propos pour aboutir à nos propositions psychopathologiques.

Afin de peaufiner notre argument, une matière particulièrement parlante – peut-être parce qu'elle touche à des conduites extrêmes de l'espèce humaine – est celle de la criminalité et de la tentative d'explication du passage à l'acte délinquant. Une certaine littérature s'est récemment attelée à intégrer dans le champ de la psychologie évolutionniste ces

questions criminologiques (voir notamment Wilson & Daly, 1985 ; Quinsey, 1995, 2002 ; Barber, 2008, 2009 ; Duntley & Shackelford, 2008a, 2008b ; Archer, 2009 ; Goetz, 2010). Selon cette « criminologie évolutionniste », la violence et la transgression dans les sociétés modernes peuvent s'*expliquer* par des parallèles avec l'environnement ancestral, source des causes ultimes de ces comportements. La manifestation extrême de cette pensée est de suggérer la possibilité de prédir l'occurrence d'un comportement délinquant¹⁰. Ces hypothèses suggèrent, par exemple, que l'on pourrait supposer l'existence (sans aucune preuve biologique) d'un « gène du crime »¹¹, qu'il serait possible de dresser le profil type du criminel grâce aux modélisations évolutionnistes¹² ou encore que le viol serait une stratégie orientée directement sur l'obtention de ressources reproductives aux dépens de la victime¹³.

Outre le causalisme et la tendance à la prédiction dont nous avons déjà soulevé les inadéquations, ces exemples qui se revendiquent de la psychologie évolutionniste mettent en lumière une troisième aporie. Celle-ci consiste en une volonté assumée par ces auteurs de généraliser leurs hypothèses à l'ensemble des individus d'une société donnée, voire à l'ensemble de l'espèce humaine. Cette « psychologie de la norme » devient de plus en plus normative mais de moins en moins psychologique. Au fond, la science qui émerge de cet exercice n'est-elle pas une forme de sociologie qui se détache des considérations sur l'individu que porte habituellement la psychologie ? Concernant la question de la délinquance, la psychologie évolutionniste permet, certes, d'échafauder une compréhension des contextes d'apparition des passages à l'acte violents ; ce qui nous semble s'inscrire parfaitement dans le champ de la sociologie criminologique. Et ce, avec toute la pertinence et l'utilité d'une telle discipline, mais y ajoutant les dérives explicatives et prédictives de l'évolutionnisme décrites précédemment

10. Voir par exemple l'article de Quinsey (1995) intitulé *The prediction and explanation of criminal violence*.

11. Ellis (*in* Duntley & Shackelford, 2008b), dans un chapitre proposant de réduire le crime grâce aux théories évolutionnistes, suggère qu'il existe un continuum de la disposition à l'activité criminelle qui reposera sur une logique évolutionniste de compétition pour la dominance et qu'il serait possible de situer chaque individu sur ce continuum.

12. Wilson et Daly (1985) décrivent le « *young male syndrome* » selon lequel la plupart des agresseurs sont de jeunes hommes sans emploi et célibataires dont le succès reproducteur serait fortement compromis par ces circonstances et qui seraient donc perdants dans les compétitions sociales conventionnelles.

13. Le violeur bénéficierait de ce comportement par la possibilité d'une descendance qu'il n'aurait pas eue autrement (Duntley & Shackelford, 2008a).

– c'est-à-dire appliquer à un individu les données explicatives issues de la réflexion sociologique, qui n'ont pourtant de pertinence que lorsqu'elles sont appliquées au niveau sociétal. On manque alors l'objectif, selon nous inhérent à toute psychologie, qui consiste à comprendre le sujet dans son individualité et sa subjectivité.

L'on constate que, lorsqu'on approfondit l'analyse de ses fondements paradigmatiques, la psychologie évolutionniste ne parvient pas – comme cela a déjà été souligné (Adriaens & De Block, 2011) – à rencontrer son ambitieux projet d'émancipation vis-à-vis de la socio-biologie. En outre, cette remarque ne s'applique pas qu'à des conduites humaines extrêmes, telles que la criminalité, mais peut également être formulée à propos d'événements de la vie quotidienne lorsqu'ils sont soumis à l'analyse évolutionniste. Prenons l'exemple caricatural décrit par Diamond (1992) lorsque, dans *Le troisième chimpanzé*, il évoque son attirance envers son épouse :

« Lorsque ma femme et moi-même avons été présentés l'un à l'autre, j'ai tout de suite trouvé Marie séduisante, et vice versa. Rétrospectivement, je peux *comprendre pourquoi* : nous avons tous les deux les yeux bruns, sommes semblables en matière de taille, de corpulence et de couleur de cheveux, et ainsi de suite. Mais, d'un autre côté, j'ai eu également l'impression qu'il y avait chez Marie quelque chose qui ne recoupait pas exactement mon image de la partenaire idéale, bien que ne sachant pas vraiment quoi. Il fallut attendre pour *résoudre l'éénigme* le jour où nous sommes allés ensemble à un spectacle chorégraphique. Je prêtai mes jumelles de théâtre à Marie, et lorsqu'elle me les rendit, je constatai qu'elle avait resserré les lunettes au point que je ne pouvais plus m'en servir, de sorte que je dus les écarter de nouveau. Je réalisai alors que Marie a les yeux moins écartés que moi, tandis que la plupart des femmes que j'avais courtisées auparavant avaient les yeux écartés comme les miens. [...] à l'occasion de cet épisode des jumelles de théâtre, je me suis rendu compte pour la première fois que j'avais toujours trouvé séduisant un large écartement des yeux sans en avoir jamais eu conscience. » (Diamond, 1992, p. 190, mis en italique par nos soins).

Est-il véritablement nécessaire de commenter cette citation, si ce n'est de préciser qu'elle est représentative des failles du raisonnement explicatif que nous dénonçons à propos de la psychologie évolutionniste ? La conception de l'homme qui nous est suggérée renvoie au sentiment de toute-puissance d'une science à propos d'un sujet dont les faits et gestes seraient formatés par la « machine évolutionniste ». Le *dispositif* que représentent les dérives de la psychologie évolutionniste

est là pour assujettir l'individu. Ne s'agit-il pas d'une psychologie dont l'objet d'étude n'est pas – ou n'a pas la possibilité d'être – un sujet ? Cette vision supérieure portée sur l'homme par un « psychologue » qui parviendrait à *tout* comprendre de son *objet* d'étude semble être à l'extrême opposé de ce qu'est la psychologie en tant que pratique clinique et considérant l'homme dans sa singularité. S'il y a singularité ici, elle est rhétorique. Nous avons affaire à l'homme décrit par Sami-Ali dans *Le Banal* (1980), un être *unique en général*.

Le sujet tel qu'envisagé par l'évolutionnisme est en outre un sujet à la biologie trouble. La détermination génétique de ses comportements est présentée comme inéluctable et presqu'irrépressible. Cette force guidant l'humain est encore plus infaillible que ce que l'on peut soupçonner car elle est bien antérieure au sujet, elle dépasse son propre corps. En ce sens, l'évolutionnisme repose sur une « biologie extracorporelle ». La réflexion est basée sur des éléments qui font partie de la réalité somatique la plus intime de la personne, sans que cette dernière ne soit jamais rencontrée, sans que son corps ne soit jamais observé. C'est ce qui rend l'analyse aliénante et son verdict sans faille puisque toute forme de révolte ne s'adresserait qu'à du *vide*, à une réalité scientifique *spéculative*. Réfléchir sur l'homme « standard », caricature censée représenter un individu à la psychologie lisse et dépourvue de toute imperfection, et généraliser ce propos à l'*homme en situation*, celui qui est observé par l'éthologue, est un non-sens. Nous en sommes convaincus, nous ne parlons pas du même homme. Nous avons tendance à penser que l'homme d'une psychologie évolutionniste radicale n'existe tout simplement pas. Généralement, les critiques formulées à l'égard de cette discipline portent sur la déresponsabilisation du sujet par rapport aux actes qu'il pose. On en dit également qu'elle liquide la place du libre arbitre. Ces critiques sont fondées, nous les partageons. Mais le plus problématique, selon nous, est que cette matière repose sur une méconnaissance de l'être humain et conduit au refus de la complexité de celui-ci.

Cette lacune s'illustre bien par le titre évocateur que donne Wright (1994) à son ouvrage, considéré comme une référence essentielle de la littérature évolutionniste, *L'animal moral*. À travers cet ouvrage, l'auteur, cherchant lui aussi à *expliquer* les conduites humaines, suggère que la nature de l'homme, une fois véritablement « comprise » grâce à la psychologie évolutionniste¹⁴, se situe dans ses facultés morales et

14. « La psychologie évolutionniste peut nous aider non seulement à comprendre quelles sont les « commandes » de la nature humaine, mais aussi quel en est le réglage » (*ibid.*, p. 85).



que celles-ci en font un animal «à part»¹⁵. Réduire la spécificité humaine, son essence, à la question de la morale conduit inéluctablement à une prise en considération d'un homme générique, privé de sa psychologie et de son libre arbitre. Notre constat est sans appel, la psychologie évolutionniste ne parvenant pas à échapper à ses dérives n'est plus une psychologie. Elle répète l'entièreté des faux pas de la socio-biologie : le causalisme, le finalisme, la tendance à la prédition, la conception génétique de la morale et également la biologie spéculative. L'homme que l'on voit se dessiner dans ces propos est celui d'une sociologie évolutionniste ; non pas un homme social, mais bien une explication sociologique du comportement humain.

Qu'en est-il de l'homme qui échappe à cette norme socio-évolutionniste ? Que faire de ces «aberrations évolutionnistes» que sont les personnes qui choisissent un partenaire très différent d'elles-mêmes¹⁶, de celles qui ne veulent pas d'enfant, que faire de l'homosexualité ou encore de la femme qui prend la pilule¹⁷? La compréhension de l'individu ne peut se faire, dans cette perspective, que sous l'angle de la *déviance*. L'homme qui échappe à la norme est déviant et nous assistons à une théorie de la perversion généralisée pour décrire les moments où il rentre en contradiction avec la prédition évolutionniste selon laquelle – de manière assez caricaturale – ses conduites tendront sans cesse vers la maximisation de son potentiel reproducteur. Oserions-nous dire que c'est lorsqu'on accepte que l'homme puisse «dévier» de la norme qu'il peut réellement et concrètement être considéré en tant que sujet, que ce faisant il réintègre le champ de la psychologie ? Par

15. Wright semble en arriver à une conception génétique de la morale : «La conception darwinienne de l'origine des codes moraux pourrait se résumer comme suit : les individus ont tendance à prononcer les jugements moraux qui vont aider leurs gènes à se transmettre à la génération suivante [...]. Ainsi un code moral n'est-il rien d'autre qu'un compromis informel passé entre des sphères d'intérêt génétique concurrentes, dont chacune cherche à modeler le code à ses propres fins, en faisant l'usage de tous les moyens mis à sa disposition» (*ibid.*, pp. 143-144) ; «L'adhésion à quelque règle morale que ce soit a donc un fondement inné. Seuls les contenus spécifiques des codes moraux ne sont pas innés» (*ibid.*, pp. 178-179).

16. Nous faisons ici référence à la théorie de Diamond (1992) selon laquelle on serait plus attiré par un partenaire qui nous ressemble physiquement. Cependant, il est interpellant de constater que, sur base du même raisonnement évolutionniste, d'autres auteurs (Schäppi, 2002) arrivent à la conclusion inverse, à savoir que la diversité génétique des partenaires est garante d'une meilleure défense immunologique de l'éventuelle progéniture et donc source de progrès évolutifs de l'espèce.

17. Pour une réflexion éclairante sur l'interaction entre l'influence génétique et celle de l'environnement et sur les aberrations qu'un tel propos suscite, nous renvoyons le lecteur à Ehrlich & Feldman (2007).



déviation, nous n'entendons pas la paraphilie ou l'infraction à la loi, mais bien l'écartement par rapport à un standard humain édicté par l'évolutionnisme. C'est bien parce qu'il lui est possible d'échapper à la «normalisation» que le *sujet* se singularise.

* * *

Revenons sur cette idée, proposée par Servais (2012), de «bulle spéculative». Certes, l'avènement des sciences cognitives et des neurosciences est susceptible d'amener à l'avenir des réévaluations de la place de la sélection naturelle dans l'évolution et de son influence sur le fonctionnement psychologique de l'homme. Il en va pour toute science d'être dépendante des découvertes ultérieures. Mais, surtout, il s'agit bien d'une bulle faite d'air, de vide et, nous l'avons montré, de spéculations douteuses. La bulle spéculative de la psychologie évolutionniste est en fait un dispositif qui a pour fonction – peut-être n'est-elle pas directement explicite – d'assujettir l'homme à propos duquel elle débat. Cette machine de savoir est donc bien vide, ce qui ne l'empêche pas de fonctionner et de construire des normes grâce à ses spéculations.

Nous ne retiendrons pas grand-chose de cet évolutionnisme-là pour la construction de notre projet psychopathologique. Il nous indiquera les limites à ne pas franchir, les incohérences qui le guettent. Mais l'évolutionnisme s'exprime aussi sur d'autres signes, ceux de la psychiatrie. Ces derniers offrent une perspective plus satisfaisante pour intégrer à notre réflexion la variation de la norme et, dès lors, pour apprêhender l'humain dans sa singularité.

Psychiatrie évolutionniste

Selon nous, la psychiatrie évolutionniste repose sur une épistémologie en partie commune – mais foncièrement différente – avec celle de la psychologie évolutionniste. Bien sûr, il y est toujours question de recontextualisation fonctionnelle. Cependant, et le détail a son importance, cette autre discipline s'intéresse d'une part aux malades mentaux ou aux personnes souffrant de troubles de la personnalité – et donc à ceux qui, d'une certaine façon, dévient de la «norme» de la santé mentale –, mais surtout, d'autre part, aux signes et symptômes, à la sémiologie présentée par ces personnes. Alors qu'il est aisément de se perdre dans la considération d'un homme standard «sain» sans



s'appuyer sur une réelle expérience clinique, il est plus compliqué d'énoncer des généralités sur des malades mentaux qui n'ont pas été rencontrés. *A priori*, l'on peut donc s'attendre à ce que la psychiatrie évolutionniste s'intéresse aux individus dans leur singularité.

La méthodologie psychiatrique nous garantit donc de rencontrer l'humain. Les ouvrages majeurs dans le domaine de la psychiatrie évolutionniste sont *Darwinian Psychiatry* (McGuire & Troisi, 1998), *Evolutionary Psychiatry* (Stevens & Price, 2000) et le *Textbook of evolutionary psychiatry : The origins of psychopathology* (Brüne, 2008). En langue française, nous retrouvons bien évidemment *Éthologie et psychiatrie* (Demaret, 1979), ainsi que *Évolution & troubles de personnalité* (Miric, 2012).

Dans la littérature de la psychiatrie évolutionniste, l'on retrouve fréquemment les notions de *proximate causes* et *ultimate causes*. À première vue, ces concepts semblent simples à comprendre : les premières opérant sur et à travers le phénotype, c'est-à-dire sur et à travers l'expérience de l'individu ; les secondes représentant les pressions sélectives qui ont façonné le génome humain au fil de l'évolution (Stevens & Price, 2000). La traduction soulève déjà davantage de questions : généralement, on parlera dans la littérature francophone de causes proches, voire prochaines, et de causes ultimes ou finales. Le choix de ces termes n'est pas anodin, il induit une connotation lourde de sens mettant en lumière, selon nous, les pièges dans lesquels peut basculer ce raisonnement. Par ailleurs, l'on peut également remettre en question le choix du mot «cause» – même si certains ouvrages évoquent la notion de «mécanisme». En effet, comment ne pas voir le poids du déterminisme sous l'appellation «cause ultime»? Comment ne pas induire la notion de *prédiction* avec des termes tels que «cause *prochaine*»? Au-delà de ces considérations sémantiques, il demeure pertinent de conserver la dialectique que semblent indiquer ces deux concepts. L'originalité d'ajouter, à la réflexion classique sur l'individu, le principe des causes ultimes nous renvoyant une fois de plus à la démarche fondamentale de recontextualisation, se révèle heuristique. Plutôt que le mot «cause», nous proposons d'avoir recours à la notion de *fonction*, qui nous semble mieux traduire la préoccupation pour la compréhension d'un phénomène sans le réduire à l'identification de causes et d'effets. De plus, pour traduire le mot «*proximate*», nous pourrions peut-être proposer celui de «*proximale*». Celui-ci, hérité du vocabulaire anatomique, est l'adjectif qui caractérise ce qui est *le plus près du corps*. La fonction proximale d'un comportement serait donc

celle qui est reliée directement à l'individu en tant que tel, à sa *situation*. Enfin, nous pourrions préférer le terme de «fonction évolutionniste¹⁸» à celui de «cause ultime», traduisant l'existence pour tout comportement de forces et d'influences agissant en toile de fond et renvoyant la compréhension du sujet à l'histoire et à la phylogénèse de son espèce, sans induire la dimension prioritaire de celle-ci, sous-entendue à travers l'emploi du terme «ultime».

Cette différence entre fonction proximale et fonction évolutionniste est une première ossature qui nous permet de préciser les grands modèles de la psychiatrie évolutionniste. Nous nous inspirons ici de la synthèse proposée par De Block et Adriaens (2011) dans *Why philosophers of psychiatry should care about evolutionary theory*, que nous avons souhaité remanier quelque peu. Le modèle principal, sur lequel s'articule l'ensemble de la psychiatrie évolutionniste et dès lors sur lequel viennent en quelque sorte se greffer les modèles suivants, est celui consistant à considérer la maladie mentale comme une forme d'adaptation. Bien sûr, l'adaptation ne se présente pas de façon directe. Elle est souvent masquée et apparaît au terme d'un changement de perspective, tel que ceux proposés par les sous-modèles suivants.

Le *modèle dimensionnel* consiste à considérer comme adaptatif un trait subclinique – comme, par exemple, l'humeur dépressive, l'anxiété ou la méfiance –, tandis que l'exacerbation de ce trait, sous la forme d'une pathologie avérée – telle que la dépression, le trouble anxieux ou la paranoïa –, perd son caractère adaptatif. Il y aurait donc une sorte de *seuil à franchir*, souvent difficile à identifier, sur un continuum entre le normal et le pathologique.

Le *modèle du compromis* postule que l'existence d'un trouble serait le prix à payer pour bénéficier d'un avantage concomitant. Cet avantage peut s'appliquer soit à la personne elle-même – comme par exemple le fonctionnement obsessionnel qui amène l'aspect hyperméticuleux valorisé dans de nombreuses activités humaines –, soit à l'ensemble du groupe, voire de l'espèce. Dans ce cas, nous sommes face à une sorte de *pacte social implicite*, qui considérera par exemple la schizophrénie comme un compromis coûteux pour l'individu ayant permis le développement du langage de l'espèce (Crow, 1995, 1996, 1997a, 1997b, 1998, 2000, 2008 ; McGuire & Troisi, 1998 ; Berlim *et*

18. Nous pourrions également parler de «fonction distale», pour marquer l'éloignement par rapport au corps, à l'individu. L'utilisation des termes «causes distales et proximales», sans pour autant faire référence au corps, figure également dans Morin (2009).



al., 2003), ou encore l'évolution de la conscience sociale humaine (Burns, 2011)¹⁹.

Le modèle de la mauvaise concordance repose sur l'idée que des manifestations symptomatiques apparaissent inadaptées alors qu'une variation du contexte met en évidence la dimension adaptative de celles-ci. Ce modèle peut en fait être divisé en deux sous-modèles. Le premier, généralement connu sous le nom de *mismatch model*, postule que les comportements problématiques sont en fait mal assortis à l'environnement contemporain et suggère de les recontextualiser dans l'environnement ancestral pour en percevoir le caractère adaptatif. Le second, le modèle du déplacement, se différencie du premier par le fait qu'il ne renvoie pas à l'environnement ancestral mais bien à une variation des conditions situationnelles. Prenons deux exemples chers à Demaret : le psychopathe qui se révèle bien plus adapté en temps de guerre que de paix, ou encore l'anorexique, adaptée en périodes de famine puisque capable de dépenser de grandes quantités d'énergie en s'alimentant très peu. Ces deux exemples nous permettent de voir en quoi les deux sous-modèles sont intrinsèquement liés, puisque les circonstances extrêmes contemporaines où les troubles psychiatriques prennent sens s'approchent probablement des conditions de vie des ancêtres de l'homme. Au fond, ce qui comptera le plus dans ce modèle tient en la logique fonctionnelle qui sous-tend un changement de contexte pour faire émerger l'adaptation²⁰.

Nous allons maintenant énoncer une sélection de différents modèles issus de la psychiatrie évolutionniste : l'anorexie, la schizophrénie et la dépression. Ces modèles sont assurément convaincants et utiles mais ils soulèvent des remises en question ; ces dernières nous mèneront à la nécessité de recourir à la *psychopathologie* évolutionniste.

L'anorexie

Alors que l'anorexie et les troubles alimentaires en général ont habituellement une place ambiguë au sein des nosographies classiques – il

19. Nous pourrions également renvoyer aux hypothèses de Miric (2012) qui tend à généraliser la compréhension des troubles de la personnalité en tant que sources de bénéfices pour le groupe. Voir également à ce sujet Stevens et Price (2000). Nous reviendrons plus loin sur ces hypothèses, dans la section consacrée à la schizophrénie.

20. Précisons qu'il demeure un dernier modèle, celui de la sénescence, qui défend l'hypothèse selon laquelle certaines affections à survenue tardive – telles que la maladie d'Alzheimer ou la démence – ne révèlent leur caractère problématique que dans nos sociétés où l'espérance de vie a été fortement prolongée. Par conséquent, ces maladies n'ont pas d'impact à l'âge de la reproduction et ne sont donc pas éliminées par les processus de sélection naturelle.



ne s'agit pas, à proprement parler, d'un trouble psychiatrique ou d'un trouble de la personnalité –, ils apparaissent par contre comme un thème récurrent de la psychiatrie évolutionniste. En effet, les symptômes à l'avant-plan de ces troubles « collent » particulièrement bien aux préoccupations évolutionnistes. Citons par exemple la recherche de nourriture et le rapport à l'alimentation, la sexualité et le potentiel reproducteur, voire encore le rapport entre la consommation et la dépense d'énergie.

Le refus alimentaire est généralement considéré comme le symptôme principal du comportement anorexique. S'il est cependant possible de l'envisager comme un symptôme parmi d'autres ne définissant pas la charpente du trouble, l'essentiel des contributions évolutionnistes conservent la primauté de l'intérêt porté à ce rapport particulier à l'alimentation. De prime abord, le refus alimentaire va à l'encontre d'une logique adaptative puisqu'il conduit dans les cas les plus extrêmes à la mort. C'est de ce paradoxe que partent des auteurs comme Stevens et Price (2000) ou Troisi et McGuire (1998) quand ils proposent de recontextualiser ce comportement dans des conditions extrêmes de difficultés d'accès aux ressources telles que tout particulièrement les situations de famine²¹. L'anorexique est alors vue comme celle qui parvient, grâce à l'hyperactivité qui la caractérise souvent, à conserver vitalité et énergie pour la recherche de nouvelles ressources malgré le peu d'apports nutritifs²². Cette modélisation permet donc de trouver des dimensions adaptatives, en situations extrêmes, au fait de réclamer peu de nourriture. En parallèle, ces modèles intègrent également une explication des crises de boulimie à travers la tendance à stocker des réserves adipeuses en situation d'abondance en prévision de périodes plus difficiles ; le corps stockerait ainsi la nourriture qui ne peut pas être conservée ailleurs.

Par ailleurs, la place de la sexualité – et dès lors du potentiel reproducteur – est fréquemment évoquée. Ainsi, l'anorexique est présentée comme celle qui tantôt supprime son potentiel reproducteur via

21. Comme l'indique Morin : « Deux des épidémies d'anorexie qui aboutirent à la mise au point des premiers diagnostics, celui de Morton à Londres au XVII^e siècle et celui de Lasègue, à Paris dans les années 1870, sont liées à des pénuries historiques » (Morin, 2009, p. 50).

22. Il est intéressant de constater une réaction différente face à la privation de nourriture – notamment dans le seuil de satiété et l'affaiblissement – de la part d'anorexiques ou de personnes non anorexiques subissant une malnutrition (Guisinger, 2003). Face à la privation de nourriture, l'anorexique se révélerait donc capable de continuer à fonctionner de manière adaptée.



l'aménorrhée lorsque les conditions sont mauvaises (Surbey, 1987 ; McGuire & Troisi, 1998), tantôt voit ce potentiel supprimé «par» une femelle dominante qui tente d'éliminer une rivale (Mealey, 2000 ; Brüne, 2008). McGuire et Troisi (1998) vont jusqu'à parler d'un «suicide reproducteur» qui a pour effet un sacrifice au profit de personnes apparentées génétiquement (mères, sœurs, neveux, etc.), garantissant malgré tout la transmission d'une partie du patrimoine génétique. L'hypothèse de la soumission à une femelle dominante a quant à elle suscité des théories quelque peu farfelues. Citons par exemple celle de Mealey (2000), qui émet l'idée que les créatrices de mode véhiculant une image de femmes squelettiques essaieraient ainsi de contraindre les adolescentes à s'affamer, entraînant ainsi une aménorrhée et donc une sortie de la «course à la reproduction». La diffusion de ces idées «anorexogènes» par des femmes plus âgées et dominantes leur permettrait ainsi d'éliminer la concurrence de leurs rivales plus jeunes. Selon une réflexion similaire mais se rapprochant davantage des hypothèses psychanalytiques, Brüne (2008) cherche la femme dominante au sein du système familial, en la personne de la mère, en allant jusqu'à la qualifier de manipulatrice. Cette dernière «chercherait» ainsi à maintenir sa fille dans une position d'aidante soumise²³.

Après l'évocation des deux grands symptômes médicaux envisagés sous l'angle évolutionniste – l'alimentation et la sexualité –, Stevens et Price (2000) abordent également le trouble du point de vue de la théorie du rang social. Ainsi, ils considèrent les troubles alimentaires comme apparentés à la lutte des classes. Selon les époques et les sociétés, ce sera soit la minceur, soit le surpoids qui sera vu comme un signe de haut statut social. Dans nos sociétés où les ressources sont relativement abondantes, et dans lesquelles les individus moins favorisés ont accès à une alimentation riche en sucres et en graisses, c'est la minceur qui est valorisée et qui est même comprise comme une preuve de *self-control*, de volonté et de maîtrise de son corps. L'anorexique serait alors celle qui a trop bien appris ces valeurs. Ce dernier modèle est intéressant car il ne met plus uniquement l'emphase sur la symptomatologie médicale mais, s'il représente une bonne

23. Ces modèles frôlent le causalisme et présentent un grand potentiel culpabilisateur, tout en passant à côté de la complexité des échanges relationnels. Néanmoins, le principe de l'aide apportée aux membres du groupe d'appartenance («*helpers at the nest*») est certainement d'une grande utilité tout en n'étant pas exploité ici de manière satisfaisante. Nous y reviendrons ultérieurement lorsque nous rediscuterons de l'anorexie d'un point de vue psychopathologico-éthologique (voir la section intitulée *Monde social et psychopathologie : exemples de la psychopathie et de l'anorexie*, p. 217).

analyse de psychologie *sociale*, il est moins à même de discuter de la dimension psychologique *individuelle*.

L'ensemble de ces modèles est intéressant pour mettre en évidence le caractère adaptatif de certains symptômes de l'anorexie. Chacun se focalise sur un trait parmi ceux qui ont été classiquement considérés comme les plus représentatifs de l'anorexie – à l'exception peut-être de celui du rang social qui présente un peu plus d'originalité. Cependant, aucun d'entre eux ne parvient à rendre compte du tableau clinique de manière intégrée. Les différentes focalisations sur un symptôme nous offrent un modèle de compréhension qui semble désarticulé ou, à tout le moins, n'ayant pas encore révélé sa structure organisatrice. C'est à dessein que nous n'avons pas évoqué le célèbre modèle de Demaret puisqu'il nous semble qu'il a pu dépasser cette critique inhérente aux pratiques de la psychiatrie évolutionniste. Nous estimons que son modèle relève davantage de la psychopathologie éthologique et nous y reviendrons plus loin dans cet essai.

La schizophrénie

Si toute entité psychopathologique repose sur une forme de paradoxe d'un point de vue évolutionniste – pourquoi la sélection naturelle conserve-t-elle un génotype susceptible d'altérer la qualité de vie de son porteur ? –, la schizophrénie en représente certainement l'arché-type (Berlim *et al.*, 2003 ; Polimeni & Reiss, 2003 ; Adriaens, 2007, 2008). En effet, il est de prime abord difficile d'identifier des « avantages », à tout le moins au niveau individuel, à être schizophrène. Notre exposé se développera en quatre étapes. La première consiste à évoquer les principaux modèles explicatifs de ce trouble selon la psychiatrie évolutionniste. La seconde étape, décisive, suggère que la difficulté inhérente à la réflexion sur la schizophrénie selon le paradigme évolutionniste repose peut-être sur une compréhension superficielle de la schizophrénie en général. La troisième étape, que nous développerons dans la section suivante lorsque nous aborderons la psychopathologie évolutionniste, consistera précisément à développer un modèle de compréhension évolutionniste d'une schizophrénie envisagée sous un jour nouveau, c'est-à-dire en nous préoccupant davantage de l'impasse relationnelle et identitaire caractéristique de ces sujets. Enfin, quatrième étape, ce sera la schizophrénie qui nous conduira à dépasser, sans le renier, le paradigme évolutionniste. Nous verrons que c'est la psychopathologie éthologique qui permettra une ultime modélisation

de la schizophrénie mais peut-être aussi constaterons-nous que c'est la schizophrénie qui justifie ce recours et ce dépassement.

Pour résoudre l'impasse dans laquelle nous mène le paradoxe évolutionniste de la schizophrénie, plusieurs auteurs (voir notamment Stevens & Price, 2000 ; Miric, 2012) ont cherché les aspects adaptatifs de ce trouble à travers les caractéristiques des personnalités schizoïdes et schizotypiques. Ceci sous-entend qu'ils les envisagent comme une forme atténuée de la schizophrénie, en amont de celle-ci sur un continuum reprenant le retrait social et l'étrangeté de la pensée. La plus célèbre de ces hypothèses est celle que l'on nomme «hypothèse de la séparation de groupe» (*group-splitting hypothesis*) (Stevens & Price, 2000). Cette théorie met en avant le fait que les groupes sociaux peuvent croître pendant un temps, jusqu'au moment où ils atteignent une taille critique, trop importante pour que leurs besoins puissent être adéquatement satisfaits. S'ensuit alors une scission du groupe de base en deux nouveaux sous-groupes, et les dynamiques se doivent d'être modifiées. Il devient dès lors nécessaire qu'un leader arrive, pour guider l'un des groupes vers une autre «terre promise», car si les deux groupes tentaient de se partager le même espace, la séparation s'avérerait inutile. Des caractéristiques issues des personnalités schizotypiques peuvent consolider le leadership de certains, leur donnant l'impulsion nécessaire pour être considérés comme guides par la majorité du groupe. Cela s'en trouvera davantage renforcé si le groupe traverse un moment de crise. Dans le cas d'un manque de ressources, par exemple, une méfiance généralisée se développe vis-à-vis des «autres» qui sont désignés comme responsables des problèmes. Un leader qui soutient ce sentiment et qui propose des solutions innovantes – même si celles-ci sont déroutantes – pour résoudre l'impasse dans laquelle se trouve le nouveau groupe ainsi constitué a d'autant plus de chances d'être écouté. Stevens et Price (2000) illustrent ce point par un exemple extrême, celui de la montée au pouvoir d'Adolf Hitler dans l'Allemagne des années 1930 qui se relevait difficilement de la défaite de la Première Guerre mondiale²⁴. De plus, les traits schizotypiques peuvent être à l'origine de nouvelles croyances et d'une nouvelle vision du

24. Outre Hitler, Stevens et Price prennent comme exemples les cas de Jeanne d'Arc, Charles Manson ou encore Jim Jones. Ces exemples nous semblent assez pertinents pour décrire le mécanisme de leadership dans certaines situations extrêmes. En revanche, nous pouvons constater que la caractéristique première de ce mode de fonctionnement n'est pas tellement de déplacer son groupe vers un autre territoire, mais plutôt de régner sur le territoire déjà conquis. Un personnage qui se rapproche davantage du descriptif de la théorie de séparation de groupe serait Moïse, comme le propose Morin (2009).

monde, qui rassembleront les individus du nouveau groupe. Notons d'ailleurs que selon Stevens et Price, plus la croyance sera «bizarre», plus la cohésion du nouveau groupe sera forte – c'est ce que l'on observe notamment dans la plupart des sectes. Les leaders capables de penser différemment, avec des associations étranges et s'éloignant des conventions, sont dès lors plus efficaces. La tendance schizoïde, caractérisée par le retrait social, est également importante, puisque le leader doit se détacher de son groupe d'origine pour en fonder un nouveau. En effet, les personnes présentant cette personnalité n'auront pas peur d'être seules ni de subir les critiques des autres. Elles pourront donc plus facilement se séparer du groupe originel. Selon Stevens et Price, c'est ce qui nous permettrait de comprendre pourquoi il est pertinent que de telles caractéristiques se soient maintenues au cours de la phylogénèse.

Cette hypothèse met donc en évidence le caractère adaptatif de troubles de la personnalité qui rappellent le spectre de la schizophrénie, mais n'a toujours pas identifié quel serait le phénomène déclencheur de la pathologie schizophrénique en tant que telle. Stevens et Price (2000) font ici intervenir la question du rang social. Lorsque toutes les tendances propres aux personnalités schizotypiques et schizoïdes amènent la personne à un certain leadership, son statut social s'en trouve élevé et les menaces d'exclusion hors du groupe s'atténuent. Par contre, si ce charisme n'est pas identifié par le groupe d'appartenance, l'impression perçue est plutôt celle d'un rejet et donc d'une chute dans la hiérarchie sociale. Se sentant menacé d'exclusion, l'individu va se retirer petit à petit des interactions groupales. Ce «leader incompris» risque alors de développer des symptômes dépressifs ou, s'il présente une prédisposition génétique, une schizophrénie (ou un trouble schizoaffectif). Selon cette hypothèse, le schizophrène serait *un leader privé de son groupe*.

Selon un raisonnement similaire, Miric (2012) identifie à la personnalité schizotypique une proximité avec les pratiques de chamanisme. Soulignons que ce lien est également réalisé pour la schizophrénie par Polimeni et Reiss (2003). La faculté propre au chaman de se revendiquer capable de communiquer avec «l'autre monde», qui pourrait être superposable à une manifestation de la schizotypie, aurait pour fonction de réduire l'anxiété du groupe face à ces questions existentielles. Le chaman, comme le schizotypique, cristallisera un nombre important d'angoisses liées aux phénomènes spirituels et permettrait aux membres du groupe de s'épanouir au-delà de ces tracas. Ces



hypothèses se centrent donc prioritairement sur le *modèle dimensionnel*, qui consiste à associer les caractéristiques adaptatives à des versions « atténuees » du trouble.

D'autres hypothèses discutent, sur le *modèle du compromis et du pacte social implicite*, de la schizophrénie comme étant le prix à payer pour une évolution cérébrale optimale au niveau de l'espèce. La plus répandue de ces hypothèses est celle qui met en lien schizophrénie et développement du langage (Crow, 1995, 1996, 1997a, 1997b, 1998, 2000, 2008 ; Troisi & McGuire, 1998 ; Berlim *et al.*, 2003). La schizophrénie et le langage seraient tous les deux liés aux changements génétiques qui ont marqué l'évolution de l'espèce humaine. La schizophrénie serait une anomalie génétique apparue il y a 10 à 15 000 ans – c'est-à-dire relativement récemment dans l'histoire de l'évolution humaine. Elle aurait pris son origine en Afrique, au moment des grandes migrations d'*Homo Sapiens* depuis ce continent vers le reste du monde. C'est la raison pour laquelle on donne souvent à cette théorie le nom d'« *Out of Africa* »²⁵ (Workman & Reader, 2004). Cette théorie fait reposer ses arguments sur les dysfonctions de latéralisation cérébrale (fonctionnement différentiel des hémisphères cérébraux droits et gauches) que l'on constate chez les schizophrènes. La conséquence de ces dysfonctions s'exprime à travers la difficulté pour ces patients de traiter leur propre langage interne sub-vocal de façon normale, difficulté se manifestant dans les symptômes positifs (hallucinations et délires).

D'autres hypothèses, reposant sur le paradigme du *pacte social implicite*, ont été formulées. Nous pensons notamment à l'hypothèse de l'avantage hétérozygote : selon celle-ci, si les allèles (A et a) qui composent un gène apparaissent chez un individu de manière homozygote (AA ou aa), cela conditionnera l'apparition de symptômes schizophréniques, mais si les allèles apparaissent de manière hétérozygote (Aa), cela fournira à leur porteur un avantage adaptatif²⁶. Certains

25. Un lien peut bien sûr être établi avec la théorie du « *group-splitting* », puisque celle-ci explique également à sa façon la répartition des populations humaines sur l'entièreté du globe au départ de l'Afrique. On constate donc que ces deux hypothèses compréhensives de la schizophrénie, bien que reposant l'une sur le modèle dimensionnel et l'autre sur celui du compromis, se complètent et en aucun cas ne s'excluent.

26. Cette théorie a été rendue célèbre par l'exemple de l'anémie falciforme : les individus dont le génotype s'exprime sur le mode homozygote AA souffrent d'anémie, ceux qui possèdent le gène homozygote aa sont plus vulnérables à la malaria, mais les individus hétérozygotes possédant un exemplaire de chaque allèle Aa n'ont pas d'anémie et s'avèrent particulièrement résistants à la malaria. L'enthousiasme suscité par ce principe

auteurs (Huxley *et al.*, 1964) ont imaginé que cette théorie pouvait s'appliquer à la schizophrénie (voir aussi Morin, 2009). Cependant, l'on constate vite les faiblesses de ce raisonnement puisque, d'une part, il est maintenant clairement établi qu'il n'existe pas qu'un seul gène qui code pour la schizophrénie ; et que, d'autre part, l'avantage adaptatif chez les porteurs du gène hétérozygote n'a jamais pu être identifié. Par ailleurs, certains ont soutenu que le stress inhérent à la vie moderne engendrerait l'expression génétique des symptômes schizophréniques, alors qu'ils auraient donné un autre résultat phénotypique dans les sociétés préindustrielles (Workman & Reader, 2004). À nouveau, cette hypothèse est mise à mal lorsqu'on prend en considération la prévalence de la schizophrénie, identique dans tous les types de sociétés.

Nous venons de synthétiser l'essentiel des hypothèses compréhensives de la schizophrénie développées par la psychiatrie évolutionniste. À la lecture de celles-ci, l'on peut constater que les auteurs traitant de ces matières n'ont réussi que partiellement à dépasser le paradoxe évolutionniste propre à ce trouble. En effet, les avantages adaptatifs identifiés ne parviennent jamais à être attribués au sujet schizophrène en tant que tel. Il s'agit soit d'un avantage pour la forme atténuée (personnalité schizotypique ou schizoïde), soit pour le groupe. Nous voulons préciser que, selon nous, ces théories ne peuvent être considérées que comme des modèles partiels, pour lesquels nous pouvons aisément reconnaître les nombreux éléments spéculatifs et parfois les réflexions «tirées par les cheveux» qui donnent une impression d'une recherche coûte que coûte, tel Pangloss²⁷, de l'adaptation.

génétique potentiellement révolutionnaire fut vite tempéré : à ce jour, très peu de phénomènes similaires ont été identifiés (Morin, 2009).

27. Nous pensons ici aux travaux de Gould et Lewontin (1979) et à leur célèbre dénonciation du «paradigme de Pangloss», raisonnement selon lequel tout trait existant possède forcément une valeur adaptive. Pangloss, personnage du *Candide* de Voltaire, énonce ainsi : «Il est démontré [...] que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes ; aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses. [...] Par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux.» (Voltaire, 1759, p. 10). La dimension aporétique du raisonnement de Pangloss réside dans l'attribution adaptive systématique qu'il confère aux phénomènes. Le risque de procéder de la sorte doit rester à l'esprit du psychopathologue. Si l'on en revient à l'exemple du nez et des lunettes de Voltaire, ce n'est pas le principe de l'adaptation qui est en lui-même fallacieux, mais plutôt la ponctuation de la séquence des faits. On peut en effet se dire que l'invention des lunettes est un acte adaptatif de l'homme dans le but d'améliorer sa vue, qui tient compte de l'existence du nez, mais qui n'est pas déterminé par elle.

À y regarder de plus près, nous pouvons peut-être pointer une autre façon de sortir de l'impasse à laquelle nous confronte le paradoxe évolutionniste de la schizophrénie. Si nous observons les différentes théories que nous venons d'énoncer, toutes reposent sur une conception néo-kraepelinienne de la schizophrénie – c'est-à-dire celle que véhicule le DSM-IV – puisqu'elles se focalisent sur les symptômes dits caractéristiques du trouble, à savoir principalement le délire, l'hallucination et la méfiance paranoïde. Ainsi, ces explications relèvent bien de la *psychiatrie* évolutionniste. L'hypothèse qui guide la méthode *psychopathologique* consiste plutôt en l'identification d'une structure logique sur laquelle repose le vécu schizophrénique, et non pas en la focalisation sur certains symptômes. Nous décidons d'interrompre ici notre développement de la schizophrénie pour aborder la dépression – qui est, pensons-nous, un moment important lors duquel la psychiatrie évolutionniste bascule en douceur vers une compréhension dépassant le cadre strictement nosographique, c'est-à-dire s'approchant de la psychopathologie. Une fois ce modèle développé, la section suivante nous permettra de définir entièrement ce que nous entendons par *psychopathologie évolutionniste* et, dès lors, de reprendre notre démarche compréhensive de la schizophrénie.

La dépression

L'approche que la psychiatrie évolutionniste offre de la dépression est parmi les réussites les plus probantes, tant en termes de modélisation théorique que de développement en matière de recherche. Le pionnier dans ce domaine est incontestablement John Price (1967, 1969), qui est à l'origine de la *social ranking theory*. S'appuyant tant sur un registre darwinien que sur l'intégration des données issues de l'éthologie animale, la théorie du rang social émet comme proposition principale que les mystères de la dépression pourraient être liés à la place que tout un chacun occupe au sein de ses différents groupes d'appartenance. À la suite de cette proposition originelle – et originale –, tout un courant de pensée s'est développé afin d'approfondir cette intuition. Ces travaux (Sloman & Price, 1987 ; Price *et al.*, 1994 ; Dixon, 1998 ; Sloman & Gilbert, 2000 ; Stevens & Price, 2000) ont permis de révéler toute la complexité de ce modèle, qui ne peut évidemment se limiter à une simple équation selon laquelle un rang social élevé déterminerait un état de bien-être psychique et inversement, un état dépressif serait induit par un faible rang social. En effet, les interactions humaines, tout comme celles du règne animal d'ailleurs, s'inscrivent dans une logique plus élaborée.

La théorie du rang social se réfère à l'un des besoins fondamentaux de l'être humain : se sentir appartenir à un groupe sans crainte d'en être exclu, ce qui se traduit par la perception d'un rang et d'un statut social que l'individu estime satisfaisants. Le fait de bénéficier d'un rang social élevé donne la possibilité de contrôler les ressources de l'environnement et d'y accéder librement. Ces ressources sont tant matérielles que sociales : il peut s'agir très concrètement de nourriture ou de protection chez l'animal ou encore de biens matériels chez l'humain, mais aussi de la capacité de former des alliances ou de rencontrer un partenaire sexuel. Par contre, si l'individu « chute » dans la hiérarchie sociale, ce nouveau statut plus faible devient synonyme d'accès restreint à ces ressources, mais aussi de risque d'exclusion hors du groupe. Ce n'est donc pas le rang social en tant que tel qui est important, mais bien les ressources et les états affectifs positifs qui y sont associés (Sloman & Gilbert, 2000).

Dans chaque rencontre avec un individu de la même espèce, l'animal – y compris l'être humain – est amené à évaluer sa propre valeur ainsi que la valeur de l'autre, et ce afin de déterminer les statuts respectifs de chacun. Cette évaluation se base parfois sur des atouts très concrets, comme la taille de l'individu, sa force, ses aptitudes ou ses alliés, autant d'indices qui le renseignent sur sa capacité de sortir victorieux d'un éventuel combat (Price *et al.*, 1994 ; Gilbert *et al.*, 1995 ; Dixon, 1998 ; Sloman & Gilbert, 2000 ; Stevens & Price, 2000). Toutefois, pour les humains et au fil de l'évolution, les compétitions violentes en vue d'obtenir un territoire ou l'accès aux partenaires sexuels laissent souvent la place aux compétitions pour le prestige et la popularité. Il ne s'agit plus d'intimider le rival mais bien d'obtenir l'approbation des membres du groupe d'appartenance, et donc un rang social élevé au sein de ce groupe (Price *et al.*, 1994 ; Gilbert *et al.*, 1995 ; Sloman & Gilbert, 2000 ; Stevens & Price, 2000 ; Price *et al.*, 2007). Chaque individu évaluera dès lors sa capacité d'attirer à lui l'attention et l'investissement des autres membres de son groupe d'appartenance. Une telle estimation ne se calcule pas à partir de critères fixes, mais dépend fortement du contexte, de la relation, des protagonistes, etc. Ce n'est donc pas la place occupée au sein du groupe qui est potentiellement problématique, mais bien la perception qu'en a l'individu. Si le statut social est vécu comme trop faible, empêchant l'accès à des ressources désirées ou mettant en péril le sentiment de sécurité, des *stratégies involontaires de défaite* peuvent se mettre en place.

Dans les sociétés hiérarchisées de singes anthropoïdes, les changements de statut prennent place suite à des combats. Cependant, ces combats n'ont pas toujours lieu en tant que tels, et sont parfois remplacés par des rituels, majoritairement au sein du même groupe d'appartenance (Sloman *et al.*, 1994). On retrouve également ces combats ritualisés dans les relations humaines basées sur la compétition. Lors de ces rituels, les deux individus impliqués comprennent et font comprendre à leur adversaire qu'ils sont passés d'une relation symétrique à une relation asymétrique. Ainsi, il existe un rituel, que l'on nomme stratégie involontaire de défaite (Sloman & Gilbert, 2000 ; Stevens & Price, 2000), qui permet à celui qui se considère comme le plus faible de signaler sa soumission au «vainqueur». Si la soumission ou les tentatives d'apaisement ne peuvent s'exprimer verbalement, ou s'il est nécessaire de renforcer ce message verbal, cela se fera soit via des comportements qui évoquent la faiblesse en comparaison avec le rival dont la force est mise en avant ; soit via des symptômes tels que l'humeur dépressive, l'anxiété, la fatigue ou la somatisation. Cette stratégie a pour but d'apaiser le dominant afin de réduire au maximum les risques d'un réel combat (Price *et al.*, 2004). En effet, si le gagnant considère la soumission de son rival comme acquise, le menacer ne représente plus aucun intérêt. Ceci restaure une certaine harmonie sociale. De plus, cette stratégie induit chez le soumis un état d'esprit qui l'incite à abandonner toute nouvelle tentative de défi (Price *et al.*, 2007). La principale fonction des stratégies involontaires de défaite est donc de faciliter l'acceptation d'un rang social peu élevé (Stevens & Price, 2000). Il peut s'agir d'un statut qui a toujours été faible ou, plus couramment, d'un statut social qui a baissé dans la hiérarchie suite à une compétition perdue (Price *et al.*, 1994). Ce faible statut social est associé à de faibles ressources. Par ailleurs, la réponse dépressive permet à celui qui a déjà un faible statut de ne plus s'engager dans un combat perdu d'avance et donc de ne plus risquer de subir d'autres dommages.

Le trouble dépressif semble s'installer lorsque la perte – il est ici moins question de deuil que de perte d'un statut social antérieur – n'a pas pu être acceptée, lorsque la hiérarchie en place est contestée par la personne qui se retrouve au bas de cette échelle sociale (Price & Gardner, 1995) et que ce faible statut est clairement vécu comme involontaire et non désiré (Sloman & Gilbert, 2000). Les théories qui considèrent les stratégies involontaires de défaite comme adaptatives et permettant cette acceptation envisagent les dépressions

«pathologiques» comme des régulations inadéquates de ces mécanismes : la stratégie est activée prématûrement, trop fréquemment, de façon inadéquate, de façon trop intense, pendant un intervalle de temps trop long, etc. La dépression apparaît lorsque les stratégies involontaires de défaite n'ont pas eu l'effet escompté et sont donc restées continuellement amorcées, finissant par perdre leur caractère adaptatif à cause de leur excès. Sloman et Gilbert (2000) précisent que les choses peuvent également se passer de façon légèrement différente. Il est possible que le sujet ne puisse jamais mener à bien la moindre stratégie involontaire de défaite et s'engage à chaque fois dans des combats perdus d'avance. Or, perdre un combat est plus nuisible à l'estime de soi que se retirer tant qu'il en est encore temps, ce qui est synonyme d'une bonne évaluation des ressources de son adversaire et de soi-même.

Comme on peut le constater, ces théories sont fortement inspirées par l'éthologie ; notamment par l'observation des relations de hiérarchie chez les primates, mais aussi par les recherches portant sur la relation entre l'humeur et le statut social chez les singes, relation médiatisée par la sérotonine (Raleigh & McGuire, 1991 ; McGuire, Troisi & Raleigh, 1997 ; McGuire et Troisi, 1998). Ces études mettent en évidence que les niveaux de sérotonine des mâles *alpha* (dominants) sont plus élevés que la moyenne, mais que cette supériorité est conditionnée par leur statut. En effet, la perte de cette dominance entraîne une chute drastique des taux de sérotonine, qui s'accompagne de symptômes similaires à ceux présentés par un humain dépressif. De plus, autre similarité intéressante, les primates ainsi déprimés voient leur état s'améliorer lors de l'administration d'antidépresseurs (inhibiteurs du recaptage de la sérotonine). L'on a même pu mettre en évidence que, dans un groupe où le mâle *alpha* a perdu sa dominance, c'est systématiquement celui à qui l'on a administré ce médicament qui prendra la place de nouvel *alpha*. Le modèle de compréhension de la dépression tel qu'il vient d'être présenté est donc un parfait exemple d'inspiration à la fois éthologique et évolutionniste.

Il est ici très clair que Price et ses continuateurs considèrent la hiérarchie comme étant la base de toute interaction sociale, là où Demaret donne une prévalence à la dimension territoriale. Ainsi, ce dernier – en l'occurrence résolument éthologue – développe sa vision du fonctionnement dépressif par l'analogie avec l'animal qui se trouve sur un territoire qui n'est pas le sien : celui-ci fonctionne au ralenti, de manière inhibée, ne se risque ni à la parade sexuelle, ni à la compétition pour obtenir quelque ressource que ce soit. Face à un congénère

d'apparence plus petit et moins fort, qu'il n'hésiterait pas à défier en temps normal – ou plutôt en « espace normal » –, l'animal déterritorialisé fait profil bas ou prend la fuite. Ces deux visions – hiérarchique et territoriale – sont évidemment complémentaires. Dans *Éthologie et psychiatrie*, Demaret évoque déjà les travaux *princeps* de Price en soulignant le caractère indissociable des notions de territoire et de hiérarchie (Demaret, voir ce présent volume, p. 115)²⁸.

Cette façon d'appréhender l'existence dépressive est intéressante à plus d'un titre. Elle semble avoir une portée « trans-nosographique », puisqu'elle ne se rattache pas de manière univoque à l'épisode dépressif majeur tel que répertorié dans les classifications internationales. Ainsi, elle permet de questionner tant des « vécus dépressifs » subcliniques que l'occurrence d'une comorbidité avec d'autres entités psychopathologiques, telles que par exemple la schizophrénie (Birchwood *et al.*, 2007). Nous ne pouvons que soutenir cette théorie qui a pour avantage de centrer le propos sur les aspects sociaux et relationnels des troubles – qu'il s'agisse de la dépression ou, comme nous l'avons vu, de l'anorexie ou de la schizophrénie. Toutefois, ce recours systématique et schématique à la notion de rang social présente le risque d'une simplification des échanges sociaux humains et de leurs subtilités. Malgré cette limitation, l'on ne peut que pointer les bénéfices de l'utilisation de tels concepts lorsque celle-ci tient compte de ce risque. Il faut toutefois rappeler que ce propos se situe davantage dans le registre de la psychologie sociale et ne devra pas se passer de la prise en considération d'une psychologie individuelle.

L'écart entre une perspective symptomatologique et cette dernière démarche émancipée de la focalisation nosographique est de nature à entrouvrir la porte à la construction de la psychopathologie évolutionniste. En effet, la théorie du rang social est notre moment de bascule, qui permet de dépasser de façon systématique la symptomatologie primaire du trouble – la simple explication évolutionniste des symptômes classiquement énumérés par la nosographie moderne – pour découvrir ce que nous appellerons la *charpente psychopathologique*.

28. John Price et Albert Demaret se sont d'ailleurs rencontrés et ont eu l'occasion d'échanger sur ces matières. Bien que chacun ait conservé son point de vue, tous deux se vouaient un grand respect mutuel. Demaret, qui avait particulièrement apprécié cette rencontre, nous confiait que Price avait été la première personnalité d'envergure internationale à réagir à la publication d'*Éthologie et psychiatrie* pour l'encourager et le féliciter.

Psychopathologie évolutionniste ?

Si, de la psychologie évolutionniste à la psychiatrie évolutionniste, il y a selon nous un saut épistémologique – d'un causalisme expliquant la psychologie de l'homme standard, on passe à une réflexion compréhensive de la sémiologie psychiatrique –, la transition entre la psychiatrie et la psychopathologie est de nature différente²⁹.

Nous avons vu que la psychiatrie avait pour point fort de s'intéresser aux signes, et donc par conséquent d'être confrontée à l'homme dans sa singularité. Son grand défaut, par contre, est de ne s'intéresser qu'aux symptômes visibles et facilement classifiables. Le symptôme médical – et par conséquent susceptible d'être traité pharmacologiquement – est prioritairement mis à l'avant-plan, au détriment du ressenti du patient, de ses aspirations existentielles, de ses sensations et de sa subjectivité. Une revue de la littérature en matière de psychiatrie évolutionniste nous apprend d'ailleurs qu'une dérive possible et fréquente est de ne se référer qu'aux symptômes énoncés dans les nosographies classiques – telles que le DSM –, perdant l'aspect clinique qui devrait être premier dans toute compréhension du trouble. Nous sommes interpellés de constater que l'ensemble des ouvrages de référence de la psychiatrie évolutionniste (McGuire & Troisi, 1998 ; Stevens & Price, 2000 ; Brüne, 2008 ; Miric, 2012) s'organisent comme des manuels, reprenant systématiquement, pour initier leur propos, les critères des nosographies internationales en les considérant comme un prérequis indispensable et surtout indiscutable³⁰. Un paradoxe naît de cette manière de fonctionner : quel serait l'intérêt d'aborder les choses sous l'angle novateur de l'évolutionnisme si c'est pour se référer sans le remettre en question à un postulat nosographique dominant ? Nous sommes ici confrontés à un nouveau *piège* qui perturbe notre réflexion :

29. D'emblée, il nous faut préciser que plusieurs références de la littérature internationale utilisent le «label» de psychopathologie évolutionniste. Citons par exemple les articles *Evolutionary psychopathology : Why isn't the mind designed better than it is?* (Gilbert, 1998), *Evolutionary psychology and psychopathology* (Kennair, 2003) ou encore les sous-titres des ouvrages *The maladapted mind : Classic readings in evolutionary psychopathology* (Baron-Cohen, 1997) et *Textbook of evolutionary psychiatry : The origins of psychopathology* (Brüne, 2008). Cependant, le lecteur constatera rapidement que ces auteurs utilisent ce terme comme un synonyme de psychiatrie évolutionniste, alors que nous effectuons une distinction fondamentale entre les deux.

30. Demaret (1979), quant à lui, inscrit plutôt ses références dans une tradition psychiatrique française dont l'orientation est davantage psychopathologique que nosographique. Il se permet également, et cela nous paraît fondamental, d'initier ses réflexions par des descriptions cliniques basées tant sur l'observation de ses patients psychiatriques que sur ses observations d'éthologue.

celui-ci consiste en la nécessité de se référer à un concept comme support de la pensée. S'il est en effet impossible de penser en dehors de tout cadre conceptuel, il est raisonnable de suggérer que le fruit de cette pensée est de nature à modifier son cadre conceptuel *princeps*. Or, dans un second temps, il conviendra d'accepter, de façon à acter le principe novateur, que la pensée elle-même se trouve à nouveau modifiée puisqu'elle repose sur un cadre différent (*repensé*). Nous proposons d'appeler ce principe le *piège du concept fondateur*. Celui-ci accompagne toute forme de réflexion psychopathologique qui se donne pour objectif l'évolution de la connaissance. Illustrons notre propos par un cas très concret : celui de la psychopathie. Les compétences émotionnelles, et dès lors adaptatives, du psychopathe sont depuis peu relayées dans la littérature internationale (voir par exemple Osumi & Ohira, 2010), alors qu'auparavant, le postulat dominant soutenait la thèse d'un déficit émotionnel. Selon nous, une telle observation modifie le cadre conceptuel initial et par conséquent l'utilisation des échelles et méthodes diagnostiques qui reposent sur le présupposé de la pathologie en tant qu'inadaptation fondamentale. Modifier le cadre conceptuel de telle sorte devrait donc conduire à une reconsideration radicale de l'entité nosographique et de sa structure psychopathologique. Une telle manière de procéder n'est malheureusement pas monnaie courante dans la tendance scientifique actuelle³¹.

Une alternative à cette forme d'impasse serait, au lieu de partir d'une nosographie, de s'inspirer des *événements* cliniques. Cette réflexion nous mène à énoncer un plaidoyer pour la pratique des analyses de cas cliniques. Rappelons qu'il s'agit là d'une des grandes forces de l'œuvre de Demaret que d'initier ses réflexions de la sorte. Cette piste nous semble plus que prometteuse et de nature à favoriser l'émergence de la perspective psychopathologique. Cette dernière dépasse la nosographie stricte, qui est l'apanage de la psychiatrie³², pour rechercher la *structure* ou la *logique* psychopathologiques. C'est-à-dire faire la psychologie du pathologique, pour reprendre les mots de

31. Pour un abord détaillé de la question de l'adaptation chez le psychopathe et de la remise en cause des outils diagnostiques, nous nous permettons de renvoyer à certaines de nos contributions (Englebert, 2013a, 2013b, 2013c).

32. Précisons que, naturellement, nous sommes ici dans une discussion d'ordre disciplinaire, qui n'est donc pas le reflet systématique de la pratique réelle des professionnels. Ainsi, ce qui fait le psychopathologue réside dans sa pratique clinique. Si la psychopathologie permet de dépasser la dimension strictement médicale du trouble, cette discipline justifie la présence en son sein, notamment, du psychiatre comme du psychologue clinicien.

Minkowski (1966). Il est important de noter que nous utilisons ici le terme de structure selon la tradition de la psychopathologie phénoménologique (voir, par exemple, Minkowski, 1927 ; Stanghellini, 2006), et non selon la tradition psychanalytique. Ainsi, par structure, il ne faut pas comprendre une prédétermination psychopathologique qui agirait comme un noyau vecteur de décompensation, à l'instar des structures psychotiques et névrotiques. La structure psychopathologique telle que nous l'entendons est plutôt cette charpente dynamique qui révélera la symptomatologie fondamentale du trouble. Si nous reprenons le cas de la schizophrénie, c'est cette recherche de la structure psychopathologique qui a conduit Minkowski (1927) à parler de la perte de contact vital avec la réalité en tant que trouble générateur de l'existence schizophrénique. Cette proposition est superposable à celles de Blankenburg (1971) qui fonde la schizophrénie sur le principe de la «perte de l'évidence naturelle», ou encore de Stanghellini (2006) qui évoque la «psychopathologie du sens commun» comme élément caractérisant la condition primordiale de rupture anthropologique inhérente à ces sujets. L'ensemble de ces hypothèses conduit à la remise en cause de la focalisation sur les symptômes dits «caractéristiques» tels que l'hallucination et le délire. À l'heure actuelle, ces perspectives trouvent leur apogée dans les travaux de Sass (2001, *in press* ; Sass et Parnas, 2003) consacrés à l'«hyper-réflexivité» schizophrénique en tant que structure de fond de ce trouble. De manière concise, nous définirions l'hyper-réflexivité comme la tendance à interroger de façon explicite et rigide les phénomènes implicites et préréflexifs reliés à la conscience de soi, aux sensations corporelles et aux interactions avec l'environnement. Le propre du schizophrène serait donc de douter continuellement de ses expériences et des manifestations du monde qui l'entoure. Il identifiera une valence communicationnelle à certains phénomènes qui en sont pourtant dénués aux yeux de l'organisation sociale. Dès lors, c'est bien au sens *commun* qu'échappe le schizophrène, et non pas au sens en général. Ces hypothèses permettent l'intégration des expériences corporelles anormales (Stanghellini *et al.*, 2012 ; Englebert & Gauthier, 2011a), classiquement associées à cette entité psychopathologique. Elles mettent également en lumière le fait que la schizophrénie est avant tout un trouble de la relation et du vécu social.

Nous pouvons maintenant reprendre notre réflexion évolutionniste sur la schizophrénie en lui faisant passer le cap de la psychopathologie. Pour cela, nous souhaitons aborder la proposition très originale de Burns (2006, 2007, 2009, 2011) qui, suivant un raisonnement similaire

au nôtre, retourne jusqu'aux notions de corps et d'intersubjectivité développées par Merleau-Ponty. En suggérant la prise en considération de l'intercorporéité, l'on peut en arriver à modéliser l'existence d'une *conscience sociale*. C'est en s'inscrivant dans la lignée de la psychopathologie phénoménologique que nous venons de présenter que Burns identifie, à travers ce concept novateur, l'altération chez le sujet schizophrène de cette disposition nécessaire aux échanges sociaux et au partage d'un sens commun.

Cette vision des choses permet d'envisager la résolution du paradoxe évolutionniste de la schizophrénie d'une façon différente et décisive pour notre propos. En effet, si l'on tient compte de la critique énoncée par Adriaens (2007, 2008) à propos de ce paradoxe, on ne peut qu'être d'accord avec lui lorsqu'il suggère que les impasses dans lesquelles échoue la réflexion évolutionniste sur ce trouble reposent surtout sur une mauvaise compréhension de ce dernier. Cet auteur démontre avec à-propos qu'il s'agit d'un concept «fourre-tout» reflétant l'apparente hétérogénéité de l'entité. Adriaens termine d'ailleurs sa réflexion en précisant que la schizophrénie, *telle que nous la connaissons actuellement*, n'a pas d'histoire évolutionniste. Burns repart de ce constat accablant et, en proposant de dépasser les nosographies néo-kraepelinianes, suggère, selon nous à raison, qu'il est exact de continuer à parler de schizophrénie en tant qu'entité, mais qu'il convient d'en changer la définition.

La schizophrénie ne met-elle pas en évidence, par la présence même de ce trouble relationnel généralisé (perte de sens commun, perte de l'évidence naturelle, hyper-réflexivité), la racine sociale de notre conscience et de notre existence ? Nous pensons d'ailleurs que, d'un point de vue théorique, le mode d'être-au-monde schizophrénique peut en quelque sorte manifester une étape de pensée. Son expression nous permet, par ses excès et par ses défaillances, d'améliorer notre définition de la conscience humaine. Toute science ou philosophie qui se donne pour objectif de comprendre la conscience en tant qu'enracinement dans le monde ne peut faire l'économie d'un détour par la schizophrénie.

Sans le revendiquer ouvertement, Burns (2006, 2007, 2009, 2011) réussit habilement le passage de la psychiatrie à la psychopathologie, se détournant des symptômes exprimés sur un mode individuel pour se pencher sur une véritable phénoménologie de l'aliénation sociale. Son hypothèse, qu'il fait reposer sur toute une série de preuves empiriques (éthologiques, neuropsychologiques, neuro-anatomiques, etc.), est que

les altérations liées à la schizophrénie sont indissociables des structures et processus du fonctionnement social. Il suggère que l'existence schizophrénique serait le prix à payer sur un mode individuel pour la constitution sociale de l'espèce. Concrètement, Burns estime que les origines génétiques de la schizophrénie et d'un fonctionnement social harmonieux sont identiques et que l'apparition de la pathologie au niveau phénotypique est due à l'interaction entre ce «pool génétique» et l'environnement. Selon nous, ce modèle – qui présente la grande qualité de considérer la schizophrénie sous un jour nouveau – souffre en fin de raisonnement d'une contradiction inhérente à la volonté de persévérer dans une perspective évolutionniste stricte. En effet, pour ne pas avoir à remettre en question ce paradigme, il procède à un saut qualitatif qui consiste à faire de l'aspect social de la schizophrénie une qualité adaptative pour l'espèce humaine sans parvenir à véritablement justifier cette proposition. Il est de fait difficile de comprendre en quoi, d'un point de vue évolutionniste, les particularités sociales du schizophrène et de la société sont à ce point interdépendantes. Ce saut qualitatif inexpliqué nécessite, à nos yeux, de dépasser le paradigme évolutionniste. Aussi, d'une psychopathologie évolutionniste, nous proposons de transiter vers une matière qui l'intégrera tout en la dépassant : la *psychopathologie éthologique*. Nous développerons cet argument à la fin de cet essai mais pouvons déjà observer que, si la psychopathologie éthologique nous permettra d'approfondir la modélisation de la schizophrénie, c'est également cette dernière qui *crée* et *justifie* la psychopathologie éthologique.

* * *

Terminons ici notre réflexion sur l'évolutionnisme. De la sociobiologie à la psychopathologie évolutionniste en passant par les variations psychologiques et psychiatriques, l'on constate que nous avons beaucoup «balayé» dans les apports de ces disciplines. La critique que nous leur portons est forte mais, pensons-nous, nécessaire. Le peu qu'il reste de ce filtre nous apparaît comme fondamental, c'est ce qui justifie le temps passé à développer ces questions. La matière évolutionniste se relevant du causalisme, du déterminisme, de la recherche de l'homme standard, de la compréhension strictement nosographique est un savoir nécessaire, un axe indispensable sur lequel repose la psychopathologie éthologique. Il est peut-être temps de revenir au triptyque que nous évoquions en préambule. Rappelons que le tableau central,

celui de l'éthologie humaine – dont nous avons rappelé la proximité de fond avec la pratique de la psychologie clinique –, se voit accoler deux autres toiles. D'un côté, celle de l'éthologie animale et du jeu analogique qu'elle suggère pour la compréhension de l'homme ; de l'autre, celle de l'essence évolutionniste dépoussiérée de son surplus que nous venons d'identifier, qui nous autorise et nous encourage à recourir aux analogies tant avec l'animal qu'avec l'homme ancestral. La psychopathologie éthologique n'est autre que le titre que nous donnons à l'assemblage de ces trois tableaux et à la fragile alchimie qui s'en dégage.

MILIEU NATUREL, ZOOS, ASILES... VERS L'HOMME EN SITUATION

La première étape nécessaire à une compréhension en profondeur de la psychopathologie éthologique consiste sans doute à prendre en compte la notion de milieu naturel. Cette idée, intrinsèque à la démarche éthologique – qui s'impose en quelque sorte à nous –, soulève plus d'incertitudes qu'il n'y paraît. Si elle semble de prime abord évidente, cette notion – source de nombreuses ambiguïtés tant pour le règne animal que pour la société humaine – mérite une attention particulière. Pour *comprendre* l'homme – c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué précédemment, faire de la psychopathologie –, le clinicien éthologue ne pourra faire l'économie de se demander quel est le milieu naturel de l'homme qu'il observe. Au-delà des considérations culturelles, anthropologiques et même ethnologiques, il finira par constater l'impasse dans laquelle le mène ce questionnement.

Avec les progrès de la civilisation, l'homme est de plus en plus souvent amené à vivre dans un environnement dont les caractéristiques s'éloignent, parfois à l'extrême, du milieu dans lequel évoluaient les premiers humains. Lorsque le naturaliste tente d'observer un animal dans son milieu naturel, la même interrogation survient : l'environnement qui s'offre à son regard est-il identique à celui qui a façonné la morphologie et les comportements de l'espèce observée ? Ce principe de modification du milieu est d'autant plus prépondérant lorsque les observations se font dans une réserve naturelle. Par exemple, au zoo d'Arnhem où exerçait Frans de Waal, bien que l'objectif fût de *reproduire* au maximum l'environnement naturel des chimpanzés, une intervention technique humaine a été nécessaire : les chercheurs y ont été contraints d'entourer certains arbres de clôtures pour empêcher les

primates d'en arracher tout le feuillage et ainsi de détruire le milieu naturel reproduit (de Waal, 1982). Nous assistons à un paradoxe utile à la compréhension de notre propos : il est par définition impossible de *reproduire*, de *construire* un milieu naturel.

Dans son essence, le milieu naturel est-il forcément voué à être indépendant de ceux qui l'habitent, comme s'il était une sorte de constante à laquelle se référer ? Le point d'achoppement de cette question ne réside-t-il pas plutôt dans les caractéristiques de ces *êtres* peuplant le milieu naturel ? Comme nous le verrons, ce qui définit l'individu est sa capacité, grâce à ses forces d'adaptation, de modifier son environnement. L'exemple le plus évocateur dans le monde animal est celui de la construction du nid, du terrier, de l'arène de parade, etc. Il s'agit de s'approprier son espace, de le *territorialiser*. À l'inverse, le contre-exemple de ce principe chez l'homme est la difficulté fondamentale pour le sujet schizophrène de faire d'un espace un lieu subjectivement investi (Vieira, 1972, 1974, 1991 ; Englebert & Gauthier, 2011a). Le milieu naturel, si l'on tient à l'évoquer, se heurte souvent au même écueil : le risque de considérer celui-ci comme un environnement idéal (idyllique et perdu), porté par une réflexion écologique parfois simpliste ; un milieu qui peut-être n'existe tout simplement pas, n'a jamais existé. Au fond, n'est-ce pas l'adjectif « naturel » qui pose problème à ce concept ? Il n'est pas question pour nous de critiquer l'*existence* d'un (des) milieu(x) naturel(s), mais plutôt d'insister sur le fait que ce débat n'est pas le nôtre, qu'il n'est pas celui qui permettra d'améliorer la pratique clinique. Ce qui, à l'inverse, est tout à fait fondamental pour notre propos, c'est la manière dont les individus qui peuplent un milieu modifient celui-ci par leurs actes, leurs relations, leur subjectivité. En outre, il est primordial de toujours garder à l'esprit que l'observation est en elle-même vecteur de modification. La simple présence de l'observateur modifie ce qu'il est en train d'observer, et, comme nous le disions précédemment, le sujet observé devient lui aussi sujet observant. L'observation y est donc multiple et tous azimuts, pratiquée par le patient comme par le clinicien, chacun expérimentant simultanément la position de l'éthologue. L'éthologie, en tant que science vouée à l'observation de l'individu dans son environnement naturel, repose donc sur l'ambivalence du terme « naturel ». Si l'on peut plus facilement concevoir cette appellation chez l'éthologue observant par exemple le lion dans la savane ou le goéland en bord de mer, le clinicien éthologue sera peut-être amené à reconsiderer la définition de sa discipline et conférer à la notion de milieu *naturel* une importance plus

relative. Par souci de clarté, nous utiliserons la notion de *situation* pour caractériser le milieu, notion qui aura évacué – sans la renier – la connotation naturelle et tout ce qu'elle implique d'ambigu. Dès lors, pour la suite de notre propos, nous nous intéresserons à l'homme en situation, démarche qui consistera donc en l'observation de l'individu dans son milieu, sur lequel il exerce une influence et par lequel il est influencé.

Toutefois, un dernier paradoxe survient quant à cette notion de milieu naturel : celui suscité par la question du zoo (du côté animal) et de l'asile (du côté humain). La fonction du zoo est de permettre que les animaux soient *vus*. Alors que la fonction de l'asile, par contre, est que les malades mentaux puissent être écartés de la population – oserions-nous dire de leur milieu naturel ? – et *soignés*. Ces fonctions explicites apparaissent radicalement différentes et liées aux buts respectifs de ces deux institutions : le zoo aurait pour vocation l'exhibition ; l'asile aurait pour vocation l'isolement et le soin. Or, l'on observe que ces deux «réalités» ne diffèrent finalement pas tant l'une de l'autre, et que l'on peut en partie retrouver le fonctionnement de l'une dans l'autre et vice versa. Ainsi, les zoos offrent aux animaux la possibilité d'être soignés, et par extension une possibilité de préservation des espèces menacées – ce qui implique dès lors de les couper de leur milieu. Quant aux asiles, l'histoire nous rappelle qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, ils constituaient un lieu de divertissement pour la bourgeoisie³³.

Bien évidemment, l'on ne parle plus aujourd'hui d'asile psychiatrique. Les évolutions sociétales sont telles que les institutions de soins se sont diversifiées, recourent de moins en moins aux pratiques d'isolement et ont développé de façon considérable les procédures thérapeutiques. Reste la question du visuel. De nos jours, l'on ne pratique plus, et heureusement, d'exhibitions des malades mentaux. Cela dit, nous pouvons formuler l'hypothèse que, indépendamment du traitement social qui lui est réservé, la maladie mentale en tant que phénomène a bien à voir avec le *visuel*. L'expression psychopathologique est intrinsèquement visible : le propre de certains symptômes est d'être repérables au premier coup d'œil. L'exemple le plus frappant dans l'histoire de la psychopathologie est sans doute celui de l'hystérie. Ce «trouble de l'exhibition» – pour lequel, rappelons-le, Demaret pro-

33. Sur cette question, nous renvoyons le lecteur à Demaret (voir ce présent volume, pp. 162-164). Ce passage pointe les deux bourgeoisies de la gravure de Hogarth, reproduite en couverture, venant se divertir dans l'asile de Bedlam.

pose un modèle original alliant exhibition et fonctionnalité dans le règne animal (voir ce présent volume, pp. 94-96) – est en quelque sorte « né » dans l'amphithéâtre de Charcot à la Salpêtrière³⁴. C'est le visuel qui porte, à travers l'expression théâtrale – c'est-à-dire une « réalité » jouée –, le fondement de l'existence hystérique.

Ce constat de l'importance primordiale du visuel justifie entièrement notre recours à l'éthologie et à ses méthodes d'observation. Cependant, nous devons préciser qu'il serait erroné de considérer que tout se voit. En effet, l'homme en situation conserve une part essentielle d'opacité, une dimension inaccessible à l'analyse de l'autre, qu'il soit congénère ou éthologue. C'est en abordant les notions de subjectivité, d'interaction, de vécu corporel ou encore de sensations que l'on réduira cette part de masqué, tout en sachant que, heureusement, l'on n'y parviendra jamais totalement. Enfin, ce principe d'exhibition du signe psychopathologique recèle en soi une dimension adaptative : c'est parce qu'il se donne à voir que le signe est vecteur de communication et présente une valeur fonctionnelle. Prenons un exemple : si une vingtaine de personnes sont assises autour d'une table et qu'on y introduit une personne schizophrène, celle-ci sera forcément l'objet d'attention de tous. Son étrangeté sera détectée, tant par le clinicien que par le quidam. De même, au sein d'un groupe, il sera possible de repérer une personne dépressive grâce à certains signes typiques, tels que le ralentissement psychomoteur. L'observateur n'identifiera peut-être pas le signe en lui-même, mais aura cette intuition du ressenti dépressif. Voilà peut-être un approfondissement des propositions sur la dépression comprise selon la théorie du rang social que nous avons développée plus haut, qui consisterait à faire du syndrome dépressif un mode d'être-au-monde susceptible de marquer et d'exprimer relationnellement, de façon adaptative, un état psychique de mal-être ou de difficulté sociale. La théorie du rang social choisit de porter son analyse sur la dimension interrelationnelle et groupale, alors que l'approfondissement proposé ici s'imisce dans le ressenti intrapsychique et existentiel. La psychopathologie éthologique a pour vocation de réconcilier le signe et son expression relationnelle avec le ressenti existentiel de l'individu. Le sujet de cette discipline est considéré avec toutes les partialités de son interprétation du monde, et de la manière qu'il a de s'adapter à celui-ci.

34. Nous renvoyons à l'éclairante *Invention de l'hystérie* de Didi-Huberman (1982). À travers un remarquable travail d'historien de l'art, l'auteur découvre la part de la mise en scène orchestrée tant par les patientes que par Charcot lui-même.



Nous sommes partis du milieu naturel, que nous pensions incontournable, et nous avons constaté les paradoxes sur lesquels repose ce concept. Une prise de distance mesurée nous a permis d'en arriver à l'étude de l'homme en situation. Le chemin parcouru fut l'occasion de pointer la nécessité de recourir à l'observation d'un phénomène qui, particulièrement, se donne à voir. L'homme, à partir du moment où il est en situation, ne peut donc plus se cacher. L'homme en situation est un individu contextualisé, il évolue dans son environnement et dévoile sa force intrinsèque : celle de s'adapter.

L'ADAPTATION ET SON DOUBLE MOUVEMENT

Qu'est-ce que l'adaptation ? Ce concept agit en toile de fond depuis le début de cet écrit, il en est l'élément structurant qui devra nous permettre d'unifier l'ensemble de nos propositions. Au-delà d'une apparenante évidence, la définition de ce concept, ce qu'il sous-tend, mérite qu'on s'y attarde. L'adaptation est toujours source de nouveauté ; du moins, son apparition est concomitante à la redéfinition de normes.

Notre hypothèse part du principe que l'adaptation repose en réalité sur deux composantes, sur un double mouvement. Le premier, celui qui apparaît de prime abord, est celui du sujet s'adaptant à son environnement, c'est-à-dire adhérant aux règles, tant explicites qu'implicites, édictées par la situation. Cela peut aller du simple fait d'enfiler un pull quand il fait froid au fait de se plier au règlement d'ordre intérieur d'une institution psychiatrique. Cette adaptation peut engendrer une modification des rythmes quotidiens tels que l'heure des repas, celle du coucher ou encore les habitudes d'hygiène corporelle³⁵. Édictées dans un idéal de bien-être communautaire, de telles mesures induisent des questions concernant les limites des bienfaits de l'adhésion à la norme. Cette tendance poussée à l'extrême se caractérise par ce que nous appelons la «pathologie de l'adaptation». Ce concept, inspiré tant des travaux de Canguilhem (1966) que de Sami-Ali (1980), suggère une adhésion à la norme au détriment de sa propre subjectivité. Cet hyperconformisme entre en contradiction avec la notion d'*identité*, qui lui voit se substituer la répétition stéréotypée, la recherche de l'*identique*. Cette forme d'adaptation incomplète – puisqu'elle n'inclut pas la seconde composante que nous développons ci-après – conduit à une

35. L'exemple le plus marquant de cette adhésion à un dispositif est bien sûr le vécu carcéral (voir Englebert, 2013a).



homéostasie de surface, à une adaptation qui finalement n'en est pas une.

La seconde composante de l'adaptation en tant que redéfinition de normes repose, selon le mouvement inverse, sur la capacité d'un individu à influer sur son environnement. Il ne s'agit donc plus de respecter des normes *préétablies* et des *contraintes* d'adaptation, mais d'établir de nouvelles normes colorées par la subjectivité et de *contraindre* le monde environnant à devenir un territoire marqué de l'empreinte de son habitant.

C'est le fait de faire siens ces deux mouvements, de pouvoir choisir consciemment ou non l'un et/ou l'autre, d'équilibrer les deux avec finesse et subtilité qui fonde la créativité humaine. Le premier mouvement sans le deuxième serait le postulat d'une existence caractérisée par la tendance à devenir un «être unique en général», c'est-à-dire un «sujet sans subjectivité». Il s'agit précisément de ce que Sami-Ali (1980) appelle un fonctionnement psychique dirigé par le banal. Plutôt qu'un postulat, la pratique clinique nous démontre que de tels modes d'être-au-monde sont bien une réalité caractérisant certains individus. L'hypothèse de l'existence du second mouvement – celui de *créativité* – indépendamment du premier – celui de *conformité* – nous amène, à l'inverse, à la modélisation d'un sujet indifférent à toute forme de contrainte. Si, de prime abord, une telle existence semble plus théorique que concrète, la pratique clinique nous révèle, à nouveau, que de tels états peuvent être vécus. Bien sûr invivables sur le long terme, ils s'expriment de manière transitoire, par *crises*, dans le phénomène maniaque : «Le monde m'appartient, je n'ai pas besoin de m'y plier puisque lui se pliera à mes exigences». C'est en envisageant la subjectivité maniaque sous l'angle de l'adaptation que l'on comprend que celle-ci ne peut se vivre que sous forme de crise ; ces patients faisant l'expérience d'un *vécu* paradoxalement *invivable*, voué à être rattrapé par les contraintes de la société.

La réflexion que nous nous menons à propos de l'adaptation conduit à une prise en considération nouvelle dans la compréhension du phénomène psychopathologique. Il s'agit probablement de l'intuition la plus géniale de Demaret, sur laquelle repose finalement l'originalité même de son propos, à savoir qu'un comportement quel qu'il soit présente *a priori* une dimension adaptative³⁶. Une recontextualisation permet de

36. Demaret le justifie par le fait que la sélection naturelle n'aurait pas, dans le cas contraire, permis la conservation de telles expressions psychopathologiques. Le raisonne-



faire apparaître le comportement sous un jour nouveau, mettant en lumière sa fonction. C'est généralement dans des situations extrêmes où la survie est en jeu que cette recontextualisation prendra tout son sens. Ainsi, l'on comprend mieux le caractère adaptatif du psychopathe en temps de guerre, de l'anorexique en période de famine, du comportement quasi maniaque des sujets territoriaux en cas de présence d'intrus sur leur territoire ou encore du paranoïaque en situation d'invasion. Ces exemples archétypaux, typiquement *évolutionnistes*, nous permettent de comprendre le trouble – et éventuellement de l'expliquer aux patients ou à leurs familles –, mais à ces archétypes doit s'ajouter une réflexion plus *éthologique* sur la potentialité adaptative et le domaine dans lequel elle s'exprime en fonction des pathologies. Ainsi, ce qui est adaptatif chez le psychopathe que nous rencontrons ne réside pas dans ses potentielles capacités guerrières, mais bien dans ses grandes compétences émotionnelles³⁷; chez l'anorexique, c'est bien son altruisme, pourtant souvent considéré comme secondaire³⁸; chez le maniaque, l'extraordinaire énergie qu'il peut mobiliser dans la réalisation de certaines tâches³⁹; enfin, pour le paranoïaque, c'est son interprétation idiosyncrasique du monde qui lui confère une compréhension inédite de son environnement.

Développons quelque peu le cas du paranoïaque. Ce qui caractérise ce dernier est une tendance méfiante et interprétative systématique à l'égard d'autrui. À première vue, ce comportement apparaît, et c'est bien le cas, comme un handicap social, rejoignant ainsi l'hypothèse du DSM. Cependant, il apparaîtra clairement adapté, voire salvateur, dans de nombreuses situations sociales ou relationnelles potentiellement nuisibles. En cela, si nous nous référons au modèle de la dépression évoqué précédemment, le comportement paranoïaque pourrait être envisagé comme une défense contre la dépression, puisque l'individu est suffisamment méfiant pour ne pas s'engager dans des situations qui risqueraient de compromettre son rang social. Il est aisément d'observer

ment est certainement incomplet car en plus de cette explication évolutionniste, les constats éthologiques et cliniques nous apprennent qu'un comportement a toujours une racine adaptative. On pourrait aller jusqu'à voir les choses de façon anthropologique en supposant que l'adaptation fait partie des coordonnées fondamentales de l'existence humaine (que nous développerons dans la partie consacrée aux grandes coordonnées existentielles révélées par la synthèse de l'évolutionnisme et de l'éthologie, p. 210).

37. Voir la section intitulée *Monde social et psychopathologie : exemples de la psychopathie et de l'anorexie*, p. 217.

38. *Id.*

39. Voir la section intitulée *Territoire et psychopathologie : exemples de la paranoïa et du trouble bipolaire*, p. 213.

les comportements adaptés des paranoïaques au sein d'une institution (établissement carcéral, hôpital psychiatrique mais aussi milieux de travail) : par exemple, ils n'entreront pas dans certains types de conflit par méfiance vis-à-vis des conséquences supposées, ou encore leurs compétences d'anticipation préviendront des obstacles au bon fonctionnement quotidien de l'institution, voire des dysfonctionnements institutionnels. À ce sujet, il est évident que le comportement paranoïaque présente également une plus-value potentielle pour le groupe. En effet, l'individu paranoïaque endosse souvent le rôle d'« alarmiste », et ce à tort ou à raison. La célèbre analogie évolutionniste du « détecteur de fumée » dans le cas des manifestations anxieuses (Nesse & Williams, 1995 ; Nesse, 2001) nous le rappelle : mieux vaut de fausses alertes que de passer à côté d'une alerte bien réelle. En termes de rapport coûts-bénéfices pour le groupe, les comportements hyper-méfiant présentent donc de façon immédiate une valeur adaptative (Miric, 2012).

Cette réflexion à propos de l'adaptation fait à nouveau écho à la notion de *fonction*, chère à Demaret. La recherche de la fonctionnalité d'un comportement, à la place de la détermination de sa cause ou de sa signification, consiste donc à identifier la position du comportement d'un sujet sur le continuum suggéré par le double mouvement de l'adaptation. Ainsi, la notion ambiguë d'*environnement d'adaptéitude évolutionniste* (EEA, pour *Environment of Evolutionary Adaptedness*), dévoilant la *fonction* phylogénétique d'un comportement, peut également être reconstruite sous le primat de l'adaptation : l'intérêt primordial de l'EEA réside dans cette incitation à décontextualiser / recontextualiser tout comportement, plutôt que dans l'hypothèse de l'existence *concrète* d'un environnement ancestral standard. Par ailleurs, la prise en compte de l'EEA a tendance à focaliser le propos sur la première facette de l'adaptation, au détriment de la seconde. Nous sommes loin de rejeter l'hypothèse de l'EEA, mais suggérons qu'elle soit en quelque sorte dépassée, à tout le moins utilisée avec précautions et nuances, en gardant à l'esprit que son essence réside dans la révélation de la *fonction* d'un comportement.

En outre, l'on peut se demander si la plus mauvaise façon de comprendre l'adaptation ne serait pas de poser la question même de son existence, particulièrement en matière de psychopathologie. En effet, l'être humain est toujours dans un processus d'adaptation ; l'équation n'est pas « s'adapte-t-on ? » mais plutôt « comment s'adapte-t-on ? ». De nombreuses variations existent en effet sur le continuum que nous venons d'évoquer mais, fondamentalement, l'adaptation est



une caractéristique intrinsèque à toute forme de comportement. Ainsi, on ne doit pas traquer les comportements adaptatifs, mais plutôt rechercher ce qu'il y a d'adaptatif dans un comportement, quel qu'il soit – tout en gardant à l'esprit le paradigme de Pangloss. À ce propos, il est difficile de passer sous silence la faiblesse conceptuelle du DSM – le IV comme le V – en matière d'adaptation. Ce manuel véhicule une vision caricaturale de l'adaptation, selon laquelle toute pathologie est forcément une inadaptation⁴⁰.

Pour terminer sur cette question de l'adaptation, il nous semble utile de mettre en exergue quatre des ouvrages majeurs dans le domaine de l'évolutionnisme. Tant le titre que la philosophie sous-jacente de chacune de ces publications suggèrent à la fois une proximité, une continuité, voire une évolution dans la prise en considération de la notion d'adaptation chez l'homme. Il s'agit des références suivantes : *The adapted mind* (Barkow, Cosmides & Tooby, 1992) ; *The maladapted mind* (Baron-Cohen, 1997) ; *Adapting Minds* (Buller, 2006) ; *Maladapting minds* (De Block & Adriaens, 2011). Chaque titre repose sur une déclinaison des mots « esprit » et « adaptation », et ce jeu linguistique nous semble refléter une réalité sémantique⁴¹. On relève la variation lexicale autour du terme « *adaptation* ». Il est en effet particulièrement intéressant de constater que ces quatre ouvrages fondateurs annoncent, à travers leurs titres, une certaine focalisation sur l'aspect adapté ou au contraire inadapté des comportements compris selon la perspective évolutionniste⁴². Ainsi, la sémiologie psychiatrique apparaît soit comme un comportement inadapté au contexte actuel et adapté à un autre contexte – ancestral ou une variation spatiotemporelle plus

40. Ceci s'exprime à travers le critère qui figure dans la majorité des diagnostics, à savoir que le trouble s'accompagne d'une « altération du fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants » – ou toute autre formulation véhiculant le même sens. Par exemple, pour la schizophrénie, le critère B ; pour l'épisode dépressif majeur, le critère C ; ou encore pour les critères généraux des troubles de la personnalité, les critères B et C. Ce constat n'est certainement pas radicalement faux mais repose sur une théorie de l'adaptation à tout le moins simpliste.

41. Sans redévelopper un argument déjà évoqué précédemment, nous pouvons souligner que l'utilisation du terme « *mind* » (esprit) au singulier ou au pluriel pourrait refléter la tendance à considérer un être humain standard – pour lequel on pourrait parler d'*un* esprit semblable et commun à tous les vivants – ou au contraire tous les êtres humains dans leur individualité et variation.

42. Nous ne développons pas ici la notion de « maladaptation », néologisme inspiré des termes « *maladapted* » et « *maladapting* », qui représenterait une nuance par rapport à l'inadaptation. Signalons simplement que considérer les choses sous cet angle nous permettrait d'envisager certains comportements comme résultant d'une tentative continue d'adaptation qui a échoué, et non pas de l'absence de toute tentative d'adaptation.

« proche » –, soit comme un comportement inadapté en raison de son exacerbation mais qui se révèle particulièrement adapté lorsqu'il apparaît de façon atténuée ou transitoire. Selon ces optiques, l'adaptation est extérieure au sujet que l'on rencontre – comme un processus qui le dépasse – et donc en quelque sorte *invisible*. La réflexion que nous venons de mener nous permet d'affirmer qu'il existe en complément un processus adaptatif *visible*, celui du sujet s'adaptant sous nos yeux. L'adaptation est ici une forme d'universel anthropologique. Son double mouvement est bien observable chez nos patients : ils ont à s'intégrer à leur environnement, mais aussi à le modifier. La psychopathologie éthologique propose donc, en supplément à ces modèles de l'adaptation invisible, une prise en considération *hic et nunc* de la relation du sujet à son environnement. L'adaptation est donc d'une part invisible, c'est son versant évolutionniste ; elle est d'autre part visible, c'est son versant éthologique. À reprendre les titres des quatre ouvrages de plus près, nous constatons aussi l'alternance de participes passés « *(mal) adapted* » et de participes présents « *(mal) adapting* ». L'esprit est donc soit *adapté*, soit en train de s'adapter (*s'adaptant*). À la dialectique du visible et de l'invisible s'ajoute le pôle de l'adaptation passive et active. À travers ces considérations, nous voulons insister sur la nécessité pour le clinicien de continuer, une fois le paradigme évolutionniste découvert, à envisager le sujet en tant qu'individu poseur d'*actes* (d'adaptation, de territorialisation, de socialisation, etc.) sans le réduire uniquement à celui qui, marqué par cette adaptation, *subit* ce processus.

Nous pourrions donc résumer ainsi le projet psychopathologique que nous défendons dans cet essai : un symptôme psychiatrique, sous des apparences inadaptées, peut en fait se révéler – au prix d'une variation de l'espace, du temps, du statut social, du contexte, etc. – être un comportement adapté, parce qu'à la fois il se plie au monde et fait plier le monde. Le *sujet* est la synthèse entre ces dimensions passive et active de l'adaptation. Toute notre réflexion, tant au niveau évolutionniste qu'éthologique, nous amène à proposer un ensemble de grandes coordonnées existentielles qui sont autant de points de repère pour la pratique clinique.



LES GRANDES COORDONNÉES EXISTENTIELLES RÉVÉLÉES PAR LA SYNTHÈSE DE L'ÉVOLUTIONNISME ET DE L'ÉTHOLOGIE

Le raisonnement auquel nous nous livrons dans cet essai requiert une ultime étape avant de conclure et de voir s'énoncer la définition de la psychopathologie éthologique. Il nous semble en effet incontournable de passer en revue ce que nous appelons les grandes coordonnées existentielles, c'est-à-dire des coordonnées anthropologiques qui pourront également trouver une résonnance analogique dans l'observation du monde animal. L'essentiel de ce que nous avons retiré et précieusement conservé de l'évolutionnisme – à savoir la recontextualisation et la notion de fonction – s'articule à l'approfondissement des notions de *situation* et d'*adaptation* ainsi qu'à l'*observation* du comportement tant humain qu'animal. De là se révèle une synthèse, une sorte de grille de lecture pour le clinicien. Cette dernière, qui a pour vocation de transformer le regard du clinicien, peut-être de le bouleverser, ne rencontre pas, et c'est volontaire, les exigences de l'éthogramme. Celui-ci, fort de son répertoire, agit avec une logique anticipatrice et dénuée de toute possibilité créatrice : l'ensemble des comportements *attendus* sont listés et il suffit de s'assurer de leur occurrence. *A contrario*, la grille de lecture que dégage l'identification des grandes coordonnées existentielles cherche plutôt à laisser place à la *surprise* de la rencontre humaine, à son pouvoir créateur inhérent qui ne peut être anticipé à travers un répertoire comportemental préétabli. Il n'est pas anodin d'utiliser le terme *coordonnées*, puisque celles-ci auront pour fonction d'aider à *se repérer*.

Le territoire

Le territoire humain : espace, corps et temps

Le territoire est un espace *habité*, un lieu investi *subjectivement*. L'une des façons de comprendre l'homme, de le cerner, consiste à observer sa manière de territorialiser, c'est-à-dire de marquer l'espace de son empreinte. Comme nous venons de l'expliquer à travers le double mouvement de l'adaptation, faire sien un territoire ne peut se limiter à en apprendre les contraintes et règles, mais doit nécessairement être associé à un *acte* de modification de l'environnement. Le territoire révèle ainsi le sujet, qui à la fois s'y trouve et le crée. Ce mouvement d'appropriation de quelque chose qui préexiste tout en le



créant pourrait peut-être porter le nom d'« identité territoriale ». Cette proposition fait écho à la notion d'« identité narrative » chère à Ricœur (1983, 1984, 1985) qui propose que lorsqu'un sujet énonce son histoire de vie, il la transmet autant qu'il la crée.

C'est le corps, dans sa dimension vécue et relationnelle, qui est ici mobilisé. Il est mobilisé dans la mesure où il répond aux contraintes de l'environnement mais il est aussi un corps manipulant le monde, révélant tout le potentiel créatif – territorialisant – de l'homme. Le corps – et toute sa valence communicative – s'adapte à l'autre, modifie sa position. Exactement comme un animal crée son terrier ou son arène de parade, l'humain positionne son corps, le déplace, le met en scène, voire le modifie de façon à appartenir à un environnement et à s'approprier celui-ci. L'environnement n'est pas qu'un espace ; réfléchir sur l'homme en situation nous a montré qu'il englobe aussi les êtres peuplant cet espace, les relations qui se tissent entre les sujets territorialisants. La notion de territoire peut presque se passer de l'espace en tant qu'objet territorialisé. Le groupe d'appartenance, cher aux éthologues et aux évolutionnistes, devient dès lors une extension du territoire. C'est ainsi que toute société animale, mais également toute société humaine, assimilent spatialité et interactions. Ce n'est pas tant le lieu qui est territorialisé que la situation. La rencontre des corps, c'est-à-dire l'interaction, pousse aux compromis, voire au partage d'un territoire commun. Cette caractéristique est propre à tout un chacun, et nos compétences territoriales ne peuvent s'exprimer qu'en tenant compte – ou aux dépens – de celles des autres.

Dans leur chapitre *De la ritournelle* (issu de l'ouvrage *Mille plateaux*, 1980), Deleuze et Guattari proposent, à mi-chemin entre philosophie et éthologie, une pensée d'une grande originalité. Ils énoncent selon nous le programme de la territorialisation : « Précisément, il y a territoire dès que des composantes de milieu cessent d'être directionnelles pour devenir dimensionnelles [...]. Il y a territoire dès qu'il y a expressivité du rythme. C'est l'émergence de matières d'expression (qualités) qui va définir le territoire. » (*ibid.*, p. 387). Ces travaux sont très proches de nos préoccupations consistant à saisir l'essence du sujet s'inscrivant dans l'espace, c'est-à-dire territorialisant. Ces deux auteurs nous confortent dans l'idée que l'espace investi est également, et peut-être avant tout, une affaire de relations et de distances avec autrui : « Le territoire, c'est d'abord la distance critique entre deux êtres de même espèce : marquer ses distances. Ce qui est mien, c'est d'abord ma distance, je ne possède que des distances. Je ne veux pas qu'on me



touche, je grogne si l'on entre dans mon territoire, je mets des pancartes. La distance critique est un rapport qui découle des matières d'expression. Il s'agit de maintenir à distance les forces du chaos qui frappent à la porte. » (*ibid.*, p. 393). Pour caractériser ces actes de territorialisation, ils utilisent, avec beaucoup d'à-propos, le concept de ritournelle – c'est-à-dire des actes à mi-chemin entre l'automatisme inné et la création subjective. La ritournelle est ce répertoire comportemental infini fait des gestes de la vie quotidienne, des réactions d'ajustement, ensemble de phénomènes s'adressant à l'environnement tant spatial que social. Les gestes de ritournelle s'expriment à travers le fait de dire bonjour, les mimiques, les rires et les pleurs, les manies et les petites habitudes ; ce que l'on pourrait appeler un *processus de quotidienneté*. Ces gestes nous appartiennent à tous – comme une sorte d'*habitus* – mais chacun les utilise à sa façon. Le rapport du sujet à son espace est donc indépassable mais fondamentalement coloré par ce qu'il est et choisit d'être.

Le territoire est également un rapport au temps ; cela se profile clairement à travers les processus de quotidienneté. Ceux-ci doivent s'inscrire dans une temporalité, faite de répétitions et de différences, selon une rythmique propre à chaque sujet territorialisant. De plus, ce dernier doit être en mesure de quitter son territoire : il ne pourra nommer ce dernier de la sorte que s'il a l'assurance de pouvoir y revenir par la suite, ou *a minima* de pouvoir le re-territorialiser. Un espace territorialisé n'est jamais acquis, les actes de ritournelle nous permettent de l'entretenir mais aussi d'en créer de nouveaux. L'équation temps-territoire est également à la source du sentiment de nostalgie caractérisant les pensées tournées vers un territoire ancien, que l'on ne retrouvera plus ou à tout le moins sous une forme modifiée. Les modes de territorialisation marquent au fond notre caractère ; le degré de flexibilité territoriale révèle certainement différents aspects de la personnalité de tout un chacun. Là où d'aucuns auront besoin d'un quotidien répétitif et rassurant, d'autres seront plus entreprenants, plus aventuriers, osant explorer sans cesse de nouvelles contrées. Ces qualités déterminent les représentations psychologiques intuitives que chaque individu porte à l'égard des autres : dans telle situation, until réagirait ainsi ; à l'inverse, tel autre ne se serait jamais comporté de la sorte, etc.

Territoire et psychopathologie : exemples de la paranoïa et du trouble bipolaire

Selon nous, les trois grandes entités psychopathologiques de la psychopathologie (trouble bipolaire, schizophrénie et paranoïa) s'expriment de manière bien particulière vis-à-vis du territoire, chacune à leur façon. On pourrait donc dire que la psychose se révèle à travers ses modes de territorialisation. Ceux-ci nous semblent dévoiler un principe discriminant à l'intérieur de ce spectre psychotique, permettant de différencier les grandes entités. Nous reprendrons brièvement la question de la paranoïa, développerons celle du trouble bipolaire – avec notamment la référence au modèle de Demaret – et aborderons la schizophrénie dans une prochaine section.

La territorialisation en tant qu'acte inaugural ne pose pas tant question chez le paranoïaque ; mais c'est bien son inscription dans le temps qui pose problème. Le paranoïaque est donc celui qui a réussi sa territorialisation, mais qui la remet continuellement en doute. Il se sent perpétuellement menacé par la présence des autres sur son territoire, auxquels il attribue fondamentalement des intentions d'envahissement. Il est essentiel de préciser que la protection de son territoire – à travers la méfiance systématique typique du paranoïaque – présente une dimension adaptative. Nous irions même jusqu'à proposer que, dans de nombreux cas, le doute à propos des intentions d'autrui peut être formulé à juste titre. Ce n'est pas précisément *là* que se joue la psychose. La clinique nous montre que, très souvent, le paranoïaque a « raison », mais que ses intuitions à l'égard d'autrui ne trouvent pas écho au sein de son territoire ou de son groupe de pairs. En effet, un paranoïaque qui serait cru n'en serait plus un. Aussi, il doit agir, territorialiser à l'infini un espace qu'il est le seul à voir se dérober. À l'inverse, le sujet dont les convictions – qu'elles soient ou non méfiantes et interprétatives – rencontrent le sens commun ne présente pas cette territorialisation idiosyncrasique d'un sujet social fondamentalement seul. La paranoïa est une psychose parce qu'elle repose sur une territorialisation solitaire et infinie – toujours insatisfaisante et inassouvie. Cette manière de la considérer permet de mieux comprendre la rigidité de pensée qui lui est souvent associée, ainsi que cette recherche incessante de preuves, socle d'une certitude inébranlable que le paranoïaque doit énoncer au monde. N'étant jamais compris – pétition de principe de la paranoïa –, il territorialisera à l'envi, restant toujours sur le qui-vive et sacrifiant son existence à la protection de son espace.



Venons-en maintenant au trouble bipolaire, dont la modélisation est assurément l'une des plus grandes réussites de l'œuvre de Demaret. Celle-ci est développée dans le chapitre V de ce présent volume – auquel nous renvoyons le lecteur⁴³ –, c'est pourquoi nous nous contenterons d'en souligner les éléments les plus saillants avant de développer son ancrage dans les grandes coordonnées existentielles.

L'hypothèse de Demaret part d'une intuition subtile : en observant ses patients maniaco-dépressifs, d'une part, et les animaux dans la nature, d'autre part, il constate que « *rien ne ressemble autant à l'agitation d'un maniaque que celle d'un animal territorial* » (voir ce présent volume, p. 115). Lorsqu'il est sur son territoire, l'animal semble favorisé vis-à-vis d'autrui, comme s'il ne pouvait que sortir vainqueur de tout affrontement, comme si ses forces étaient décuplées. L'espace familier semble donner à l'autochtone un avantage psychologique et physique sur l'envahisseur. Lorsque l'animal territorial est sur son domaine, ses caractéristiques essentielles sont la dominance, l'aisance et la réactivité à toute intrusion, le succès facile lors de l'affrontement de congénères – même de taille plus imposante – et des comportements de séduction face aux femelles. Il marque les limites de son espace par des cris, des signaux visuels (coloration des organes sexuels, de la face ou plus globalement de tout le corps) et olfactifs (dépôts d'urines, d'excréments ou sécrétions glandulaires). Ces comportements sont superposables à l'échelle humaine à l'activité maniaque : d'une grande assurance et estime personnelle, le maniaque est offensif, use d'ironie et, fort d'un sentiment de toute-puissance, défie socialement son vis-à-vis quel que soit le statut de celui-ci. Hyperactif et euphorique, il est à la recherche de sensations nouvelles et extrêmes. Comme les animaux territoriaux, on le voit et l'entend de loin de par son excéntricité et ses manifestations bruyantes. Toujours à l'affût d'une nouvelle conquête, sa vie sexuelle est débridée. Toutes ces caractéristiques font dire à Demaret que le maniaque « se comporte partout comme s'il était *chez lui* » (voir ce présent volume, p. 117). Ainsi, tout clinicien a pu être interpellé par des patients maniaques qui semblent ne jamais dormir et présenter une activité et des performances hors du commun.

Le fonctionnement maniaque étant susceptible de se prolonger dans le temps – rappelons que, sans intervention pharmacologique, l'état maniaque peut perdurer plusieurs mois –, une telle hyperréactivité,

43. Nous renvoyons également à Demaret (1971b, 2000) ou encore à Englebert et Gauthier (2011b).

sans période de repos ou presque, représente selon les circonstances une réelle adaptation. La manie remplit également une fonction de protection sociale pour un groupe qui peut se reposer – dans les deux sens du terme – sur des « surhommes » de cette trempe.

De manière diamétralement opposée, le comportement du mélancolique/dépressif se rapproche plutôt de celui de l'animal qui s'aventure sur le territoire d'un congénère. Cet animal perd aussitôt toute combativité et toute séduction. Le mâle fuit face au « propriétaire » du territoire, même si ce dernier apparaît plus faible. Devant une femelle, peureux, il ne se risque pas à une parade amoureuse. Alors que le maniaque serait partout comme chez lui, le mélancolique se sentirait partout tant importun qu'inopportun : il se sent gênant, « de trop », presque fautif « d'être là ». Figé ou fuyant, il est incapable d'affronter la compétition sociale et semble avoir perdu tout désir sexuel. Le propre du bipolaire est précisément, en alternant ces phases d'exaltation et de dépression, de passer du tout au rien, du « partout » au « nulle part » : « je suis sur mon territoire à l'excès » ou « je suis en permanence sur un territoire qui n'est pas le mien ».

Ce modèle, résolument éthologique, repose sur le principe de l'analogie. Cette dernière identifie des ressemblances entre des caractéristiques anatomiques ou comportementales qui n'ont pas d'origine phylogénétique commune – par opposition à l'homologie, rassemblant des structures dont l'origine est commune sans pour autant que la fonction soit identique⁴⁴. Cette analogie du comportement maniaque avec celui des oiseaux ou poissons territoriaux amène une nouvelle manière de voir les choses, déplace le regard du clinicien sur des comportements que la psychiatrie conventionnelle ne retient pas comme caractéristiques des psychopathologies. Ainsi, nous observons que si la psychopathologie éthologique – selon nous, Demaret s'y inscrit pleinement à travers ce modèle – induit un changement, celui-ci réside peut-être en priorité chez le clinicien. En effet, comme pour beaucoup d'autres exemples, une fois l'analogie révélée, il n'est plus possible d'observer le phénomène clinique sans y faire référence. Comme nous le disions à propos de notre triptyque, dans les premières lignes de cet essai, il est presque choquant, une fois les trois tableaux réunis, d'envisager de se passer de l'un d'entre eux.

44. Nous nous limitons ici à une définition pragmatique et peut-être réductrice. Nous renvoyons le lecteur aux pages de Demaret éclairant ce propos (voir ce présent volume, pp. 40-42).

Cette manière d'envisager les choses en identifiant comme structure fondamentale de l'entité psychopathologique le rapport à la territorialité est bien un acte de psychopathologie. Au-delà des signes classiquement attribués au trouble bipolaire – fluctuations de l'humeur –, Demaret met en lumière l'organisation même de ce trouble. En outre, cette pratique de la psychopathologie est résolument éthologique puisqu'elle dépasse – sans le renier – le paradigme évolutionniste. La puissance de l'éthologie humaine est précisément de reposer en priorité sur l'*observation* et pas uniquement sur la recontextualisation. Le recours à l'éthologie animale nécessite une acceptation du principe évolutionniste – il est possible de comparer l'homme et l'animal puisque, de près ou de loin, tous les êtres vivants ont une origine commune et partagent une partie plus ou moins vaste de leur histoire évolutive – mais la psychopathologie évolutionniste, telle que nous l'avons décrite précédemment, est incomplète. C'est l'apport de l'éthologie humaine, inhérent à la psychopathologie éthologique, qui permet la rencontre de l'homme en situation.

Les exemples cliniques que nous venons de développer mettent en évidence qu'il y a un sens à prendre comme coordonnée fondamentale de l'existence la notion de territoire et à travers elle, celles de corps, d'espace et de temps. Cette prise en considération peut naturellement porter sur d'autres entités psychopathologiques, *a priori* toutes. Nous verrons plus loin que la schizophrénie, notamment, nécessite une étude approfondie de ces paramètres. Si toute pathologie mérite un éclairage territorial, c'est à dessein que nous n'avons convoqué ici que les grandes formes de la psychose. Nous pensons en effet que celle-ci se caractérise par une rupture dans les processus de territorialisation.

Le monde social

Émotion et intersubjectivité

La psychopathologie éthologique, se construisant au travers de ces lignes, repose sur la considération d'un homme qui, en plus d'être en situation, s'inscrit dans l'interaction avec autrui. Précisons d'emblée que cette focalisation sur la place de l'autre dans la psychologie humaine s'est déjà imposée dans les paragraphes précédents lorsque nous évoquions le territoire, traduisant l'interconnexion et l'ubiquité de ces deux coordonnées. Tout être humain est conduit par la logique de l'appartenance à un ou des groupe(s). Ce besoin d'appartenance

fondamental – tant pour sa valeur de survie que pour l'épanouissement existentiel de la personne – induit la notion de position au sein du groupe, et dès lors de rôle. Ce dernier peut devenir un attribut de l'individu qui colorera son comportement social et pourra exercer un impact sur sa santé mentale – et *vice versa*. Nous souhaitons préciser que l'identité de rôle qui se joue pour l'individu au sein de ses groupes d'appartenance n'est pas fixée et ne répond pas systématiquement aux règles de l'isomorphisme, selon lesquelles un sujet se comporterait de façon similaire et en jouant un rôle identique dans tous ses contextes de vie. En effet, il ne faudrait pas faire de l'appartenance groupale un nouveau déterminisme susceptible d'expliquer les comportements humains. Cependant, tenir compte de cette dérive ne doit pas non plus empêcher de formuler des hypothèses sur les modes de fonctionnement de l'individu lorsqu'il communique à l'intérieur de ses groupes d'appartenance.

L'observation éthologique démontre que la communication humaine dépasse nettement le registre du langage. Les postures, les attitudes, les expressions faciales, les *ritournelles* se manifestent au regard de l'éthologue, qui découvre le pouvoir communicatif infra-verbal de celles-ci (Follet, 2012). À travers tous ces gestes, c'est l'expérience émotionnelle qui se révèle. L'émotion est un phénomène qui, s'il doit être localisé, se situe plutôt *entre* les protagonistes. Il s'agit de l'*a priori* indépassable de la communication humaine. La fonction de l'émotion est de créer un ensemble de significations à partir desquelles les sujets sociaux s'interpréteront. Parvenir à comprendre l'autre sur un mode relationnel est un avantage psychologique déterminant. Soulignons cependant que la clé de recherche de sens ne consiste pas en la découverte du vrai, de la juste interprétation. La personne qui rougit, qui baisse les yeux ou qui sourit s'inscrit dans un principe relationnel suggérant la transmission d'un état interne vers son interlocuteur. L'essentiel n'est pas de déchiffrer avec certitude cet état interne mais repose bien sur l'identification du caractère communicationnel de l'émotion.

Monde social et psychopathologie : exemples de la psychopathie et de l'anorexie

Si l'on ne peut pas identifier de parenté évidente entre les deux troubles que nous prenons pour exemples, ils nous semblent, chacun à sa façon, illustrer la problématique du monde social au sein de la psychopathologie.



L'on attribue classiquement au sujet psychopathe un défaut d'empathie qui se manifeste par un déficit émotionnel (voir par exemple les travaux de Hare, 2003). L'empathie, concept dont on entend beaucoup parler, souffre peut-être d'un problème de définition ; il convient d'abord d'approfondir la réflexion à ce propos. L'empathie est la capacité de compréhension émotionnelle d'autrui : celle-ci consiste à comprendre l'état émotionnel qui se cache derrière, par exemple, le sourire ou le tressaillement de l'autre. L'expérience clinique nous montre pourtant que l'organisation psychique psychopathique est plutôt compétente en la matière. Le psychopathe possède cette faculté de comprendre l'autre selon le vecteur émotionnel, c'est ce qui fait sa force d'adaptation mais également le socle de l'efficience de ses conduites criminelles. L'idée du psychopathe en tant qu'être adapté n'est pas neuve : en effet, personne ne peut contester cette proposition de Demaret qui souligne le caractère adaptatif du psychopathe lors de situations extrêmes comme la guerre⁴⁵. En outre, l'on ne peut pas concevoir que les facultés d'un sujet disparaissent lorsque le contexte change. Le sujet psychopathe, quel que soit le contexte, est – la pratique clinique nous le montre – un individu compétent en termes de compréhension émotionnelle de l'autre ; dès lors, un sujet *empathique*. Il est cependant nécessaire d'ajouter à la notion d'empathie celle de *sympathie*, qui dévoile les lacunes relationnelles du psychopathe⁴⁶. C'est donc la réponse émotionnelle, la faculté d'exprimer son affectivité à autrui qui sont déficientes, mais également sa capacité à être marqué par les émotions que lui communique l'autre. Le psychopathe comprend l'autre sur un mode émotionnel mais n'est en rien perturbé par cette compréhension – ceci s'exprimant notamment à travers les

45. Bien que la question de l'adaptation du psychopathe *au sein du groupe* en temps de guerre puisse être discutée (voir Englebert, 2013a).

46. De ce point de vue, le sujet présentant un déficit d'empathie serait plutôt le schizophrène, qui souffre de difficultés à comprendre émotionnellement l'autre, notamment à travers la traduction des expressions faciales (Chambon & Baudouin, 2009 ; Weiss *et al.*, 2009). Par ailleurs, l'on retrouve cette distinction entre empathie et sympathie dans les travaux de de Waal (2009). Celui-ci identifie l'empathie comme un phénomène corporel, passif, inconscient et instinctif, qui permet de recueillir une information sur autrui ; alors qu'il considère la sympathie comme un comportement proactif et réactionnel, qui traduit le souci de l'autre et le désir d'améliorer sa situation. Il décrit ainsi les psychopathes : « [ils comprennent] les désirs et les besoins des autres, ainsi que leurs faiblesses, mais ils se désintéressent complètement de l'effet de leur comportement sur eux » (*ibid.*, p. 308) ou encore « ils ont la capacité intellectuelle d'adopter le point de vue d'autrui sans aucun des sentiments qui vont de pair » (*ibid.*, p. 309). Frans de Waal et nous partageons le même point de vue, mais là où il identifie une capacité purement intellectuelle, nous affirmons l'existence de réelles capacités émotionnelles.

comportements sadiques, antisociaux et à travers ce que l'on appelle à raison la froideur émotionnelle, typique du psychopathe (Englebert, 2013b, 2013c). La focalisation sur cette coordonnée existentielle du monde social, révélée à travers l'émotion, s'avère féconde pour identifier la structure logique du fonctionnement psychopathique. L'application d'une psychopathologie éthologique à cette entité suggère non plus de la concevoir comme une stricte déficience, mais plutôt d'interroger son ancrage adaptatif.

Venons-en au modèle de l'anorexie. Une fois de plus, le modèle proposé par Demaret est novateur, voire révolutionnaire. Par rapport aux modèles de compréhension classiques de l'anorexie – théories en dehors du courant évolutionniste –, la proposition de Demaret d'abandonner la focalisation sur l'aspect purement médical relatif à la perte de poids s'avère déconcertante. Au regard des théories évolutionnistes que nous avons développées précédemment, sa proposition se révèle à la fois unifiante et structurante. Les différentes hypothèses de la psychiatrie évolutionniste, si elles ne se focalisent plus strictement sur l'aspect alimentaire, ne parviennent néanmoins pas à fournir un modèle suffisamment unifié et à déterminer l'élément structurant du vécu anorexique. Pour Demaret, celui-ci réside dans les comportements groupaux à travers les conduites d'altruisme.

Les symptômes de l'anorexie mentale sont bien connus. Le principal, le plus visible et le plus préoccupant est le refus de manger, sans cause organique, qui peut conduire le sujet à un état d'amaigrissement très important voire, dans les cas les plus extrêmes, à la mort. En plus de ce refus alimentaire, Demaret (1971a, 1972, 1977, 1979, 1991a, 1993, 1996, 2001a, 2001b, 2007 ; Englebert & Gauthier, 2011b), en fin sémiologue, considère qu'il est essentiel de s'intéresser aux signes, parfois considérés comme secondaires, mais qui sont classiquement associés à l'absence d'alimentation. Il relève la nette prédisposition pour le sexe féminin, les crises de boulimie, les vomissements, l'aménorrhée – qui peut être la conséquence de la sous-alimentation mais survient parfois précocement –, l'absence habituelle de dépression et la négation de l'état de maigreur, l'anosognosie, la conservation d'une grande activité physique et mentale et l'altruisme alimentaire.

Malgré l'étymologie du mot («*a*» privatif et «*orexis*» = appétit), Demaret rappelle qu'il n'y a pas de véritable perte d'appétit ou de sensation de faim chez l'anorexique, bien que ceux-ci se révèlent dysfonctionnels. Une des premières dimensions paradoxales du trouble est que l'anorexique présente un intérêt profond pour la nourriture : elle a



généralement une grande connaissance de la diététique, cherche à nourrir autrui et cuisine pour son entourage, vole des aliments pour les dissimuler dans des cachettes – dont elle peut finir par oublier l'existence –, semble souvent obsédée par la nourriture et, rappelons-le, peut présenter des accès de suralimentation (boulimie). La seconde dimension paradoxale du trouble anorexique est l'hyperactivité caractéristique. En effet, ces jeunes filles d'apparence si faible et fragile assument une activité physique et intellectuelle impressionnante et permanente. En plus de cette activité extrême, elles semblent particulièrement résistantes aux maladies infectieuses, comme si elles étaient immunisées – sauf lorsque l'état d'amaigrissement prend des proportions trop grandes et provoque de graves troubles métaboliques. Nous pouvons observer, lorsque la maladie ne prend pas ces proportions extrêmes, que les anorexiques possèdent d'étonnantes capacités adaptatives à leur milieu.

Un des comportements de l'anorexique qui retient l'attention de Demaret est l'altruisme alimentaire, qui peut être considéré comme « la composante la plus fondamentale du syndrome [alors que] la perspective médicale mettant l'accent sur [le refus alimentaire et la perte de poids qui en découle] empêche de reconnaître d'emblée la valeur adaptive du syndrome entier » (Demaret, voir ce présent volume, p. 152, mis en italique par nos soins). Pour comprendre la dimension fonctionnelle de cette tendance à nourrir l'autre, il faut se souvenir que la valeur adaptive des comportements n'est pas forcément orientée vers l'individu, mais s'étend au groupe auquel il est apparenté. De ce point de vue, que dire d'un individu qui consomme très peu d'aliments, reste actif et résistant tout en présentant une « obsession » pour la nourriture, facilitant sa recherche, et souhaitant nourrir les autres membres du groupe ? Il s'agit, de fait, d'un avantage certain pour un groupe de compter sur des sujets qui présentent un rapport perte individuelle / gain groupal aussi considérable, particulièrement dans des conditions extrêmes, comme la famine. Cet avantage est particulièrement déterminant pour les enfants du groupe qui nécessitent une grande attention et sont dépendants des autres pour se nourrir. Demaret rappelle d'ailleurs que les vomissements ou régurgitations sont des modes de nourrissage très répandus dans le monde animal et dans de nombreuses sociétés humaines.

Parler de l'intérêt pour les enfants nous amène à une troisième dimension paradoxale de l'anorexie. Alors qu'elles sont biologiquement incapables de procréer (aménorrhée) et souvent phobiques à cette



idée, les anorexiques présentent un grand intérêt pour les enfants. Elles sont ou désireraient être baby-sitters, responsables de mouvement de jeunesse, puéricultrices, infirmières pédiatriques, logopèdes, éducatrices, institutrices, etc. Cette observation permet de généraliser la notion d'altruisme, qui ne se réduit pas à la sphère alimentaire. L'anorexie mentale a souvent été présentée comme le « syndrome des 3 A » : anorexie, amaigrissement, aménorrhée. Selon la perspective de la psychopathologie éthologique de Demaret, on pourrait la rebaptiser « syndrome des 4 A » en raison de l'importance de l'altruisme.

Partant de ces nombreux comportements considérés par la littérature classique comme auxiliaires, Demaret a recours à un modèle animal correspondant. Il s'agit des descriptions fines et toujours actuelles réalisées par Lawick-Goodall (1965) du comportement de femelles primates lorsqu'elles s'intéressent au nouveau-né de leur mère ou de leur sœur. Ces femelles, qui peuvent aller jusqu'à commettre de véritables raps d'enfants, proposent une forme d'apprentissage des comportements pro-sociaux. Elles endossent ainsi le rôle d'éducatrices pour ces jeunes. Si l'on accepte d'envisager une analogie entre ces femelles chimpanzés – qui n'ont pas d'enfant, mais vont éduquer un enfant qui n'est pas le leur mais fait partie de leur environnement proche – et les anorexiques, nous pouvons en outre comprendre différemment la relation caractéristique des anorexiques au système familial proche⁴⁷. Très fréquemment observée cliniquement, cette ambivalence relationnelle qui fait notamment des parents les personnages centraux autour desquels s'organise l'évolution du syndrome, peut ici être comprise en termes de *fonction*.

Il y aurait encore de nombreuses choses à dire pour être exhaustif concernant les conceptions de Demaret sur l'anorexie – la fonction de la dysmorphophobie, l'analogie entre le refus du *grooming* et le refus alimentaire, l'existence très fréquente d'un lanugo chez les anorexiques, le fait que les anorexiques peuvent en arriver à véritablement détester les enfants, l'analogie entre l'anorexie masculine et le coureur de fond, etc. –, mais il nous semble que l'essentiel a été exposé. Il va

47. Nous utilisons à dessein la notion de système familial pour nous distancier des théories à connotation psychanalytique qui se focalisent sur la relation à la mère comme socle du trouble anorexique. Précisons que Demaret est lui-même tombé dans ce travers, témoin de l'hégémonie de ces théories depuis les années 1970. Il n'est pas question pour nous de contester que l'anorexique puisse entretenir une relation ambiguë avec sa mère – comme elle peut en avoir avec d'autres membres de sa famille –, mais il est selon nous erroné de justifier par la présence d'un comportement anorexique l'existence systématique d'une problématique relationnelle entre la mère et la fille.



sans dire que ces perspectives sont révolutionnaires en termes de prise en charge thérapeutique à la fois pour l'anorexique mais aussi pour sa famille. Elles suggèrent, sans les nier, de moins se focaliser sur le refus alimentaire et la perte de poids et d'explorer ces autres signes typiques de l'anorexie trop souvent considérés comme accessoires. De ce point de vue, les thérapies comportementales basées sur l'observance du gain de poids avec à la clé un système de récompenses et de punitions se révèlent tout simplement obsolètes.

Ce modèle de compréhension de l'anorexie participe à son tour au traçage des contours de ce que nous appelons la psychopathologie éthologique. L'analyse du patient bipolaire selon son rapport au territoire marquait la dimension *éthologique* de cette discipline, puisqu'elle se centrait sur l'observation des processus d'adaptation du patient. Le point de vue sur l'anorexie, quant à lui, met l'emphase sur l'aspect *psychopathologique*; c'est dans la découverte de la structure logique inhérente au trouble que se marque la dimension novatrice. Ces deux modèles, inspirés par Demaret, s'inscrivent bien dans le giron de la psychopathologie éthologique, mais chacun met en évidence un aspect de celle-ci. Le lecteur comprendra que cet *Essai de psychopathologie éthologique* ne pouvait prendre place qu'après le texte *princeps* de Demaret, puisque nous avons le sentiment de proposer un nom à une discipline que ce dernier avait déjà brillamment expérimentée. Étonnamment, Demaret n'a que peu abordé la question du schizophrène, alors qu'elle s'inscrit pleinement selon nous dans la psychopathologie éthologique.

La schizophrénie comme synthèse des coordonnées

L'abord des grandes coordonnées existentielles semble révéler deux « blocs » : d'un côté le territoire, de l'autre le monde social. L'effet de présentation nécessaire pour cet essai court le risque de tronquer la réalité en nous donnant l'illusion que celle-ci repose en son essence sur un découpage aussi arbitraire. Bien sûr, toutes les coordonnées sont interconnectées, s'influencent mutuellement, et leur identification de manière séparée, utile pour créer des repères pour le clinicien, n'a pas vraiment de sens du point de vue de la psychologie humaine⁴⁸. Aborder

48. Il y aurait évidemment à ajouter les questions de la conscience et de l'identité, comme autres coordonnées. Nous ne les discuterons pas ici puisque nous pensons que ce n'est pas la psychopathologie *éthologique* qui peut permettre de les appréhender au mieux. Nous évoquerons cependant la question de la conscience dans notre conclusion en



un phénomène sous l'angle du territoire revient à l'aborder également sous l'angle du groupe. Toute forme de relation à l'autre convoque nécessairement la dimension émotionnelle ; elle-même étant fondamentalement indissociable de la sphère corporelle. Et l'évocation du corps conduit à considérer les notions d'espace et de temps. Le schizophrène est probablement celui qui, d'un point de vue psychopathologique, nous révèle cet entrelacs. Nous pensons que *la schizophrénie récapitule la psychopathologie* ; l'objectif de l'ultime développement que nous consacrons à la schizophrénie dans cet essai est de démontrer cette hypothèse.

Reprendons le fil de notre entreprise de modélisation de la schizophrénie. Nous avons d'abord évoqué les arguments – que nous pourrions qualifier de classiques – issus de la psychiatrie évolutionniste. Ces hypothèses cherchant à contourner le paradoxe évolutionniste restent bloquées à une conception nosographique de la schizophrénie, amenant à l'avant-plan des symptômes comme le délire ou l'hallucination. Elles ont toutefois le mérite d'avoir mis en évidence le rôle que peut jouer le schizophrène – ou plus précisément des personnes atteintes de formes atténuées, comme le schizotypique ou le schizoïde – au sein du groupe. À lire ces hypothèses, nous parvenions à formuler un constat, selon nous porteur d'un point de vue clinique, considérant le schizophrène comme un « leader sans groupe ». Malgré cet apport, nous n'avons pu nous résoudre à cette définition au mieux incomplète de la schizophrénie, et sommes allés chercher du côté de la psychopathologie phénoménologique les ressources pour définir différemment cette entité. La schizophrénie est alors comprise comme une configuration existentielle caractérisée par la perte de l'évidence naturelle, par la perte du sens commun et par un contact hyper-réflexif avec l'environnement et autrui. C'est de cette conception moderne de la schizophrénie qu'est parti Burns (2006, 2007, 2009, 2011), auteur évolutionniste, pour modéliser ce qu'il appelle la conscience sociale, qui serait l'« alibi évolutionniste » permettant de déjouer le paradoxe. Ce dernier modèle demeure pour nous incomplet, ou à tout le moins exprime-t-il un saut qualitatif préservant l'ancre évolutionniste mais difficilement justifiable d'un point de vue logique. Il est en effet délicat de comprendre l'interdépendance postulée entre les troubles sociaux du schizophrène et la conscience sociale commune aux êtres humains. Si nous pouvons

soulignant la distinction qu'il convient de faire entre intention et intentionnalité. En outre, nous avons déjà longuement développé le concept d'adaptation, qui peut en soi être considéré comme une coordonnée existentielle.



être d'accord pour dire qu'ils reposent sur la même racine, il est en revanche plus difficile de comprendre le lien évolutionniste faisant de l'un le prix à payer pour l'autre. Le modèle de Burns repose donc sur une conception intéressante de la schizophrénie, mais peine à s'émanciper du paradigme évolutionniste. Comme nous l'avons déjà indiqué, s'il faut pouvoir conserver les apports essentiels de ce dernier, il est nécessaire pour comprendre la schizophrénie d'interroger un niveau logique supérieur. Nous allons voir maintenant, et ce sera la version finale de notre compréhension de la schizophrénie, qu'il ne faut pas chercher à tout prix l'adaptation chez le schizophrène grâce à la recontextualisation ou la plus-value groupale. Le schizophrène nécessite une prise de position « méta », qui consiste à faire du processus d'adaptation en lui-même la structure psychopathologique de fond de cette entité.

Nous proposons donc ici un renversement de perspective en matière de compréhension. Si, par exemple pour la dépression, c'était la tentative manquée de s'adapter – en adoptant des stratégies involontaires de défaite qui s'activent de manière inadéquate – qui conduisait à l'apparition du trouble, la schizophrénie nous confronte à un autre schéma. En effet, c'est ici le trouble en lui-même qui est source de la « maladaptation ». Le problème d'adaptation n'est donc pas préexistant au trouble, il est le trouble lui-même. Aussi, nous ne proposons plus de chercher la dimension adaptative des conduites schizophréniques, mais suggérons de considérer ces dernières et plus généralement leur mode d'être-au-monde comme une tentative continue, et constamment échouée, de s'adapter. Le schizophrène est donc un être qui n'en finit pas de rechercher l'adaptation. Cette « adaptation à vide » rappelle l'« activité à vide » présentée par de nombreuses espèces animales. Il s'agit de la « manifestation spontanée d'un comportement normalement suscité par des stimuli externes, en l'absence de ces derniers » (Immelmann, 1990, p. 16). De telles activités à vide « pures » – où l'on pourrait garantir l'absence complète de tout stimulus – sont assez rares, mais l'on peut toutefois citer l'exemple d'un oiseau, le tisserin, « qui accomplit à l'occasion ses mouvements complexes de construction du nid en l'absence de brin d'herbe et d'un quelconque objet de remplacement » (*ibid.*). L'on peut suggérer une analogie entre ce dernier comportement et les conduites schizophréniques, qui peuvent parfois apparaître incompréhensibles mais traduisent selon nous ce processus continu d'adaptation. En outre, les symptômes hallucinatoires trouvent ici une sorte d'équivalence dans le règne animal.



Reprendons Deleuze et Guattari, que nous évoquions lorsque nous développions la notion de ritournelle. Ces derniers suggèrent que territorialiser revient à « maintenir à distance les forces du chaos qui frappent à la porte » (Deleuze & Guattari, 1980, p. 393). Ils précisent que le comportement territorial schizophrénique souffre d'une logique idiosyncrasique : « Il y a tout un art des poses, des postures, des silhouettes, des pas et des voix. Deux schizophrènes se parlent, ou déambulent suivant des lois de frontière et de territoire qui peuvent nous échapper » (*ibid.*). Cette citation est déterminante, car elle montre bien qu'il y a un processus de territorialisation, mais que celui-ci échappe à autrui. La territorialisation ne peut être, dans ce cas, partagée. Le schizophrène ne parvient pas à inclure les autres sur son territoire, ou peut-être sont-ce les autres qui ne comprennent pas sa manière de s'approprier l'espace. Les modes d'adaptation schizophrénique nous échappent. Nous avons suggéré de faire du schizophrène un leader incompris, dont le groupe ne l'aurait pas suivi, n'aurait pas repéré l'originalité de son adaptation ; il s'agit d'un « Roi sans royaume » (Bonfils, 1987). Le schizophrène nous le dit pourtant depuis longtemps à travers le délire de filiation : il se dit l'héritier d'un trône, l'ami proche de tel homme de pouvoir ou parfois, plus simplement, l'incarnation de Dieu. Il n'empêche que le schizophrène demeure incompris quant à ses modes de territorialisation. Le sens commun qui accompagne ce processus fondamental d'adaptation est perdu, ne peut rencontrer les règles du compromis social.

Nous sommes également très proches des hypothèses, admirées par Demaret, qu'a développées Vieira (1972, 1974, 1982, 1991). Celui-ci suggère que « dans l'évolution de la schizophrénie, tout se passe comme si le schizophrène était l'homme qu'un vecteur inconnu déplaçait sans cesse vers la frontière de son territoire. Le malade atteint de schizophrénie se comporte en quelque sorte comme l'animal dont le territoire se rétrécit et qui devient en conséquence menacé par des intrus. Ou plutôt, il se comporte comme s'il commençait à ne pas reconnaître les repères de son propre territoire, étant poussé vers son bord – tellement qu'il serait de moins en moins rassuré, à la limite de son camp » (Vieira, 1974, pp. 68-69). Cet auteur prend comme témoin comportemental de ce constat les postures catatoniques – à ce jour généralement masquées par l'effet des neuroleptiques – pour identifier également une forme d'activité à vide. Il précise que, chez les schizophrènes, les « *automatismes* et *stéréotypies* s'avèrent pareils à des déclencheurs ritualisés (chez les espèces animales, les mouvements



dérivés – mouvements d'intention, activités de déplacement – ont aussi tendance à évoluer vers des rituels) ailleurs utiles, devenus ici parasites et sans fonction» (*ibid.* p. 75). Enfin, Vieira souligne également que « s'il arrive que tel individu considéré ne puisse plus retrouver [...] son espace territorial, alors sa syntonie physique, sociale, psychique avec ceux de son espèce est empêchée, et tout son comportement se trouble du fait de sa "déterritorialisation" » (*ibid.*, p. 64). Ce raisonnement nous montre une fois de plus qu'évoquer le territoire ne peut se faire sans tenir compte des interactions qui s'y jouent. Aussi, sur ce point, nous sommes en accord avec Burns et son hypothèse de la conscience sociale, mais parvenons, grâce au modèle de l'« adaptation à vide », à dépasser les limites évolutionnistes pour comprendre la schizophrénie. Comme nous l'avons déjà évoqué, c'est peut-être finalement l'adaptation schizophrénique, ou plutôt la mise en évidence de la possibilité d'une défaillance à ce niveau – la *maladaptation* –, qui révèle la psychopathologie éthologique. Cette dernière permet de comprendre sous un jour nouveau le schizophrène mais, synchroniquement, elle est aussi créée par la rencontre avec celui-ci. Les retranchements dans lesquels nous poussent la schizophrénie ne doivent pas être vus comme des *impasses* mais surtout comme des moments de *dépassement*. Avec le schizophrène, il ne s'agit donc pas d'essayer de comprendre en quoi il est adapté – comme on a pu le faire avec d'autres psychopathologies –, mais plutôt d'observer comment il *tente* de s'adapter. C'est à travers le prisme des grandes coordonnées existentielles, qui semblent se synthétiser à travers l'existence schizophrénique, que ces tentatives se révèlent. Il est difficile de proposer des exemples cliniques précis de ce que nous venons d'évoquer. Non pas que cela ne se manifeste pas dans la clinique, bien au contraire. Puisque cette « adaptation à vide » contamine l'entièreté des modes d'interactions du schizophrène avec son milieu, isoler une anecdote deviendrait forcément caricatural et lacunaire. Nous avons déjà souligné la complexité du simple fait de dire bonjour, nous pourrions évoquer le fait que faire ses courses peut rapidement devenir une épreuve où le schizophrène est sans cesse confronté à un bombardement de stimuli interactionnels, ou encore parler de l'insatisfaction permanente et inéluctable que le schizophrène expérimente dans certaines relations avec un entourage qu'il a du mal à comprendre. Mais le biais inhérent au discours, à la mise en mots du vécu, conduit forcément à perdre ce que le clinicien peut véritablement ressentir dans la relation avec le schizophrène. Nous cherchons ici à parler de phénomènes précisément

indicibles et ne pouvons que renvoyer le lecteur à la rencontre de ces personnes.

CONCLUSION : INTENTIONNALITÉ ET PSYCHOPATHOLOGIE ÉTHOLOGIQUE

Pour conclure, retournons à l'animal. Assumer la démarche analogique entre le comportement animal et le comportement humain nous confronte inévitablement à la comparaison entre les deux. Surgissent alors des questions telles que «à quoi pense l'animal?», «a-t-il conscience des causes et conséquences de ses actes?», «ses comportements sont-ils intentionnels?». Ces questions ont le mérite éthique de ne pas considérer l'animal comme une machine dénuée de tout ressenti et sont incontournables dans une réflexion philosophique (voir par exemple Despret, 2012). Cependant, dans le cadre de la psychopathologie éthologique, elles se révèlent finalement moins utiles que ce que l'on ne pourrait croire à première vue.

Prenons le cas célèbre pour les ornithologistes de la «feinte de l'aile brisée». Il s'agit de ce comportement manifesté par certaines espèces d'oiseau nichant sur le sol, qui consiste à feindre la fuite sans pour autant s'envoler – comme si une aile était brisée –, survenant lorsqu'un prédateur s'approche du nid. Le prédateur entreprend dès lors de suivre l'oiseau blessé qui apparaît comme une proie facile, mais ce dernier ne cesse de s'éloigner à chaque fois que le prédateur approche jusqu'à finalement s'envoler lorsque ce dernier a été éloigné du nid.

Ristau (1991) voit dans ce comportement la preuve de l'existence de l'*intention consciente* chez l'animal. À travers différentes expériences *in situ*, elle tente à démontrer que l'oiseau se comporte comme s'il cherchait, de manière *volontaire*, à éloigner le prédateur du nid. Par exemple, en faisant preuve de flexibilité comportementale si le prédateur ne le suit pas, ne le regarde pas ou ne répond que partiellement à la feinte. Cet auteur soulève donc toute la question de l'intention d'un comportement et estime parvenir à y répondre. Cependant, l'on est en droit de se demander s'il est vraiment possible d'obtenir une réponse à cette question, voire s'il est pertinent de la poser. En effet, ceci sous-entendrait que l'on ait accès aux motivations volontaires de l'animal. Ce débat consistant en l'attribution d'une intention à l'animal repose selon nous sur un axiome que nous avons déjà évoqué, à savoir que l'on attribue au fonctionnement animal un prétendu fonctionnement



humain, leurré par l'illusion que l'on puisse réellement connaître l'intention et la volonté humaines. L'on constate de nouveau que la problématique anthropomorphique qui se révèle repose avant tout sur une simplification d'une conduite humaine que l'on cherche à attribuer à l'animal. Plutôt que le terme « intention », il se révèle plus pertinent de se référer à celui d'« intentionnalité ». Ce dernier, issu du vocabulaire de la philosophie phénoménologique, traduit l'état de la conscience en tant qu'enracinée dans le monde. Si l'on peut montrer l'*impasse* dans laquelle conduit la réflexion sur l'intention d'un comportement, qu'il soit humain ou animal, recourir au concept d'intentionnalité *ouvre* quant à lui *des voies*. Le fait d'utiliser ce dernier dans le contexte de la psychopathologie éthologique nécessite de l'articuler à deux autres concepts évoqués au cours de cet essai : celui de fonction et celui d'adaptation.

N'est-ce pas précisément ce que fait Demaret lorsqu'il développe sa réflexion sur la feinte de l'aile brisée, et l'analogie fouillée qu'il fait avec le comportement hystérique⁴⁹? À partir de plusieurs arguments, tant éthologiques que cliniques – comme les comportements de provocation, de paralysie fonctionnelle, d'ambivalence, de manifestation de la soumission mais aussi de protection du groupe –, l'éthologue propose un modèle de compréhension du mystère relationnel inhérent à l'hystérie, tout en situant son propos dans la mise en évidence d'une *fonction*. Aussi, que ce soit pour l'oiseau qui recourt à la feinte de l'aile brisée, pour d'autres exemples issus du règne animal⁵⁰, mais aussi pour le comportement hystérique – par exemple de paralysie ou d'attraction de l'attention vers soi, et tout ce que l'on appelle les bénéfices secondaires –, il est pertinent de parler de la fonction de ces comportements, mais il est à tout le moins spéculatif de leur attribuer une intention. L'intentionnalité hystérique révèle sa fonction à travers les analogies avec l'intentionnalité des pluviers pratiquant la feinte de l'aile brisée. Au fond, ce dernier concept que nous introduisons, pour qu'il soit parfaitement compris, peut être assimilé à celui d'*adaptation*. Ainsi, nous pourrions dire que l'adaptation est à l'éthologue ce que l'intentionnalité est au phénoménologue. Là où Ristau (1991) affirmait que la flexibilité du comportement de feinte de l'aile brisée dévoilait l'intention sous-jacente, Demaret permet d'affirmer que cette flexibilité est caractéristique du processus d'adaptation inhérent à tout être

49. Voir ce présent volume pp. 94-96 et pp. 98-103.

50. Despret (2012) évoque ainsi un singe faisant semblant d'être malade pour pouvoir ensuite attaquer par surprise les corbeaux qui s'en prenaient à sa nourriture.



vivant. Cette différence entre d'une part l'intention et la volonté, et d'autre part l'intentionnalité et l'adaptation fonctionnelle, est d'une importance considérable pour la pratique clinique – comme elle l'est assurément pour la pratique de l'éthologie animale.

Cette tentative maladroite d'attribuer une dimension subjective à l'animal à travers le concept d'intention nous permet d'évoquer une dernière fois la dialectique du zoo et de l'hôpital psychiatrique. Partons des travaux de Hediger (1953), et à sa suite Servais (1999), sur les notions d'animal-objet et d'animal-sujet, qui évoquent également ce que nous avons appelé les grandes coordonnées existentielles. L'animal-sujet est considéré «dans ses rapports avec l'espace et le temps, mais non plus en tant qu'objet mais en tant que sujet» (Hediger, 1953, p. 227, cité par Servais, 1999, p. 9), comme «un être complet en relation avec son environnement évolutif» (Servais, 1999, p. 1). La problématique du zoo, et dès lors sa composante d'exhibition, reposent selon ces hypothèses sur la considération de l'émotion, vue comme un obstacle ou au contraire un catalyseur de la connaissance que l'on peut avoir à propos de l'animal : «l'émotion au zoo n'est un obstacle à la connaissance que dans la mesure où les animaux exposés sont des animaux-objets, au sens donné par Hediger, et non parce que l'émotion serait, en soi, un obstacle à la connaissance» (*ibid.*, p. 10). Nous ne pouvons qu'être en accord avec cette proposition de considérer l'émotion comme un vecteur essentiel à l'adaptation et à l'interaction, et non comme un désordre, un trouble qu'il conviendrait de réguler. Une fois de plus, la pratique de l'analogie est source d'intérêt : faire le chemin de l'animal enfermé vers l'homme soigné et hébergé dans une institution psychiatrique révèle de troublantes similitudes. Tout au long de cet essai, nous avons montré la pertinence de prendre en compte, dans la rencontre clinique, la dimension subjective de l'être observé. Nous accordons une place primordiale aux facultés de territorialisation – au corps, à l'espace et au temps –, à l'existence émotionnelle ; de façon synthétique, aux facultés d'adaptation. S'il est donc sensé de recommander aux parcs zoologiques de tenir compte de la valence émotionnelle, la psychopathologie éthologique suggère exactement la même recommandation en ce qui concerne la relation patient-clinicien et l'organisation des institutions de soin.

* * *

Pour terminer cet essai, reprenons les éléments saillants de ce que nous proposons d'appeler la psychopathologie éthologique. Nous avons évoqué différents pièges inhérents à la pratique de la psychopathologie : ceux de l'anthropomorphisme, du causalisme/déterminisme et du concept fondateur. Un dernier *piège* doit être déjoué, celui du *pathomorphisme*. Celui-ci est inhérent à toute démarche psychopathologique, et consiste à donner la priorité à l'analyse des déviations des traits de caractère, du vécu identitaire, de la dynamique émotionnelle, au détriment des dimensions de base de la personne. Il est important de préciser que notre propos se donne pour ambition de dépasser cette limitation. La manière de contourner ce piège est de se référer à un socle anthropologique. Celui-ci se révèle par l'observation éthologique à travers les grandes coordonnées existentielles, justement susceptibles de rencontrer le sujet au-delà de son éventuel aspect pathologique. Par ailleurs, le piège du pathomorphisme consisterait également à considérer que nos propositions ne s'adressent *de facto* qu'à un sujet présentant une psychopathologie, au sens psychiatrique du terme. Au contraire, quelle que soit la motivation de la rencontre clinique, le sujet doit être considéré *a priori* avec toute la complexité qui le caractérise. Nous pourrions d'ailleurs ajouter que le sujet doit être observé à travers le prisme des grandes coordonnées existentielles et non pas à travers les yeux d'un éthogramme.

La psychopathologie représente donc la maladie mentale en tant que telle mais surtout la méthode de *compréhension* qui se donne pour objectif de découvrir la structure organisatrice du fonctionnement psychique du sujet rencontré. Le psychopathologue est donc celui qui cherche à comprendre l'individu qu'il rencontre au-delà de tout préjugé. Selon cette acception, la synonymie avec l'appellation « clinicien » s'impose ; et la pratique de la psychopathologie comme nous l'envisageons, ou celle de la psychologie clinique, sont en fait des équivalents. Enfin, c'est bien de psychopathologie *éthologique* dont nous parlons, et si nous la faisons résonner avec ce risque du pathomorphisme, nous observons une sorte d'oxymore, qui est de nature à garantir l'évitement de l'écueil. Expliquons-nous : si le risque d'une psychopathologie consiste à se focaliser sur le *pathos*, le principe de l'éthologie consiste justement en l'observation globale des phénomènes. La connotation éthologique agit comme une soupape, une assurance supplémentaire de rencontrer la complexité de notre vis-à-vis. La psychopathologie trouve donc dans l'adjectif éthologique le garant du dépassement d'une lecture symptomatologique et réductrice.

Pouracheverd'esquisserlescontoursde la psychopathologie éthologique, nous voulons préciser que son objectif principal n'est pas tant de rencontrer les exigences d'une *discipline* mais plutôt de se revendiquer en tant que *méthode*. L'alchimie subtile entre l'éthologie animale et le jeu des analogies, l'évolutionnisme et le principe de recontextualisation, et enfin l'éthologie humaine et sa dimension clinique – le triptyque initialement annoncé – rencontre une éthique, que nous estimons commune à la démarche d'Albert Demaret, celle d'une science *appliquée*. Celle-ci est au service des patients et de leurs familles. En effet, évoquer avec eux la dimension fonctionnelle, les possibilités d'analogie et de recontextualisation et pointer le caractère adaptatif de comportements souvent étiquetés comme inappropriés, se révèle thérapeutique et peut offrir un levier d'action sur leur existence. Mais n'oublions pas que la psychopathologie éthologique est d'abord une *nouvelle et fructueuse manière de voir*, de regarder les personnes. Et regarder quelqu'un sous un jour nouveau, à travers d'autres points focaux, s'avère également source de changement. Rappelons qu'en observant, on déclenche chez le sujet des comportements similaires ; celui-ci nous renvoie cette observation, mais peut simultanément la diriger sur lui-même. Observateur et observé ne sont pas là pour subir le déterminisme, mais pour mettre en actes le second mouvement de l'adaptation, celui où le sujet transforme sa situation et agit sur celle-ci. La psychopathologie n'a pas pour unique objectif de provoquer un changement chez le sujet, mais invite également le clinicien à devenir un peu plus éthologue. Cette méthode cherche à sortir ce dernier des sentiers battus, non pas en lui proposant quelque chose de révolutionnaire, mais en lui suggérant d'en (re)venir à l'observation de son *alter ego* en tant qu'*homme en situation*. L'éthologue observe, comme tout être humain, mais c'est la conscience qu'il aura de ce processus réciproque d'observation qui sera la spécificité de son art.





Bibliographie¹

- AJURIAGUERRA, J. (de) (1970). *Manuel de psychiatrie de l'enfant*. Paris : Masson.
- ALBRECHT, H. (1966). Zur stammesgeschichte einiger Bewegungsweisen bei Fischen, untersucht am verhalten von Haplochromis. (Pisces, Cichlidae). *Z. Tierpsychol.*, 23, 270-302.
- ALLISON, A. C. (1954). Protection afforded by sickle-cell trait against subtropical malarial infection. *British Medical Journal*, 1, 290-294.
- ALLISON, J., LARSON, D., & JENSEN, D. D. (1972). Acquired Fear, Brightness Preference and One-Way Shuttlebox Performance. In M. E. P. SELIGMAN & J. L. HAGER, *Biological Boundaries of Learning* (pp. 223-226). New York : Appleton-Century-Crofts.
- ANGST, J., GROF, P., HIPPIUS, H., PÖLDINGER, W., & WEIS, P. (1968). La psychose maniaco-dépressive est-elle périodique ou intermittente ? In J. de AJURIAGUERRA (Ed.), *Cycles biologiques et psychiatrie* (pp. 339-351). Paris : Masson.
- ARMSTRONG, E. A. (1950). The nature and function of displacement activities. *Symposia of the Society for Experimental Biology*, 4, 361-387.
- ARMSTRONG, E. A. (1952). *La vie amoureuse des oiseaux*. Paris : Albin Michel.
- ATZ, J. W. (1970). The application of the idea of homology to behavior. In L. R. ARONSON, E. TOBACH, D. S. LEHRMAN & J. S. ROSENBLATT (Eds.). *Development and Evolution of Behavior. Essays in memory of T.C. Schneirla* (pp. 54-74). San Francisco : Freeman.
- BAERENDS, G. P. (1958). Comparative methods and the concept of homology in the study of behavior. *Archives néerlandaises de Zoologie*, 13, suppl. 1, 401-418.
- BAILLARGER, J. (1854). Note sur un genre de folie dont les accès sont caractérisés par deux périodes régulières, l'une de dépression et l'autre d'excitation. *Bulletin de l'Académie Impériale de Médecine : Tome 19*, 340-352.

1. Note de l'éditeur : cette bibliographie est relative à l'édition originale du livre d'Albert Demaret.



- BARNETT, S. A. (1955). "Displacement" Behavior and "Psychosomatic" Disorder. *The Lancet*, 1204-1208.
- BARUK, H. (1950). *Précis de psychiatrie*. Paris : Masson.
- BASSØE, H. H., MYKING, O., & KJOSEN, B. (1975). *L'anorexie nerveuse*. Spectrum International. Pfizer.
- BAZAS, T., JEMOS, J., STEFANIS, K., & TRICHOPOULOS, D. (1979). Incidence and Seasonal Variation of Suicide Mortality in Greece. *Comprehensive Psychiatry*, 20, 15-20.
- BEER, C. G. (1975). Multiple functions and full displays. In G. BAERENDS, C. BEER & A. MANNING (Eds.), *Function and Evolution in Behavior* (pp. 16-54). Oxford : Clarendon Press.
- BERG, I. A. (1944). Development of behavior : the micturition pattern in the dog. *Journal of Experimental Psychology*, 34, 343-368.
- BILZ, R. (1941). Zur Psychophysik der Verlegenheitskratzens Zentralbl. *Psychother. und ihre Grenzgeb.*, 13, 36-50.
- BILZ, R. (1959). Ubersprungphänomene. Eine Betrachtung Über die Tinbergenschen «Ubersprungbewegungen». *Der Nervenarzt*, 30, 145-153.
- BILZ, R. (1971a). *Paläoanthropologie*. Frankfurt am Main : Suhrkamp Verlag.
- BILZ, R. (1971b). Menschliche Anstossaggressivität (Mobbing). *Deutsches Ärzteblatt – Ärztliche Mitteilungen*, 68(4), 237-241.
- BILZ, R. (1971c). Anorexia nervosa. Ein psychosomatisches Krankheitsbild in paläoanthropologischer Sicht. In R. BILZ & N. PETRILOWITSCH, Beiträge zur Verhaltensforschung. *Akt. Fragen. Psychiat. Neurol.* (pp. 219-244), vol. 11. Basel : Karger.
- BINDRA, D. (1959). *Motivation : A systematic Reinterpretation*. New York : Ronald Press.
- BISHOP, E. R. Jr, MOBLEY, M. C., & FARR, W. F. Jr (1978). Lateralization of Conversion Symptoms. *Comprehensive Psychiatry*, 19, 393-396.
- BLURTON JONES, N. G. (1972). *Ethological Studies of Child Behavior*. London : Cambridge University Press.
- BODSON, Ch. (1978). Approche de cas d'anorexie mentale à l'aide du psychodiagnostic de Rorschach. *Mémoire de licence en psychologie*. Université de Liège.
- BOGAERT-TITECA, E. (Van), & DEMARET, A. (1977). Thérapie par le comportement de l'onychophagie et de la trichotillomanie. Perspectives éthologique et behavioriste. *Acta Psychiatrica Belgica*, 77, 156-173.
- BOSS, N. (1959). *Introduction à la médecine psychosomatique*. Paris : Presses universitaires de France.
- BOURLIERE, F. (1976). Les Primates en captivité : problèmes posés par leurs particularités écologiques et éthologiques. *Annales de Médecine Vétérinaire*, 120, 29-42.

- BOURGUIGNON, A., & GUILLON, F. (1977). Application d'une hypothèse éthologique à l'énucléose. *La Psychiatrie de l'Enfant*, 20, 223-244.
- BOWLBY, J. (1961). Processes of mourning. *The International Journal of Psychoanalysis*, 42, 317-340.
- BOWLBY, J. (1978). *Attachement et perte*. Paris : Presses universitaires de France.
- BRION, A., & EY, H. (Eds.) (1964). *Psychiatrie animale*. Paris : Desclée de Brouwer.
- BROSE, J. (1977). *Dictionnaire des rues de Liège*. Liège : Vaillant-Carmanne.
- BRUCH, H. (1975). *Les yeux et le ventre*. Paris : Payot.
- BRUSSET, B., & JEAMMET, P. (1971). Les périodes boulimiques dans l'évolution de l'anorexie mentale de l'adolescente. *Revue de Neuro-psychiatrie Infantile*, 19, 661-690.
- BUVAT, J., & BUVAT-HERBAUT, M. (1977). L'anorexie mentale et la sexualité : mythes et réalités. *Cahiers de sexologie clinique*, 3(14).
- BUVAT, J., & BUVAT-HERBAUT, M. (1978). Dysperception de l'image corporelle et dysmorphophobies dans l'anorexie mentale. *Ann. Méd. Psychol.*, 136, 547-591.
- CARPENTER, C. R. (1934). A Field Study of the Behavior and Social Relations of Howling Monkeys (*Alouatta Palliate*). *Comparative Psychology Monographs*, X.
- CARTER, M., & WATTS, C. A. H. (1971). Possible Biological Advantages among Schizophrenic's Relatives. *The British Journal of Psychiatry*, 118, 453-60.
- CHANCE, M. R. A. (1964). Convulsions dans une perspective biologique. In A. BRION & H. EY, *Psychiatrie animale* (pp. 373-397). Paris : Desclée de Brouwer.
- CHAUVIN, R. (Ed.) (1972). *Modèles animaux du comportement humain*. Paris : Éditions du C.N.R.S.
- CHAUVIN, R. (1975). *L'éthologie, étude biologique du comportement animal*. Paris : Presses universitaires de France.
- CHERTOK, L. (1964). L'hypnose animale. In A. BRION. & H. EY, *Psychiatrie animale* (pp. 447-466). Paris : Desclée de Brouwer.
- CONDORET, A. (1973). *L'animal compagnon de l'enfant*. Paris : Fleurus.
- CORRAZE, J. (1966). La trichotillomanie : étude psychopathologique. *Rev. Méd. Toulouse*, 11, 97-110.
- COSNIER, J. (1966). *Les névroses expérimentales. De la psychologie animale à la pathologie humaine*. Paris : Éditions du Seuil.
- COSNIER, J. (1977a). Spécificité de l'attitude éthologique dans l'étude du comportement humain. *Psychologie Médicale*, 9, 2025-2030.



- COSNIER, J. (1977b). Communication non verbale et langage. *Psychologie Médicale*, 9, 2033-2049.
- DELAY, J. (1961). *Les dérèglements de l'humeur* (2^e éd.). Paris : Presses universitaires de France.
- DELIUS, J. D. (1967). Displacement activities and arousal. *Nature*, 214, 1259-1260.
- DEMARET, A. (1971a). Essai d'explication de l'anorexie mentale de la jeune fille dans la perspective éthologique. *Acta Psychiatrica Belgica*, 71, 5-23.
- DEMARET, A. (1971b). La psychose maniaco-dépressive envisagée dans une perspective éthologique. *Acta Psychiatrica Belgica*, 71, 429-448.
- DEMARET, A. (1972). Nouvelles données cliniques et éthologiques sur l'anorexie mentale de la jeune fille. *Acta Psychiatrica Belgica*, 72, 424-427.
- DEMARET, A. (1973). Onychophagie, trichotillomanie et grooming. *Annales Médico-Psychologiques*, 131(1), 235-242.
- DEMARET, A. (1974). Préliminaires d'une théorie éthologique de l'hypnose. *Acta Psychiatrica Belgica*, 74, 345-356.
- DEMARET, A. (1975). L'agressivité : perspectives éthologiques. *Les Feuillets Psychiatriques de Liège*, 8, 154-168.
- DEMARET, A. (1977). La valeur de survie de l'anorexie mentale. Approche d'inspiration éthologique. *Psychologie Médicale*, 9, 2165-2170.
- DILGER, W. C. (1960). The comparative ethology of the african parrot genus agapornis. *Z. Tierpsychol.*, 17, 649-685.
- DORST, J. (1965). *Avant que nature meure*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- EASTWOOD, M. R., & PEACOCKE, J. (1976). Seasonal Patterns of Suicide, Depression and Electroconvulsive. *Therapy*, 129, 472-475.
- EIBL-EIBESFELDT, I. (1970). *Contre l'agression*. Paris : Stock.
- EIBL-EIBESFELDT, I. (1972). *Éthologie : biologie du comportement*. Paris : Éditions Scientifiques Naturalia et Biologica.
- EIBL-EIBESFELDT, I. (1974). Les universaux du comportement et leur genèse. In E. MORIN & M. PIATELLI PALMARINI (Eds.), *L'unité de l'homme*. Paris : Éditions du Seuil.
- EIBL-EIBESFELDT, I. (1976a). *L'Homme programmé*. Paris : Flammarion.
- EIBL-EIBESFELDT, I. (1976b). *Guerre ou paix dans l'homme*. Paris : Stock.
- ELLENBERGER, H. F. (1964). Jardin zoologique et hôpital psychiatrique. In A. BRION & H. EY (Eds.). *Psychiatrie animale* (pp. 559-578). Paris : Desclée de Brouwer.
- ELLENBERGER, H. F. (1965). Ethno-psychiatrie. *Encycl. Méd. Chir.* Paris : Psychiatrie.
- ELLENBERGER, H. E. (1974). *À la découverte de l'inconscient*. Villeurbanne : SIMEP Éditions.

- EPSTEIN, A. (1972). *Fetishes*. Presented at the Meeting of the Society of Biological Psychiatry. Dallas.
- ERLENMEYER-KIMLING, L., & PARADOWSKI, W. (1966). Selection and schizophrenia. *Am. Nat.*, 100, 651-665.
- EY, H. (1964). Le concept de «Psychiatrie animale». In A. BRION & H. EY, *Psychiatrie animale* (pp. 11-40). Paris : Desclée de Brouwer.
- FALRET (1854). Mémoire sur la folie circulaire, forme de maladie mentale caractérisée par la reproduction successive et régulière de l'état maniaque, de l'état mélancolique et d'un intervalle lucide plus ou moins prolongé. *Bulletin de l'Académie Impériale de Médecine : Tome 19*, 382-400.
- FERENCZI, S. (1966). *Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*. Paris : Payot.
- FEYEREISEN, P. (1973). Les «activités de déplacement» et la théorie des comportements irrelevants chez l'animal et chez l'homme. *Bull. Psychol.*, 26, 831-837.
- FEYEREISEN, P. (1974). Théories de certains mouvements expressifs : les comportements d'autocontact. *Revue de Psychologie et des Sciences de l'Education*, 9, 89-113.
- FLIESS, R. (1970). *Erogenicity and Libido* (2^e éd.). New York : International Universities Press.
- FREUD, S. (1941). Écrits posthumes. *Gesammelte Werke*, 17, 151.
- FREUD, S. (1966). Psychologie collective et analyse du Moi. In *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot.
- FRIEDMAN, M., & ROSENMAN, R. H. (1959). Association of specific overt behavior pattern with blood and cardiovascular findings. *J. Am. Med. Ass.*, 169, 1286-1296.
- GALLUP, G. C., & MASER, J. D. (1977). Tonic Immobility : Evolutionary Underpinnings of Human Catalepsy and Catatonia. In J. D. MASER & M. E. P. SELIGMAN, *Psychopathology : Experimental Models* (pp. 334-357). San Francisco : Freeman.
- GARB, J. L., & STUNKARD, A. J. (1975). Taste aversions in man. *The American Journal of Psychiatry*, 131, 1204-1207.
- GARCIA, J., ERVIN, F. R., & KOELLING, R. A. (1972). Learning with prolonged delay of reinforcement. In M. E. P. SELIGMAN & J. L. HAGER (Eds.). *Biological Boundaries of Learning* (pp. 16-19). New York : Appleton Century-Crofts.
- GELENBERG, A. J., KLERMAN, G. L., HARTMANN, E. L., & SALT, P. (1978). Recurrent Unipolar Depressions with a 48 hour Cycle : Report of a Case. *The British Journal of Psychiatry*, 133, 123-129.
- GRINKER, R., WERBLE, B., & DRYE, R. (1968). *The Borderline Syndrome*. Basic Books.



- GROEN, J. J. (1957). Psychosomatic disturbances as a form of substituted behavior. *Journal of Psychosomatic Research*, 2, 85-96.
- GROEN, J. J. (1960). Methodology of Psychosomatic Research. *Advances in Psychosomatic Medicine*, vol. 1, 46-56. Basel – New York : Karger.
- HALL, E. T. (1971). *La dimension cachée*. Paris : Éditions du Seuil.
- HANNA, S. M., JENNER, F. A., PEARSON, I. B., SAMPSON, G. A., & THOMPSON, E. A. (1972). The therapeutic effect of Lithium carbonate on a patient with a forty-eight hour periodic psychosis. *The British Journal of Psychiatry*, 121, 271-280.
- HARE, E. H. (1975). Manic-depressive psychosis and season of birth. *Acta Psychiatrica Scandinavica*, 52, 69-79.
- HARE, E. H. (1976). The Season of Birth of Siblings of Psychiatric Patients. *The British Journal of Psychiatry*, 129, 49-54.
- HARLOW, H. F. (1972). Love created-love destroyed-love regained. In R. CHAUVIN (Ed.), *Modèles animaux du comportement humain* (pp. 13-58). Paris : Éditions du C.N.R.S.
- HARLOW, H. F., & HARLOW, M. K. (1965). The Affectional Systems. In A. M. SCHRIER, H. F. HARLOW & F. STOLLNITZ (Eds.), *Behavior of non-human primates* (pp. 287-334), vol. II. New York – London : Academic Press.
- HARLOW, H. F., & HARLOW, M. K. (1969). Effects of Various Mother-Infant Relationship on Rhesus Monkeys Behaviours. In B. M. FOSS (Ed.), *Determinants of Infant Behaviour* (pp. 15-36), vol. IV. London : Methuen.
- HARRISON, B., & ROTH, W. T. (1970). Les problèmes de conservation des primates de laboratoires. *Bull. Union Internationale pour la Conservation de la Nature*, 2, 120-121.
- HEDIGER, H. (1953). *Les animaux sauvages en captivité*. Paris : Payot.
- HEDIGER, H. (1955). *Psychologie des animaux au zoo et au cirque*. Paris : Julliard.
- HERMANN, I. (1972). *L'instinct filial*. Paris : Denoël.
- HEREFORD, S. M., CLELAND, C. C., & FELLNER, M. (1973). Territoriality and Scent-Marking : A Study of Profoundly Retarded Enuretics and Encopretics. *American Journal of Mental Deficiency*, 77, 426-430.
- HESTON, L. L. (1966). Psychiatric disorders in foster home reared children of schizophrenic mothers. *The British Journal of Psychiatry*, 112, 819-825.
- HEYMER, A. (1977). *Vocabulaire éthologique*. Berlin – Hamburg : Paul Parey.
- HINDE, R. A. (1956). The biological significance of the territories of birds. *Ibis*, 98, 340-369.
- HINDE, R. A. (1972). *Non-verbal communication*. London : Cambridge University Press.

- HINDE, R. A. (1975a). *Le comportement animal*. Paris : Presses universitaires de France.
- HINDE, R. A. (1975b). The concept of function. In G. BAERENDS, C. BEER & A. MANNING (Eds.), *Function and Evolution in Behaviour* (pp. 3-15). Oxford : Clarendon Press.
- HINDE, R. A., SPENCER-BOOTH, Y., & BRUCE, M. (1966). Effects of 6-days maternal deprivation on rhesus monkeys infants. *Nature*, 210, 1021-1023.
- HOLLAND, H. C. (1974). Displacement activity as a form of abnormal behaviour in animals. In H. R. BEECH, *Obsessional States* (pp. 161-173). London : Methuen.
- HUSQUINET, H. (1970). La chorée de Huntington dans quatre provinces belges. Étude historique et démographique. In *Comptes-rendus du LXVII Congrès de Psychiatrie et de Neurologie de Langue Française (Bruxelles, 1969)*, 1079-1108. Paris : Masson.
- HUTT, S. J., & HUTT, C. (1970). *Direct Observation and Measurement of Behaviour*. Springfield, Ill. : Charles C. Thomas.
- HUXLEY, J. (Ed.) (1971). *Le comportement rituel chez l'homme et chez l'animal*. Paris : Gallimard.
- HUXLEY, J., MAYR, E., OSMOND, H., & HOFFER, A. (1964). Schizophrenia as a genetic morphism. *Nature*, 204, 220-221.
- IERSEL, J. J. (van), & BOL, A. C. (1958). Preening of two tern species. A study on displacement activities. *Behaviour*, 13, 1-88.
- JACQUARD, A. (1978). *Éloge de la différence. La génétique et les hommes*. Paris : Éditions du Seuil.
- JANET, J. (1928). *De l'angoisse à l'extase*, II. Paris : Alcan.
- JARVIK, L. F., & DECKARD, B. S. (1977). The Odyssean Personnality. A Survival Advantage for Carriers of Genes Predisposing to Schizophrenia ? *Neuropsychobiology*, 3, 179-191.
- JENNER, F. A., GJESSING, L. R., COX, J. R., DAVIES-JONES, A., HULLIN, R. P., & HANNA, S. M. (1967). A Manic Depressive Psychotic with a Persistent Forty-eight Hour Cycle. *The British Journal of Psychiatry*, 113, 895-910.
- JENNER, F. A., GOODWIN, J. C., SHERIDAN, M., TAUBER, I. J., & LOBBAN, M. C. (1968). The Effect of an Altered Time Regime on Biological Rhythms in a 48-hour Periodic Psychosis. *The British Journal of Psychiatry*, 114, 215-224.
- JENSEN, G. D. & TOLMAN, C. W. (1962). Mother-infant relationship in the monkey macaca nemestrina : the effect of brief separation and mother-infant specificity. *Journal of Comparative and Physiological Psychology*, 55, 131-136.



- JOUVET, M. (1974). Le Rêve. *La Recherche*, 5, 515-527.
- KARLSSON, J. L. (1968). Genealogical studies of schizophrenia. In D. ROSENTHAL & S. S. KETY, *The transmission of schizophrenia* (pp. 85-94). Oxford : Pergamon Press.
- KAUFMAN, I. C., & ROSENBLUM, L. A. (1967). The reaction to separation in infant monkeys: anaclitic depression and conservation withdrawal. *Psychosomatic Medicine*, 29, 648-675.
- KEDDIE, K. M. G. (1977). Pathological Mourning after the Death of a Domestic Pet. *The British Journal of Psychiatry*, 131, 21-25.
- KEHRER, H. E. (1974). Die Symptome des kindlichen Autismus aus ethologischer Sicht. *Arch. Psychiat. Nervenkr.*, 219, 377-386.
- KEHRER, H. E., & TENTE, D. (1969). Observations on displacement activities in children. *The Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 10, 259-268.
- KLINGEL, H. (1978). La vie sociale des zèbres et des antilopes. *La Recherche*, 9, 112-120.
- KORTLANDT, A. (1940). Wechselwirkung zwischen Instinkten. *Archives Neerlandaises de Zoologie*, 4, 442-520.
- KORTLANDT, A. (1972). *New Perspectives on Ape and Human Evolution*. Amsterdam : Stichting voor Psychobiologie, Universiteit van Amsterdam.
- KRANZ, H., & HEINRICH, K. (Eds.) (1975). *Psychiatrische und Ethologische Aspekte abnormen Verhaltens*. Stuttgart : Georg Thieme Verlag.
- KRETSCHMER, E. (1961). *Hysteria, Reflex and Instinct*. London : Peter Owen.
- KRETSCHMER, E. (1963). *Paranoïa et sensibilité*. Paris : Presses universitaires de France.
- KRIPKE, D. F., MULLANEY, D. J., ATKINSON, M., & WOLF, S. (1978). Circadian Rythm Disorders in manic-depressives. *Biological Psychiatry*, 13, 335-351.
- LAKOFF, K. M., & FELDMAN, J. D. (1972). Anorexia nervosa associated with pregnancy. *Obstetrics & Gynecology (N.Y.)*, 39(5), 699-701.
- LANGE, J. (1928). Die endogenen und reaktiven gemütskrankheiten und die manischdepressive konstitution. In O. BUMKE, *Handbuch der Geisteskrankheiten* (Bd 6). Berlin : Springer.
- LANNOY, J. (de) (1973). Nature et fonction de l'attachement (discussion de la conception de Bowlby). *Psychiatrie de l'Enfant*, 26, 251-268.
- LANNOY, J. (de), & FEYEREISEN, P. (1973). Une analyse d'«activités de déplacement» chez l'homme. *Journal de la Psychologie normale et pathologique*, 70, 289-305.
- LAWICK-GOODALL, J. (van) (1965). New discoveries among Africa's Chimpanzees. *National Geographic*, 128, 802-831.

- LAWICK-GOODALL (van). J. (1971). *Les chimpanzés et moi*. Paris : Stock.
- LESTER, D. (1971). Seasonal Variation in Suicidal Death. *The British Journal of Psychiatry*, 118, 627-8.
- LEYHAUSEN, P. (1973). On the Natural History of Fear. In K. LORENZ & P. LEYHAUSEN, *Motivation of Human and Animal Behavior. An Ethological View* (pp. 248-271). New York – London : Van Nostrand Reinhold.
- LINCKE, H. (1954). Über Angstlust und infantile Sexualität. *Psyche*, 8, 427-449.
- LINCKE, H. (1955). Einige ergänzende Bemerkungen zu der Uebersprungbewegungen des Menschen. *Schweiz Arch für Neurologie und Psychiatrie*, 75, 119-131.
- LOEB, L. (1964). The clinical course of anorexia nervosa. *Psychosomatics*, 5, 345-347.
- LORENZ, K. (1953). Über angeboren Instinktformen beim Menschen. *Deutschmedizinische Wochenschrift*, 78, 1566-1569 ; 1600-1604.
- LORENZ, K. (1968). *Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons*. Paris : Flammarion.
- LORENZ, K. (1969). *L'agression, une histoire naturelle du mal*. Paris : Flammarion.
- LORENZ, K. (1970a). *Tous les chiens, tous les chats*. Paris : Flammarion.
- LORENZ, K. (1970b). The Enmity between Generations and its probable Ethological Causes. *Studium General*, 23, 963-997.
- LUDWIG, A. M. (1972). Hysteria. A Neurobiological Theory. *Archives of General Psychiatry*, 27, 771-777.
- MAC GREW, W. C. (1969). *An Ethological Study of Agonistic Behaviour in Preschool Children*. Proc. 2nd int. Congr. Primat. Atlanta. Basel – New York : Karger.
- MAC GREW, W. C. (1972). *An Ethological Study of Children's Behavior*, New York – London : Academic Press.
- MACLEAN, P. D. (1973). A triune concept of the brain and behaviour. In T. J. BOAG & D. CAMPBELL (Eds.), *Clarence M. Hincks Memorial Lectures 1969* (pp. 4-66). University of Toronto Press.
- MACLEAN, P. D. (1974). Bases neurologiques du comportement d'imitation chez le singe-écureuil. In E. MORIN & M. PIATELLI-PALMARINI (Eds.), *L'unité de l'homme* (pp. 186-212). Paris : Éditions du Seuil.
- MARKS, I. M. (1969). *Fears and Phobias*. London : Heinemann.
- MARTIN, A. R. (1954). Nostalgia. *American Journal of Psychoanalysis*, 14, 93-104.
- MATHIS, M. (1955). *La vie des poux*. Paris : Stock.



- MAYER-GROSS, W., SLATER, E., & ROTH, M. (1969). *Clinical Psychiatry*. London : Bailliere, Tundall and Cassel.
- McGUIRE, M. T., & FAIRBAKNS, L. A. (Eds.) (1977). *Ethological Psychiatry : Psychopathology in the Context of Evolutionary Biology*. New York – San Francisco – London : Grune and Stratton.
- Mc KINNEY, W. T. (1977). Animal Behavioral/Biological Models Relevant to Depressive and Affective Disorders in Humans. In J. G. SCHULTERBRANDT & A. RASKIN (Eds.), *Depression in Childhood* (pp. 107-122). New York : Raven Press.
- MELON, J. (1971). L'anorexie mentale au test de Szondi. *Les Annales Médico-Psychologiques* 129 : Tome 1, 759-767.
- MENDLEWICZ, J., BENEZECH, M., BOBON, D. P., DEBRAY, Q., & HUSQUINET, H. (1978). Hérédité et problèmes de génétique en psychiatrie. *Encycl. Méd. Chir. Paris. Psychiatrie*, 4.
- MENNINGER, K. A. (1937). *The human mind* (2^e éd.). New York : Knopf.
- MONTAGNER, H. (1978). *L'enfant et la communication*. Paris : Stock.
- MONTFORT, N. (1974). Quelques exemples de structures sociales chez les ongulés africains. In J. C. RUWET (Ed.), *Zoologie et Assistance Technique* (pp. 53-76). Liège : FULREAC.
- MORRIS, D. (1968). *Le singe nu*. Paris : Grasset.
- MORRIS, D. (1970). *Le zoo humain*. Paris : Grasset.
- MORRIS, D. (1972). *Le couple nu*. Paris : Grasset.
- MROSOVSKY, N. (1970). Regulatory extremes in hibernators and hibernation – like symptoms in man. *The Journal of Psychosomatic Research*, 14, 239-246.
- NEEL, J. V. (1962). Diabetes Mellitus : A “thrifty” genotype rendered detrimental by “progress”? *The American Journal of Human Genetics*, 14, 353.
- NUNBERG, H. (1957). *Principes de psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France.
- PFLUG, B., & TOLLE, R. (1971). Disturbance of the 24-hour rhythm in endogenous depression and the treatment of endogenous depression by sleep deprivation. *International Pharmacopsychiatry*, 6, 187-196.
- PLOOG, D. H. (1964). Verhaltenforschung und Psychiatrie. In H. W. GRUHLE, R. JUNG, W. MAYER-GROSS & M. MÜLLER (Eds.), *Psychiatrie der Gegenwart I/1 B* (pp. 291-443). Berlin : Springer.
- PRECHTL, H. F. R. (1965). Problems of Behavioral Studies in the Newborn Infant. In D. S. LEHRMAN, R. A. HINDE & E. SHAW (Eds.), *Advances in the Study of Behavior* (pp. 75-98). New York – London : Academic Press.
- PRICE, J. S. (1967). The Dominance Hierarchy and the Evolution of Mental Illness. *The Lancet* 1967 ii, 243-246.

- PRICE, J. S. (1969). The Ritualization of Agonistic Behavior as a Determinant of Variation along the Neuroticism/Stability Dimension of Personality. *Journal of the Royal Society of Medicine*, 62, 1107-10.
- REED, T., & NEEL, J. (1959). Huntington's chorea in Michigan. II. Selection and Mutation. *The American Journal of Human Genetics*, 11, 107-136.
- REGIS, E. (1909). *Précis de psychiatrie* (4^e éd.). Paris : Doin.
- REINBERG, A., & GHATA, J. (1978). *Les rythmes biologiques* (3^e éd.). Paris : Presses universitaires de France.
- REMANE, A. (1952). *Die Grundlagen des natürlichen systems der Vergleichenden anatomie und der Phylogenetik*. Leipzig : Akad. Verlags.
- REMANE, A. (1961). Gedanken zum Problem : Homologie und Analogie. Praeadaptation und Parallelität. *Zoologischer Anzeiger*, 166, 447-470.
- RICHARD, G. (1975). *Les comportements instinctifs*. Paris : Presses universitaires de France.
- RICHTER, C. P. (1965). *Biological Clocks in Medicine and Psychiatry*. Springfield, Ill. : Charles C. Thomas.
- ROSENBLUM, L. A., & KAUFMAN, I. C. (1968). Variations in infant development and response to maternal loss in monkeys. *The American Journal of Orthopsychiatry*, 38, 418-426.
- RUWET, J. C. (1969). *Éthologie : biologie du comportement*. Bruxelles : Dessart.
- RYCROFT, Ch. (1971). *L'angoisse créatrice*. Paris : Laffont.
- RYCROFT, Ch. (1972). *Dictionnaire de psychanalyse*. Paris : Hachette.
- SAUL, L. J. (1962). Psychosocial Medicine and Observations of Animals. *Psychosomatic Medicine*, 24, 58-61.
- SCHÄPPI, R. (1973). Une meilleure compréhension de la masturbation grâce à l'éthologie ? *Méd. et Hyg.*, 31, 1749-1753.
- SCHÄPPI, R. (1979). Un psychiatre face à l'éthologie. *Archives of Psychology*, 47, 61-84.
- SCHMIDT, J. P. (1966). Essai sur une clinique psychosomatique vétérinaire. *L'Encéphale*, 5-43.
- SEAY, B., HANSEN, E. W., & HARLOW, H. F. (1962). Mother-infant separation in monkeys. *The Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 3, 123-132.
- SEISS, R. (1965). Beobachtungen zur Frage der Ubersprungbewegungen in menschlichen Verhalten. *Psychol. Beitr.*, 8, 1-97.
- SELIGMAN, M. E. P. (1972). Phobias and preparedness. In M. E. P. SELIGMAN & J. L. HAGER, *Biological Boundaries of Learning* (pp. 451-462). New York : Appleton-Century-Crofts.



- SENEY, E. C. (1966). Toward an animal model of depression : a study of separation behavior in dogs. *Journal of Psychiatric Research.*, 4, 65-71.
- SIVADON, P. (1965). L'Espace vécu : incidences thérapeutiques. *Évolution Psychiatrique*, 30, 477-499.
- SKUTSCH, G. M. (1971). Anorexia Nervosa. *The British Journal of Psychiatry*, 119, 227-8.
- SOMMER, A. (1949). Analogies et différences des états maniaques et mélancoliques. *Évolution Psychiatrique*, 2, 241-271.
- SPARKS, J. (1978). L'allolustrage chez les Primates-recension. In D. MORRIS (Ed.), *L'éthologie des primates* (pp. 164-191). Bruxelles : Éditions Complexe.
- SPENCER-BOOTH, Y., & HINDE, R. A. (1971). Effects of brief separations from mothers during infancy on behaviour of rhesus monkeys 6-24 months later. *The Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 12, 157-172.
- SPITZ, R. A. (1955). A note on the extrapolation of ethological findings. *International Journal of Psychoanalysis*, 36, 162-165.
- SPITZ, R. (1968). *De la naissance à la parole*. Paris : Presses universitaires de France.
- STORR, A. (1969). *L'agressivité nécessaire*. Paris : Laffont.
- SUOMI, S. J. (1976). Expérience précoce et développement social du singe Rhesus. *Psychiatrie de l'Enfant*, 19, 279-302.
- SZEKELY, L. (1954). Biological remarks on fears originating in early childhood. *International Journal of Psychoanalysis*, 35, 57-67.
- TINBERGEN, N. (1940). Die Uebersprungbewegung. *Z. Tierpsychol.*, 4, 1-40.
- TINBERGEN, N. (1953). *L'étude de l'Instinct* (réédité en 1971). Paris : Payot.
- TINBERGEN, N. (1963). On aims and methods of ethology. *Z. Tierpsychol.*, 20, 410-433.
- TINBERGEN, E. A. & TINBERGEN, N. (1972). *Early Childhood Autism : an Ethological Approach*. Berlin – Hamburg : Paul Parey.
- VALENTINE, C. W. (1930). The Innate Bases of Fear. *J. Genet. Psychol.*, 37, 394-419.
- VIEIRA, A. B. (1972). De la noogenèse de la catatonie : pour une esquisse d'anthropologie phénoménologique. *Évolution Psychiatrique*, 37, 675-692.
- VIEIRA, A. B. (1974). De l'évolution de la schizophrénie considérée comme conflit territorial. *Acta Psychiatrica Belgica*, 74, 57-79.
- VIEIRA, A. B. (1979). Elementos para uma teoria etológica da anorexia nervosa. In *Psiquiatria e Etiologia. Para um Modela Bio-Comportamental de Psicopatologia. Dissertação do Doutoramento* (pp. 165-185).



- WATSON, J. B., & RAYNER, R. (1920). Conditioned Emotional Reactions. *Journal of Experimental Psychology*, 3, 1-14.
- WHITE, N. F. (Ed.) (1974). *Ethology and Psychiatry*. University of Toronto Press.
- WICKLER, W. (1961). Ökologie und stammesgeschichte von Verhaltensweisen. *Fortschr. Zool.*, 13, 303-365.
- WIDLÖCHER, D. (1975). Rapport introductif au Colloque «Modèles animaux en psychopathologie».
- WILSON. E. O. (1975). *Sociobiology : the new synthesis*. Harvard University Press.
- WRIGHT, W. S., MANWELL, M. K. C., & MERRET, J. D. (1969). Anorexia nervosa : discrimination function analysis. *The British Journal of Psychiatry*, 115, 827-831.
- ZAZZO. R. (Ed.) (1974). *L'attachement*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- ZLOTOWICZ, M. (1974). *Les peurs enfantines*. Paris : Presses universitaires de France.







Ajouts bibliographiques¹

- ADRIAENS, P. R. (2007). Evolutionary psychiatry and the schizophrenia paradox : A critique. *Biology & Philosophy*, 22(4), 513-528.
- ADRIAENS, P. R. (2008). Debunking evolutionary psychiatry's schizophrenia paradox. *Medical hypotheses*, 70(6), 1215-1222.
- ADRIAENS, P. R. & DE BLOCK, A. (Eds.) (2011). *Maladapting minds : Philosophy, psychiatry, and evolutionary theory*. Oxford : Oxford University Press.
- AINSWORTH, M. D. S. (1969). Object relations, dependency and attachment : A theoretical review of the Infant-mother relationship. *Child Development*, 40, 969-1025.
- AINSWORTH, M. D. S. (1989). Attachments beyond infancy. *American Psychologist*, 44, 709-716.
- ARCHER, J. (2009). The nature of human aggression. *International Journal of Law and Psychiatry*, 32, 202-208.
- BADCOCK, C. (2000). *Evolutionary psychology : A critical introduction*. Cambridge : Polity Press.
- BARBER, N. (2008). Evolutionary social science : A new approach to violent crime. *Aggression and Violent Behavior*, 13(3), 237-250.
- BARBER, N. (2009). From steroids to nation states : An integrated evolutionary approach to violent crime. *Aggression and Violent Behavior*, 14(5), 415-422.
- BARKOW, J. H., COSMIDES, L. E., & TOOBY, J. E. (1992). *The adapted mind : Evolutionary psychology and the generation of culture*. Oxford : Oxford University Press.
- BARON-COHEN, S. (Ed.) (1997). *The maladapted mind : Classic readings in evolutionary psychopathology*. Psychology Press.
- BARRETT, L., DUNBAR, R., & LYCETT, J. (2002). *Human evolutionary psychology*. New York : Palgrave.

1. Note de l'éditeur : ces ajouts bibliographiques sont relatifs à l'introduction de Jérôme Englebert et Valérie Follet et à l'*Essai de psychopathologie éthologique*.



- BERLIM, M. T., MATTEVI, B. S., BELMONTE-DE-ABREU, P., & CROW, T. J. (2003). The etiology of schizophrenia and the origin of language : Overview of a theory. *Comprehensive psychiatry*, 44(1), 7-14.
- BIRCHWOOD, M., TROWER, P., BRUNET, K., GILBERT, P., IQBAL, Z., & JACKSON, C. (2007). Social anxiety and the shame of psychosis : A study in first episode psychosis. *Behaviour Research and Therapy*, 45, 1025-1037.
- BLANKENBURG, W. (1971). *La perte de l'évidence naturelle*. Paris : Presses universitaires de France. Rééd., 1991.
- BONFILS, B. (1987). Signe, territoire et psychose : pour une éthologie du sens. *L'Évolution Psychiatrique*, 52(2), 441-451.
- BOWLBY, J. (1980). *La perte : tristesse et dépression*. Paris : Presses universitaires de France. Rééd., 1984.
- BRÜNE, M. (2008). *Textbook of evolutionary psychiatry : The origins of psychopathology*. Oxford : Oxford University Press.
- BULLER, D. J. (2006). *Adapting minds : Evolutionary psychology and the persistent quest for human nature*. Cambridge : Bradford Books.
- BURNS, J. K. (2006). Psychosis : A costly by-product of social brain evolution in Homo sapiens. *Progress in Neuro-Psychopharmacology and Biological Psychiatry*, 30(5), 797-814.
- BURNS, J. K. (2007). *The descent of madness : evolutionary origins of psychosis and the social brain*. Hove : Routledge.
- BURNS, J. K. (2009). Reconciling ‘the new epidemiology’ with an evolutionary genetic basis for schizophrenia. *Medical hypotheses*, 72(3), 353-358.
- BURNS, J. K. (2011). From “evolved interpersonal relatedness” to “costly social alienation” : an evolutionary neurophilosophy of schizophrenia. In P. R. ADRIAENS & A. DE BLOCK (Eds.), *Maladapting minds : Philosophy, psychiatry, and evolutionary theory* (pp. 289-307). Oxford : Oxford University Press.
- BUSS, D. M. (1989). Sex differences in human mate preferences : Evolutionary hypotheses tested in 37 cultures. *Behavioral and Brain Sciences*, 12(1), 1-14.
- BYRNE, R. W., & WHITEN, A. (1988). *Machiavellian intelligence : Social expertise and the evolution of intellect in monkeys, apes and humans*. Oxford : Clarendon Press.
- CANGUILHEM, G. (1966). *Le normal et le pathologique*. Paris : Presses universitaires de France. Rééd., 2011.
- CHAMBON, V., & BAUDOUIN, J.-Y. (2009). Reconnaissance de l’émotion faciale et schizophrénie. *L'Évolution psychiatrique*, 74(1), 123-135.
- CHAR, R. (1953). *Le marteau sans maître : suivi de Moulin premier*. Paris : Corti.



- CROW, T. J. (1995). A Darwinian approach to the origins of psychosis. *British Journal of Psychiatry*, 167(1), 12-25.
- CROW, T. J. (1996). Language and psychosis : Common evolutionary origins. *Endeavour*, 20(3), 105-109.
- CROW, T. J. (1997a). Is schizophrenia the price that Homo sapiens pays for language ? *Schizophrenia research*, 28(2), 127-141.
- CROW, T. J. (1997b). Schizophrenia as failure of hemispheric dominance for language. *Trends in neurosciences*, 20(8), 339-343.
- CROW, T. J. (1998). Sexual selection, timing and the descent of man : A theory of the genetic origins of language. *Current Psychology of Cognition*, 17, 1079-1114.
- CROW, T. J. (2000). Schizophrenia as the price that Homo sapiens pays for language : A resolution of the central paradox in the origin of the species. *Brain Research Reviews*, 31(2), 118-129.
- CROW, T. J. (2008). The big bang theory of the origin of psychosis and the faculty of language. *Schizophrenia research*, 102(1), 31-52.
- DALY, M., & WILSON, M. (1988). Evolutionary social psychology and family homicide. *Science*, 242(4878), 519-524.
- DARWIN, C. (1872). *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*. Paris : Rivages. Rééd., 2001.
- DE BLOCK, A., & ADRIAENS, P. R. (2011). Why philosophers of psychiatry should care about evolutionary theory. In P. R. ADRIAENS & A. DE BLOCK (Eds.), *Maladapting minds : Philosophy, psychiatry, and evolutionary theory* (pp. 1-32). Oxford : Oxford University Press.
- DELEUZE, G., & GUATTARI, F. (1980). *Mille plateaux*. Paris : Éditions de Minuit.
- DEMARET, A. (1966). À propos de la «Psychiatrie animale» de A. Brion, Henri Ey et coll. *L'Évolution psychiatrique*, 3, 129-134.
- DEMARET, A. (1970). Introduction aux études expérimentales sur les privations précoce de contacts sociaux chez les primates. *Feuilles psychiatriques de Liège*, 3, 503-515.
- DEMARET, A. (1972b). Privations et frustrations affectives précoce chez l'animal. *Acta Psychiatrica Belgica*, 72, 437-444.
- DEMARET, A. (1979). Éthologie et psychiatrie : valeur de survie et phylogénèse des maladies mentales. Bruxelles : Mardaga.
- DEMARET, A. (1991a). De la grossesse nerveuse à l'anorexie mentale. *Acta Psychiatrica Belgica*, 91(1), 11-22.
- DEMARET, A. (1991b). La psychiatrie évolutionniste. *Acta Psychiatrica Belgica*, 91(4-5), 197-231.



- DEMARET, A. (1993). Hypothèses évolutionnistes sur l'anorexie mentale, la boulimie et la grossesse nerveuse. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 41(5-6), 254-259.
- DEMARET, A. (1994a). Le divan naturel. In *L'Homme : la psychanalyse avait-elle raison ?* (pp. 109-154). Grenoble : La pensée sauvage.
- DEMARET, A. (1994b). Origine phylogénétique des symptômes en psychopathologie : L'exemple de l'hystérie. *Acta Psychiatrica Belgica*, 94, 280-298.
- DEMARET, A. (1996). Modèles éthologiques des troubles alimentaires. In M. ELKAÏM & E. GOLDBETER (Eds.). *Anorexie et boulimie. Modèles, recherches et traitements. Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 16 (pp. 57-77). Bruxelles : De Boeck Université.
- DEMARET, A. (2000). Approche éthologique des dépressions saisonnières et de la psychose maniaco-dépressive. *Revue Médicale de Liège*, 55(9), 871-877.
- DEMARET, A. (2001a). Éthologie de l'anorexie mentale. In M. CRAHAY & C. GOFFINET (Eds.), *Regards croisés sur l'anorexie* (pp. 97-110). Liège : Éditions de l'Université de Liège.
- DEMARET, A. (2001b). Anorexie. *Générations*, 22, 34-38.
- DEMARET, A. (2002). Éthologie des troubles du comportement alimentaire. *Générations*, 27, 10-16.
- DEMARET, A. (2007). L'anorexie mentale dans la médecine évolutionniste. *L'observatoire. Anorexie : éclairage multidisciplinaire (Hors-série)*.
- DESPRET, V. (2012). *Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions ?*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond.
- DESSOY, E. (2005). Vers une organisation du milieu humain : De l'intérêt du concept de «milieu» en psychothérapie institutionnelle et en approche systémique. In E. DESSOY (Ed.), *L'Homme et son milieu : Études systémiques* (pp. 101-126). Notes de cours, Université de Liège et Université catholique de Louvain.
- DIAMOND, J. (1992). *Le troisième chimpanzé : Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain*. Paris : Folio. Rééd., 2000.
- DIDI-HUBERMAN, G. (1982). *Invention de l'hystérie : Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*. Paris : Macula.
- DIXON, A. K. (1998). Ethological strategies for defence in animals and humans : Their role in some psychiatric disorders. *British Journal of Medical Psychology*, 71(4), 417-445.
- DUNTLEY, J. D., & SHACKELFORD, T. K. (2008a). Darwinian foundations of crime and law. *Aggression and Violent Behavior*, 13, 373-382.
- DUNTLEY, J. D., & SHACKELFORD, T. K. (Eds.) (2008b). *Evolutionary forensic psychology : Darwinian foundations of crime and law*. Oxford and New York : Oxford University Press.



- EIBL-EIBESFELDT, I. (1973). The expressive behavior of the deaf-and-blind-born. *Social communication and movement*, 163-194.
- ENGLEBERT, J. (2013a). *Psychopathologie de l'homme en situation*. Paris : Hermann.
- ENGLEBERT, J. (2013b). Quelques éléments en faveur d'une réflexion psychopathologique sur la psychopathie : première partie. *Annales Médico-Psychologiques*, 171(3), 141-146.
- ENGLEBERT, J. (2013c). Quelques éléments en faveur d'une réflexion psychopathologique sur la psychopathie : seconde partie. *Annales Médico-Psychologiques*, 171(3), 147-153.
- ENGLEBERT, J., & GAUTHIER, J.-M. (2011a). Géographie et psychose : territoire et perte du corps commun. *Annales Médico-Psychologiques*, 169(9), 559-563.
- ENGLEBERT, J., & GAUTHIER, J.-M. (2011b). Éthologie et psychiatrie : hommage au travail du Docteur Albert Demaret. *Acta Psychiatrica Belgica*, 111(4), 8-12.
- EHRLICH, P., & FELDMAN, M. W. (2007). Genes, environments & behaviors. *Daedalus*, 136(2), 5-12.
- FAUCHER, L., & BLANCHETTE, I. (2011). Fearing new dangers : phobias and the cognitive complexity of human emotions. In P. R. ADRIAENS & A. DE BLOCK (Eds.), *Maladapting minds : Philosophy, psychiatry and evolutionary theory* (pp. 35-64). Oxford : Oxford University Press.
- FOLLET, V. (2012). Perspectives psychosomatiques et éthologiques. In SAMI-ALI & S. CADY (Eds.), *Psychosomatique de l'enfant, de l'adolescent et de l'adulte*. (pp. 297-315). Paris : EDK.
- GILBERT, P., PRICE, J., & ALLAN, S. (1995). Social comparison, social attractiveness and evolution : How might they be related ?. *New Ideas in Psychology*, 13(2), 149-165.
- GILBERT, P. (1998). Evolutionary psychopathology : Why isn't the mind designed better than it is ?. *British Journal of Medical Psychology*, 71, 353-373.
- GOETZ, A. T. (2010). The evolutionary psychology of violence. *Psicothema*, 22(1), 15-21.
- GOULD, S. J., & LEWONTIN, R. C. (1979). The spandrels of San Marco and the Panglossian paradigm : a critique of the adaptationist programme. *Proceedings of the Royal Society of London. Series B. Biological Sciences*, 205(1161), 581-598.
- GUIISINGER, S. (2003). Adapted to flee famine : Adding an evolutionary perspective on Anorexia Nervosa. *Psychopathological Review*, 10(4), 745-761.
- HARE, R. D. (2003). *The Hare Psychopathy Checklist – Revised*. Toronto : Multi-Health Systems, Inc.



- HARLOW, H. F. (1958). The nature of love. *American Psychologist*, 13, 673-685.
- HARLOW, H. F., & ZIMMERMAN, R. R. (1959). Affectional responses in the infant monkey. *Science*, 130, 421-432.
- HARLOW, H. F., & HARLOW, M. K. (1962). Social deprivation in monkeys. *Scientific American*, 207, 136-146.
- HEDIGER, H. (1953). *Les animaux sauvages en captivité*. Paris : Payot.
- IMMELMANN, K. (1990). *Dictionnaire de l'éthologie*. Bruxelles : Mardaga.
- KENNAIR, L. E. O. (2003). Evolutionary psychology and psychopathology. *Current Opinion in Psychiatry*, 16, 691-699.
- KENRICK, D. T., & KEEFE, R. C. (1992). Age preferences in mates reflect sex differences in human reproductive strategies. *Behavioral and Brain Sciences*, 15(1), 75-133.
- LORENZ, K. (1957). The companion in bird's world. In C. H. SCHILLER (Ed.), *Instinctive Behavior* (pp. 83-128). New York : International Universities Press.
- LORENZ, K. (1965). *Trois essais sur le comportement animal et humain*. Paris : Éditions du Seuil. Rééd., 1970.
- LORENZ, K. (1989). *Les oies cendrées*. Paris : Albin Michel.
- HUXLEY, J., MAYR, E., OSMOND, H., & HOFFER, A. (1964). Schizophrenia as a genetic morphism. *Nature*, 204, 220-221.
- MCGUIRE, M. T., TROISI, A., & RALEIGH, M. M. (1997). Depression in an evolutionary context. In S. BARON-COHEN (Ed.), *The maladapted mind* (pp. 255-282). Hove : Psychology Press.
- MCGUIRE, M. T., & TROISI, A. (1998). *Darwinian psychiatry*. Oxford : Oxford University Press.
- MEALEY, L. (2000). Anorexia : A "losing" strategy ? *Human Nature*, 11(1), 105-116.
- MERLEAU-PONTY, M. (1968). *Résumés de cours : Collège de France, 1952-1960* (vol. 71). Paris : Gallimard.
- MINKOWSKI, E. (1927). *La schizophrénie : psychopathologie des schizoïdes et des schizophrènes*. Paris : Payot. Rééd., 2002.
- MINKOWSKI, E. (1966). *Traité de psychopathologie*. Paris : Presses universitaires de France. Rééd., 1999.
- MIRIC, D. (2012). *Évolution & troubles de personnalité*. Bruxelles : Mardaga.
- MORIN, O. (2009). La psychiatrie darwinienne. In J.-B. VAN DER HENST & H. MERCIER (Dir.), *Darwin en tête ! L'Évolution et les sciences cognitives* (pp. 35-65). Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- NESSE, R. M. (2001). The smoke detector principle. Natural selection and the regulation of defensive responses. *Annals of the New York Academy of Sciences*, 935, 75-85.

- NESSE, R. M., & WILLIAMS, G. C. (1995). *Evolution and healing : The new science of Darwinian medicine*. London : Weidenfeld and Nicolson.
- OSUMI, T., & OHIRA, H. (2010). The positive side of psychopathy : Emotional detachment in psychopathy and rational decision-making in the ultimatum game. *Personality and Individual Differences*, 49(5), 451-456.
- POLIMENI, J., & REISS, J. P. (2003). Evolutionary perspectives on schizophrenia. *Canadian Journal of Psychiatry*, 48(1), 34-39.
- PRICE, J. S., SLOMAN, L., GARDNER, R., GILBERT, P., & ROHDE, P. (1994). The social competition hypothesis of depression. *British Journal of Psychiatry*, 164, 309-315.
- PRICE, J. S., & GARDNER, R. (1995). The paradoxical power of the depressed patient : A problem for the ranking theory of depression. *British Journal of Medical Psychology*, 68(3), 193-206.
- PRICE, J. S., GARDNER, R., & ERIKSON, M. (2004). Can depression, anxiety and somatization be understood as appeasement displays ? *Journal of Affective Disorders*, 79, 1-11.
- PRICE, J. S., GARDNER, R. Jr, WILSON, D. R., SLOMAN, L., ROHDE, P., & ERICKSON, M. (2007). Territory, rank and mental health : The history of an idea. *Evolutionary Psychology*, 5(3), 531-554.
- QUINSEY, V. L. (1995). The prediction and explanation of criminal violence. *International Journal of Law and Psychiatry*, 18(2), 117-127.
- QUINSEY, V. L. (2002). Evolutionary theory and criminal behaviour. *Legal and Criminological Psychology*, 7(1), 1-13.
- RALEIGH, M., & MCGUIRE, M. (1991). Serotonin in vervet monkeys. *Brain Research*, 559, 181-190.
- RENCK, J.-L., & SERVAIS, V. (2002). *L'éthologie : Histoire naturelle du comportement*. Paris : Éditions du Seuil.
- RICŒUR, P. (1983). *Temps et récit : Tome I. L'intrigue et le récit historique*. Paris : Éditions du Seuil.
- RICŒUR, P. (1984). *Temps et récit : Tome II. La configuration dans le récit de fiction*. Paris : Éditions du Seuil.
- RICŒUR, P. (1985). *Temps et récit : Tome III. Le temps raconté*. Paris : Éditions du Seuil.
- RISTAU, C. (Dir.) (1991). *Cognitive Ethology. The minds of other animals*. Hillsdale, New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates.
- SAMI-ALI (1980). *Le Banal*. Paris : Gallimard.
- SASS, L. A. (2001). Self and world in schizophrenia : Three classic approaches. *Philosophy, Psychiatry, & Psychology*, 8(4), 251-270.
- SASS, L. A. (in press). Self-disturbance and schizophrenia : Structure, specificity, pathogenesis. (Current issues, New directions). *Schizophrenia Research*.



- SASS, L. A., & PARNAS, J. (2003). Schizophrenia, consciousness, and the self. *Schizophrenia Bulletin*, 29(3), 427-444.
- SCHÄPPI, R. (2002). *La femme est le propre de l'homme : De l'éthologie animale à la nature humaine*. Paris : Odile Jacob.
- SERVAIS, V. (1999). Zoos, éducation et malentendus : Essai d'anthropologie des émotions du visiteur de zoo. *Cahiers d'Éthologie*, 19(1), 1-16.
- SERVAIS, V. (2012). Faut-il faire la sociologie des singes ? *SociologieS*.
- SLOMAN, L., & PRICE, J.ES. (1987). Losing behavior (yielding subroutine) and human depression : Proximate and selective mechanisms. *Ethology and Sociobiology*, 8(3), 99-109.
- SLOMAN, L., PRICE, J. S., GILBERT, P., & GARDNER, R. (1994). Adaptive function of depression : Psychotherapeutic implications. *American Journal of Psychotherapy*, 48(3), 401-416.
- SLOMAN, L., & GILBERT, P. (Eds.) (2000). *Subordination and defeat : An evolutionary approach to mood disorders and their therapy*. Mahwah, NJ : Erlbaum.
- STANGHELLINI, G. (2006). *Psicopatologia del senso comune*. Milan : Cortina. 2008.
- STANGHELLINI, G., BALLERINI, M., FUSAR POLI, P., & CUTTING, J. (2012). Abnormal Bodily Experiences May be a Marker of Early Schizophrenia ? *Current Pharmaceutical Design*, 18(4), 392-398.
- STEVENS, A., & PRICE, J. S. (2000). *Evolutionary Psychiatry : A new beginning* (2^e éd.). London : Routledge.
- SURBEY, M. K. (1987). Anorexia nervosa, amenorrhea, and adaptation. *Ethology and Sociobiology*, 8, 47-61.
- THINÈS, G. (1966). *Psychologie des animaux*. Bruxelles : Charles Dessart (Mardaga).
- TINBERGEN, N., TINBERGEN, E. A., & WELCH, M. (1983). *Autistic children : New hope for a cure*. London : Allen & Unwin.
- VIEIRA, A. B. (1982). Éthologie et psychiatrie : Phylogénèse des comportements et structure des psychoses. *L'Évolution psychiatrique*, 47, 1001-1017.
- VIEIRA, A. B. (1991). Pour un modèle éthologique des psychoses endogènes. *Acta Psychiatrica Belgica*, 91, 232-242.
- VOLTAIRE (1759). *Candide ou l'Optimisme*. Paris : Flammarion Librio. Rééd., 2000.
- WAAL (de), F. (1982). *La Politique du chimpanzé*. Paris : Odile Jacob. Rééd., 1995.
- WAAL (de), F. (2009). *L'âge de l'empathie : Leçons de la nature pour une société solidaire*. Paris : Les Liens qui Libèrent. Rééd., 2010.



- WEISS, T., BAUDOUIN, J.-Y., & DEMILY, C. (2009). Production d'émotions faciales dans la schizophrénie. *L'Évolution psychiatrique*, 74(1), 137-44.
- WILSON, M., & DALY, M. (1985). Competitiveness, risk taking and violence : The Young Male Syndrome. *Ethology and Sociobiology*, 6, 59-73.
- WITTGENSTEIN, L. (1921). *Tractatus logico-philosophicus*. Paris : Gallimard. Rééd., 1993.
- WITTGENSTEIN, L. (1931). *Remarques mêlées*. Mauvezin : TER. Rééd., 1990.
- WORKMAN, L., & READER, W. (2004). *Evolutionary psychology : An introduction*. London : Cambridge University Press.
- WRIGHT, R. (1994). *L'animal moral : psychologie évolutionniste et vie quotidienne*. Paris : Michalon. Rééd., 1995.

